RELATION
DU
MONDE
DE
MERCURE.

PREMIERE PARTIE.

A GENEVE,
Chez BARILLOT & FILS.

1750.

Tr. R.
B563R

AVERTISSEMENT.

TOUT le monde ſçait que le moyen le plus sûr d'inſtruire, eſt de déguiſer les conſeils de la raiſon ſous le voile de l'allégorie. Rome étoit prête de ſe perdre elle-même par la révolte du Peuple contre le Sénat, quand l'apologue des membres qui refuſent leur miniſtere à

l'eſtomac, arracha les armes des mains à cette populace effrenée, & conjura l'orage en un moment.

Les Athéniens enyvrés de proſpérités, & négligeant leur propre sûreté, ſembloient tendre les mains aux chaînes de Philippe, quand Demoſthènes les réveilla par un Conte d'enfant. Cet artifice innocent ayant rendu le Peuple attentif, produiſit les décrets ſalutaires, qui ſauvérent la République.

Eſope

Esope qui connoissoit la puissance des Fables, s'en servit pour former les mœurs des hommes, il leur fit adresser la parole par les animaux, & par les choses insensibles : ils n'auroient pas écouté Socrate, ils écoutent les leçons du Liévre & du Corbeau.

C'est à cette même intention que la Comédie a été inventée, & les conseils d'Epictete n'ont jamais corrigé tant de ridicules, que le Théatre de

Moliere en a réformé parmi nous.

La Relation de Mercure n'eſt autre choſe qu'une Fable, dans laquelle on a eſſayé de joindre à des idées amuſantes par leur nouveauté, quelques obſervations utiles. L'opinion qui nous porte à croire que toutes les Planettes ſont habitées comme notre Terre, s'eſt tellement familiariſée avec nous, depuis qu'on a vû l'ingénieuſe deſcription des Mondes de M. de

de Fontenelle, qu'on ne craint point que la Relation de Mercure paſſe pour une idée abſurde ; puiſqu'il ſemble au contraire qu'on ſeroit plus embarraſſé à nier ſérieuſement la pluralité des Mondes habités, qu'à la ſoutenir d'une maniere très-probable.

En effet notre Terre qui fourmille d'habitans, pourroit n'être autre choſe qu'une Planette, puiſqu'elle en fait toutes les fonctions, qui ſont de tour-

tourner ſur ſon centre & de circuler autour du Soleil, d'être opaque, de renvoyer la lumiere, enfin d'avoir toujours l'une de ſes moitiés éclairée & l'autre dans l'ombre. Tout ce qu'on peut dire des Planettes, on peut le dire de notre Terre : ſi on la voyoit de loin, comme on voit les Planettes, on leur trouveroit une parfaite reſſemblance, & on avoueroit qu'on ne ſçauroit imaginer pourquoi le Souverain Architecte au-

auroit voulu plutôt peupler celle-ci que celle-là ; puiſqu'il n'y a pas une des Planettes qui ne mérite autant, ou plus que notre Terre, d'être habitée, ſoit par ſa grandeur fort ſupérieure à celle de notre Globe, ſoit par ſa ſituation plus avantageuſe à l'égard du Soleil, ou par les ſoins plus attentifs qu'il nous paroît que l'Auteur de la Nature a pris de l'appareil qui les accompagne.

Si les Planettes ſont in-

inhabitées, à quoi leur ſert-il que le Soleil ſe léve & ſe couche ſi régulièrement pour elles? quel eſt l'uſage de la lumiere qu'il leur communique, ſi perſonne n'en jouit? & pourquoi les Saiſons ſe ſuivent-elles dans ces Globes avec la même régularité que ſur notre Terre? Eſt-il poſſible que Dieu ait fait avec tant d'art un ſi grand nombre d'inutilités? Peut-on s'imaginer qu'en formant ces maſſes prodigieuſes

de

de matiere, il n'ait daigné créer que des déſerts immenſes & d'effroyables ſolitudes ?

On ſoupçonne donc aſſez généralement que tous les Globes qui tournent autour du Soleil ſont habités, & on n'en excepte plus que le Soleil, ce qui ſans doute eſt grand dommage : car les Soleils étant répandus ſans nombre dans tout l'eſpace de l'Univers, voilà bien de la place perdue ; puiſque chaque Soleil

leil en particulier eſt infiniment plus grand lui ſeul, que tous les Aſtres qui ſont renfermés dans ſon Tourbillon.

Mais quelle apparence, dira-t'on, que le Soleil qui n'eſt qu'un Globe liquide de lumiere & de flâme puiſſe être habité ? Quel corps pourroit ſubſiſter un moment dans ce Tourbillon embraſé, puiſque la lumiere ſeulement réfléchie calcine & dévore tout ſur notre Terre, malgré l'effroyable diſtance

tance de plusieurs millions de lieues qui nous séparent de lui ? Demeurons en repos à cet égard, & laissons faire la Toute-puissance ; elle ne sera point embarrassée à créer des êtres auxquels le feu sera aussi nécessaire pour la conservation de leur vie, que l'eau est nécessaire aux Poissons, & l'air aux Habitans de notre Terre.

Rien n'empêche donc que le Soleil ne soit habité comme les autres Pla-

Planettes : il paroît au contraire plus digne qu'elles de cette diſtinction, par la place qu'il occupe au centre du Tourbillon, & par ſa prodigieuſe grandeur ; car les Aſtronomes le font un million de fois plus grand que la Terre que nous habitons. Quelle perte ſeroit-ce dans l'Univers ſi un ſi grand terrein & ſi bien placé pour voir mieux la ſymétrie de l'Univers étoit abſolument inutile ? d'ailleurs

leurs, ſi l'on ſuppoſe notre Soleil habité ainſi que tous les autres Soleils qui fourmillent dans l'eſpace du Monde dont nous ne connoiſſons pas les bornes, quel ſera le nombre de leurs Habitans, puiſque ces Aſtres ſont eux-mêmes innombrables, & qu'ils ſont d'une grandeur effrayante ! L'imagination véritablement ſe confond ici, & ſe perd dans un calcul ſans fin ; mais plus ce calcul

cul eſt au-deſſus de notre compréhenſion, parce qu'il approche de l'infini, plus nous devons le trouver digne du pouvoir illimité de Dieu.

L'Auteur du Monde de Mercure ne s'eſt pas contenté de rendre ſa fiction amuſante, il a encore eu deſſein de donner un léger crayon, & comme une eſpece d'Eſſai des variétés que la Nature eſt capable de répandre dans tous les Globes qu'il ſuppoſe

poſe pouvoir être habités.

Il décrit d'autres Créatures raiſonnables, d'autres Oiſeaux, d'autres Poiſſons, & ſouvent d'autres idées, pour montrer que ſi un homme a bien pû imaginer ces variétés dans un Monde qu'il décrit de pure fantaiſie, la Divinité ne doit pas être embarraſſée à en trouver des millions d'autres, tous plus ſimples & plus raiſonnables, puiſqu'elles

ſont

ſont fondées ſur ſa connoiſſance infinie, & ſur un pouvoir que rien ne ſçauroit borner.

RELA-

RELATION
DU MONDE
DE MERCURE.

MERCURE eſt ſi près du Soleil, qu'il ſe trouve preſque abîmé dans ſa lumiere, & qu'il échappe la plûpart du tems à l'attention des Aſtronomes.

Un matin que je l'obſervois à la campagne quelques momens avant le jour, & que je me plaignois en moi-même de voir cet-

te petite planette presqu'effacée par l'éclat de la lumiere naissante, je fus surpris d'entendre marcher fort près de moi. Je me tournai avec quelqu'inquiétude, & j'apperçus un homme d'assez bonne mine, qui tenoit à la main une fort petite lunette.

Monsieur, me dit-il, selon toute apparence, l'approche du jour interrompt votre observation: mais si vous voulez bien la continuer avec cette espece de lorgnette, elle vous donnera tout le loisir dont vous aurez besoin, & j'espere que vous n'en serez pas mécontent.

Malgré le peu de raison que je trouvois à regarder les astres avec un instrument qui me sembloit si peu propre à cet usage, & dans un tems où le Soleil alloit paroître, l'air de celui qui me

me parloit, m'en imposa; de maniere que je ne dédaignai pas de tenter cette expérience: mais je fus bien étonné de voir qu'au lieu de Mercure que je cherchois, je rencontrai dans ma lunette une terre habitée, sur laquelle je distinguois aisément les beautés du paisage, & le mouvement des hommes & des animaux.

Je crus d'abord que quelqu'artifice inconnu renfermé dans cette lunette, me présentoit ces images; & dans cette idée j'allois la démonter, pour découvrir la cause d'une illusion si agréable: arrêtez, me dit le maître de cet instrument, ce que vous voyez est un microscope philosophique, dans lequel vous ne trouverez que des verres & rien de plus; mais il est construit avec un tel art, qu'il rend

visibles les objets les plus éloignés, comme les plus proches, auſſi-bien que les plus ſombres & les plus éclairés. Il n'eſt pas encore parfait: je venois l'eſſayer quand je vous ai rencontré, & je compte de le finir dans la journée. Si vous êtes d'humeur à l'éprouver demain, non-ſeulement il vous fera voir les aſtres & leurs habitans, mais vous découvrirez encore par ſon moyen les peuples élémentaires, les Atomes d'Epicure, & juſqu'aux mouvemens de l'ame, & aux intentions des hommes.

A ce diſcours, je tombai ſur les genoux: j'adorai preſque comme un Dieu celui qui me parloit, & je le ſupplii de la maniere du monde la plus affectueuſe, de ne permettre pas que le hazard heureux qui m'avoit fait

fait rencontrer sur sa route, me fût tout-à-fait inutile.

Esprit celeste, lui dis je, ne dédaignez pas d'instruire un homme misérable & ignorant, qui ne cherche qu'à éclairer sa raison par les connoissances, & à corriger ses mœurs par l'étude de la vérité. Il rêva quelques momens avant de me répondre, & prenant tout-à-coup un air plus grave & plus majestueux: mon fils, me dit-il, (car la suprême intelligence qui vous inspire, m'apprend que vous n'êtes pas indigne de cette adoption) je suis un Rosecroix, que mon ancienneté a mis presqu'à la tête de tout l'Ordre. Seriez-vous capable d'entrer dans une Société de laquelle vous avez ouï conter tant de fables extravagantes?

Oui, mon pere, m'écriai-je

avec transport, & je donnerois ma vie, s'il étoit nécessaire, pour acquerir un bonheur si rare.

Il n'y a rien d'impossible, me répondit le Sage : quelques-uns de ceux qui composent notre Société sont prêts de la quitter, pour devenir Citoyens de la patrie éternelle. C'est ce qu'on appelle mourir dans notre monde : il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez reçu dans la premiere place vacante. Il ne s'agit que de sçavoir si vous avez les qualités nécessaires. Mais il est dangereux de l'éprouver : il y va de votre vie ; voyez si vous voulez courir un si grand risque. Oui sans doute, lui répondis-je. Alors il me dit de prendre d'une poudre qu'il portoit dans un flacon de cristal : j'obéïs, & j'éternuai plusieurs fois ; mais quoi-

quoique ce fut ſans violence, je ſentis que mon ame ſe ſéparoit de mon corps. En effet, elle le laiſſa entre les bras de mon Roſecroix, qui eut ſoin de le coucher doucement à terre. Pour mon ame, elle entra dans la fleur d'un Mirthe qui n'étoit qu'à deux pas de-là. Ce qui m'étonnoit alors, étoit que ce nouvel organe ne m'empêchoit pas de penſer, de raiſonner, & même de voir les objets à l'ordinaire & d'en juger de la même maniere que j'avois fait un moment plutôt. Pendant que je faiſois ces réflexions, une flâme très-vive ſortit de la terre, conſuma l'arbriſſeau ſous lequel j'étois, fortifia mon eſprit, & parcourant tout mon corps, elle le purifia de maniere qu'il rajeunit en un inſtant, acquit une extrême lé-

gereté, devint presqu'inaltérable, & propre à prendre toutes les formes possibles, & même la transparence de l'air, ou de la matiere subtile. Il fut à peine dans ce nouvel état, que mon ame qui en étoit sortie sans le vouloir, y rentra sans y songer, par une espece de force magnetique.

Vous venez, me dit mon *Rosecroix*, de faire une périlleuse tentative, & vous en êtes bien sorti : mais sçachez à présent, que si votre ame eût choisi toute autre plante que le Mirthe pour s'incorporer, vous étiez mort sans ressource. Le choix qu'elle a fait de cet arbre consacré à l'amour, marque la noblesse de sa nature : nos ames simpathisent avec toutes les plantes suivant leurs inclinations, &

& s'y joignent toujours pendant un tems, avant de rentrer dans la masse immense des intelligences. Aussitôt que les liens qui les attachoient à leurs corps sont rompus, celle d'un homme triste & sévére aime le cyprès: un yvrogne cherche la vigne: un poltron la sensitive, ou la truffe; le caractere leger, foible, & inconstant s'attache au roseau, l'effeminé au jasmin, le présomptueux à la citrouille, le flateur au melon, le perfide au rosier, &c. Les ames de toutes ces trempes, ne conviennent pas à nos mystéres. Celles dont nous connoissons les défauts dans l'épreuve que vous venez de faire, nous les abandonnons: leurs corps se détruisent d'eux-même, & elles demeurent attachées aux plantes qui leur sont

ſimpathiques, juſqu'à ce que le hazard les en ſépare dans la deſtruction de ces plantes. C'eſt de là que ſont venues dans le monde les fables des Dryades, des Faunes, & des Chênes prophétiques de Dodone. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire, parce que ce ſont des ſecrets qu'on ignore ſur cette terre où vous vivez. Au reſte, ces vérités ſont comme les élemens de la véritable Philoſophie. J'ai à préſent deux queſtions à vous faire, êtes vous amoureux, & ſçavez-vous l'Arabe ?

Oui & non, lui répondis-je. Je vous entens, dit-il: vous avez plus de ſentiment que de doctrine: tant mieux, car auſſi-bien faudroit-il oublier tout ce que vous auriez appris ſans notre ſecours. La ſcience humaine quelle qu'elle

qu'elle ſoit, eſt toujours imparfaite ; mais nous donnons dans un moment toute ſorte de connoiſſances, & l'habitude de tous les arts : il n'y a que la ſenſibilité de l'ame, que nous regardons comme la premiere des vertus, que nous ne ſçaurions donner. Mais pour ne vous pas laiſſer avec des inſtructions toutes ſéches, & ſans expérience de notre pouvoir, je vais vous apprendre l'Arabe dans un inſtant. Paſſez votre pouce entre les deux premiers doigts de votre main droite, & mettez le petit doigt de la même main ſur le front, tournant vers les quatre parties du monde. Mon tour étoit à peine achevé, que le Philoſophe me parla Arabe, & que je l'entendis comme ma langue naturelle : je me jettai pour la ſeconde fois à ſes pieds.

Levez-vous, me dit-il, & ſi vous êtes content, commencez votre noviciat : c'eſt une loi de laquelle perſonne ne peut s'exemter. Il faut que chacun, avant d'être reçu parmi nous, ait fait quelque choſe pour le bien ou le plaiſir des hommes qu'il ſe prépare à quitter. Cette eſpece de tâche eſt au choix de celui qui nous ſert de parain : je ſuis le votre, & je ne vous ordonne que de traduire dans votre langue une Relation que j'ai faite dans la nôtre, du Monde de Mercure. Vous ſçavez que la la langue des Sages eſt l'Arabe : l'attention que j'ai vû que vous aviez à obſerver la planette dont vous allez traduire l'Hiſtoire, m'aſſûre que ce travail ne vous ſera pas déſagréable, & j'eſpere qu'il ſera de quelque utilité dans le monde.

Dans

Dans ce moment, je pris le manuſcrit qu'il me donna, j'allai m'enfermer chez moi, & je commençai la traduction qu'on va voir.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de Mercure.

MERCURE, que nous regardons comme une planette, eſt, auſſi-bien que tout ce que nous appercevons d'aſtres, un monde comme notre terre, excepté qu'il eſt conſidérablement plus petit, & qu'étant infiniment plus proche du Soleil, la nature dont il eſt comme le pere, ſemble avoir pris plaiſir à l'enrichir de tous ſes préſens, &

à l'embellir par des variétés plus rianres, & plus nombreuſes que toutes celles dont elle pare le reſte de l'Univers.

Mercure étant plus petit que la terre, les montagnes, les mers, les arbres, les plantes, les animaux, & les hommes y ſont auſſi plus petits que parmi nous.

Il y a peu de rivieres plus creuſes que nos fontaines un peu profondes. Les plus hautes montagnes n'excédent que de fort peu nos collines: mais quelques-unes ne laiſſent pas d'avoir dans cette hauteur moyenne, l'air ſourcilleux des Alpes, & des Pyrenées. Les arbres les plus hauts, le ſont à peu-près comme nos orangers en caiſſe, & il y a peu de fleurs qui s'élevent plus de terre, que la Jonquille & le Narciſſe. Tout le globe eſt ſemé de petites monta-

montagnes qui répandent dans les vallées qu'elles laiſſent entre elles, une ombre infiniment néceſſaire dans ce monde brûlant. Ces montagnes ſont preſque toutes couvertes d'arbres, chargés de fleurs en tout tems. Elles parfument l'air, & ces fleurs qui ne produiſent point de fruits ſont éternelles. Car dans le Monde de Mercure, la ſubſiſtance des habitans ne ſe cultive point comme ici : la nature bienfaiſante la fournit elle-même, & cache les lieux qui lui ſervent de magaſin, pour ne laiſſer à la portée des hommes que des objets toujours rians, & propres ſeulement aux plaiſirs.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Habitans de Mercure.

ILs ſont tous moins grands que nos hommes de la plus petite taille, & ils atteignent au plus à celle d'un enfant de quinze ans. Ils reſſemblent pour les traits du viſage, & pour la forme du corps, aux idées charmantes que nous nous faiſons des Zéphirs & des Génies. Leur beauté ne ſe fanne qu'après pluſieurs ſiecles : la fraîcheur, la ſanté, & la délicateſſe y paroît comme inaltérable. S'il arrive pourtant par quelqu'erreur de la nature, que quelqu'un ait ſujet de n'être pas content de ſa figure, il y a des moyens, comme on

on le verra dans la ſuite, de corriger les défauts qu'on ſe reproche.

Tout ce petit peuple a des aîles, dont il ſe ſert avec une grace & une agilité merveilleuſe; & quoique l'ardeur du Soleil les empêche de s'élever aſſez haut pour ſortir de l'ombre de leurs montagnes, ils ne laiſſent pas de voler d'un lieu à un autre très-facilement: à la vérité, ils aiment mieux marcher, & ne ſe ſervent de leurs aîles que pour la grace.

Les femmes ont auſſi des aîles; qu'elles quittent, & reprennent à leur gré, comme elles font dans notre monde, leurs gants & leurs éventails. Elles ſe les attachent avec des rubans, & s'en ſervent avec autant de facilité, que ſi elles étoient

toient naturelles. Quoiqu'elles craignent la peine, elles ne sortent pourtant presque jamais sans les avoir, soit pour satisfaire un nouveau goût, soit pour chercher un nouveau plaisir, ou pour d'autres raisons qu'on verra dans la suite.

CHAPITRE III.

De l'Empereur & du Gouvernement.

ON donne le titre d'Empereur au Souverain unique de Mercure. Ce n'est pas que la planette ne soit divisée en plusieurs Royaumes: mais ils ne sont tous gouvernés que par des Vicerois dépendans de l'Empereur, qui les

les continue dans leurs Gouvernemens, ou qui les rappelle à ſon gré.

Autrefois dans un tems dont on conſerve à peine la mémoire, il s'y étoit formé pluſieurs Etats, c'eſt-à-dire, pluſieurs Monarchies, & quelques Républiques. Je ne dirai rien de ces ſiecles reculés, dont l'extrême éloignement rend l'hiſtoire ſuſceptible d'une infinité de fables, me renfermant à ne parler que du regne des Empereurs, dont l'hiſtoire conſerve un ſouvenir très-fidele.

Un jour, du moins on le raconte ainſi, l'air étant très-pur, & le ciel fort ſerein, on vit un nuage épais deſcendre comme des limites de l'Univers, & s'arrêter ſur la planette. Ce nuage étoit ſéparé de toute autre exhalaiſon,

laiſon, & nageoit ſeul dans le vague de l'air : à meſure qu'il s'approchoit, on diſtinguoit des traits brillans de feu & de lumiere, qui faiſoient craindre aux peuples de Mercure, peu accoutumés aux météores, quelque ravage épouventable ou qui leurs faiſoient du moins attendre un ſpectacle très-nouveau. Il le fut en effet pour eux : ce nuage s'approcha aſſez près de terre, pour être vû ſans peine, & alors tout le monde remarqua qu'il y avoit en différens endroits du nuage, des caracteres lumineux, qui formoient bien diſtinctement ces paroles : *Adorez le divin Pouvoir qui vous deſtine un nouveau Maître, ſeul digne de vous commander, & ſoumettez-vous à ſes Loix.*

Le nuage reſta pendant quelque tems à la même place, & laiſſa

laiſſa la planette tourner au-deſſous de lui pour être vûe de tous les peuples : enſuite s'abaiſſant tout-à-coup, & s'étendant toujours d'avantage, il joignit la terre. Mais, ô merveille qu'on ne ſçauroit trop admirer ! une grande & ſuperbe Ville ſe trouva bâtie en l'endroit où la nuée ſe diſſipa. Tous les peuples des environs virent avec une admiration qui n'avoit point de fin, la ſurprenante merveille qui venoit d'éclater à leurs yeux. On entroit par cent portes toujours ouvertes dans ce ſéjour enchanté : cent rues conduiſoient de ces portes à la place du Palais de l'Empereur. Elle étoit fort grande, & magnifiquement ornée : mais la maiſon qui occupoit le milieu de cette place, étoit ſi magnifique & ſi agréable, qu'il eſt

plus

plus aisé de l'imaginer, que de la décrire. Je ne laisserai pourtant pas d'en donner un jour le plan, sur les mémoires d'un * Salamandre de mes amis qui la connoît comme la mienne propre, où depuis plus de mille ans il me fait l'honneur d'entrer au moins une fois par semaine.

L'Empereur étoit dans son Palais, entouré d'une foule innombrable de ses amis qui l'avoient suivi pour l'installer sur son nouveau trône, ou plutôt pour le voir plus long-tems. Car à dire le vrai, leur secours lui étoit fort inutile : la volonté de celui qui l'envoyoit gouverner Mercure, lui garantissoit assez qu'il seroit bien reçu.

Cette suite de l'Empereur, & l'Em-

* On verra plus bas quels sont ces Salamandres.

l'Empereur lui-même, qu'on a je crois quelqu'impatience de connoître, étoient des habitans du Soleil, que la Suprême Intelligence avoit destinés à gouverner la planette de Mercure.

Les habitans du Soleil n'ont point de corps, ou du moins il ne peut être sensible à nos yeux; & si ces Intelligences sont liées à quelque portion de matiere, elle est si subtile, qu'ils sont seuls capables de l'appercevoir: mais quand il leur plaît de se rendre visibles, ils se bâtissent un corps à leur gré; ce qui leur est très-facile, parce que la matiere obéit à leur volonté.

Le premier Empereur de Mercure, & tous ceux qui lui ont succedé, se sont fait un corps semblable à celui des hommes qu'ils sont venus gouverner. A la vérité, il est plus parfait que le

le leur, & tout ce qu'on pourroit imaginer ou peindre de plus accompli, n'approcheroit point des graces de celui qui venoit établir dans les volontés de son peuple, un empire également plein de charmes & d'équité.

Une partie de ceux qui avoient accompagné l'Empereur se répandit en peu de tems dans toute la Planette, & raconta à tous les habitans des lieux éloignés la merveille qui n'avoit été vûe qu'en un seul endroit. Les voisins de la Ville Impériale y accouroient en foule, attirés par la nouveauté du spectacle : ils ne pouvoient se lasser de l'admirer. L'Empereur connut bien-tôt par lui-même, & sur le rapport des amis qui l'avoient suivi, le mérite & la capacité de tous ses sujets : car quoique j'aye dit qu'il

qu'il n'y a point de peuple plus accompli que celui de Mercure, cela n'exclut pas l'inégalité de mérite, de talens, & de vertus. Il n'y a que le Soleil, où tout ſoit uniforme & parfait, autant qu'il peut convenir à la créature de l'Etre.

L'Empereur étant donc informé des qualités perſonnelles de tous les particuliers, il appella à ſa Cour ceux qu'il jugea propres à être mis ſous ſes ordres à la tête des affaires, & il en envoya une partie s'inſtaler dans les différens Etats qui s'étoient formés dans la Planette ſur les idées ordinaires des hommes.

En peu de jours tout l'Empire lui fut ſoumis, & quand les Tyrans & les Chefs des Républiques auroient voulu réſiſter, ils n'auroient fait que des tentatives

inutiles & démenties par la révolte générale des peuples qui se soumettoient plus par goût que par nécessité à leur nouveau Maître.

Après avoir vaqué au premier devoir, l'Empereur songea à faire de nouvelles Loix : mais ce ne fut qu'après avoir assemblé tous ses Sujets par leurs députés, & leur avoir permis de représenter leurs besoins, ou d'expliquer leurs désirs, regardant comme un crime de rendre les peuples heureux contre leur volonté.

Il se réserva le droit unique de leur montrer leurs véritables intérêts, en cas qu'ils lui présentassent des Requêtes, qui y fussent contraires; & il fit en même tems un serment autentique, de préférer pour les Réglemens qu'il vouloit faire, les

les idées de ſes propres Sujets, à ſes propres vûes, ſauf à abroger de leur conſentement en tems & lieu les décrets dont on pourroit reconnoître dans la ſuite le danger & les inconvéniens.

CHAPITRE IV.

Loix fondamentales, & Impériales.

Voici la forme du ſerment que l'Empereur prononça.

1°. JE jure de laiſſer aux peuples qui viennent de prêter ſerment de fidelité, la jouiſſance entiere de leur liberté, de leurs biens, de leurs goûts, de leurs diſcours, & de leurs actions: pourvu que le bien général n'en ſouffre pas.

2°. Comme je n'accepte l'Em-

pire que pour l'amour de mes Sujets, il leur sera permis de s'assembler, pour demander au Soleil un nouveau Maître, aussitôt qu'ils cesseront d'être contens de moi ou de mes successeurs.

3°. Je m'oblige d'être accessible en tout tems à tous mes Sujets, & de ne jamais remettre au lendemain les occasions de leur rendre justice, ou de leur accorder des graces.

4°. Il ne sera rien fait d'important dans l'Etat, sans avoir pris l'avis des Députés de tous les Ordres, à qui j'ordonne pour cet effet une résidence continuelle à la Cour.

5°. Défenses sont faites sous les peines les plus rigoureuses, à qui que ce soit, de passer plus de trente-trois heures, qui font trois jours de Mercure, dans une

une situation désagréable de corps & d'esprit, ou de fortune, sans s'être mis en devoir d'en avertir S. M. I. qui y pourvoira sans délai.

Ce petit nombre d'articles essentiels jurés par l'Empereur, & rendus publics, furent avidement reçus par les peuples. Il se fit encore quelques Réglemens de police, qu'il seroit trop long de rapporter ici, mais que l'on trouvera cités dans la suite, lorsque je parlerai des mœurs & des usages de ce peuple.

L'Empereur ne regne ordinairement dans Mercure que cent ans. Ce terme expiré, il retourne dans le Soleil, laissant dans Mercure son corps pétrifié, dans l'attitude qui lui étoit la plus ordinaire. Ce corps ainsi rendu incorruptible, ne perd rien des agré-

mens qu'il avoit étant animé: excepté la parole & le mouvement, il conserve tout le reste, le colotis, la fraîcheur, le brillant des yeux, & l'éclat du teint. Une statue si précieuse est conservée dans un Palais destiné à ce seul usage. Chaque Empereur y a laissé son portrait de cette maniere, & ce lieu s'appelle d'un nom, qui revient à celui de Cenotaphe Impérial.

L'Habitant du Soleil qui succéde à l'Empereur défunt, se place sur le Trône, sans pompe & sans apparcil, excepté qu'il convoque une Assemblée, la plus générale qu'il est possible, pour jurer en public l'observation des loix, & faire connoître à tout le monde, la figure sous laquelle il se rend visible. Car quoique les Empereurs ayent tous pris un corps sem-

ſemblable à ceux des habitans de Mercure, comme je l'ai dit plus haut, ils peuvent prendre indifféremment la forme d'un animal, d'une plante, ou de tel être qu'il leur plait : leur intelligence infinie ayant le pouvoir d'organiſer toutes ſortes de figures, & de les rendre capables des fonctions humaines; auſſi l'Empereur peut-il ſe métamorphoſer en autant de manieres, & auſſi ſouvent qu'il veut. Ce talent qu'il eſt le maître de communiquer à perpétuité, ou pour un tems fixe à quelques-uns de ſes Sujets, eſt un des plus beaux droits de ſa Couronne, & celui dont il eſt le plus avare. Je donnerai, ſi j'en ai le tems, quelques aventures ſingulieres arrivées par l'uſage de ces transformations dont je crois qu'on me ſçaura gré.

CHAPITRE V.

De la Vie, du Tempérammment, & des Maladies les plus communes dans Mercure.

LE tempéramment de ces Peuples eſt le plus ferme qui ſoit dans le reſte du tourbillon: toute la nature y contribue. L'ardeur du Soleil diſſipe les vapeurs nuiſibles, qui pourroient ſe former dans l'air, & la terre toujours pénétrée des premiers rayons de la lumiere, n'exhale jamais qu'une roſée bienfaiſante. La nourriture y eſt toujours également ſaine & pleine de ſuc, & les ſoins pénibles qu'il faut prendre dans notre monde pour acquerir les choſes utiles & les délicieuſes, ſont

ſont bannis dans cette Planette. D'ailleurs les Peuples de Mercure ſont abſolument maîtres de tous les mouvemens qui ſe font dans leurs corps. Ils réglent la circulation de leur ſang, ſelon ce qu'ils ont deſſein d'en faire : ils entretiennent leur eſtomac par l'uſage de certains élixirs délicieux, dont l'effet eſt immanquable, & ils ſont auſſi ſûrs d'une digeſtion parfaite que nous le ſommes d'avoir les mains nettes, après les avoir bien lavées. Tous les reſſorts qui refuſent ſi ſouvent de nous obéir, ſont parmi eux ſoumis à leur volonté : il n'y a que les mouvemens de l'ame, & ce que nous appellons les ſentimens qu'ils ne peuvent régler à leur choix. Auſſi ſont-ils la ſource de toutes leurs maladies, & quelquefois de leur mort. Mais

ceux qui ſont aſſez heureux pour n'avoir point de paſſions trop vives, n'ont preſque rien à craindre, & ils peuvent jouir d'une jeuneſſe & d'une fraîcheur preſqu'éternelles. Il eſt vrai cependant que l'âge y imprime ſon triſte caractère comme aillëurs : mais à peine y eſt-il ſenſible. Il ne fait que noircir une plume de leurs aîles dans un demi ſiecle, & ce ſont toujours les plus petites & les plus cachées qui ſe terniſſent les premieres : ainſi il faut un prodigieux nombre d'années, pour que ces plumes accuſatrices tirent à conſéquence, encore ne font-elles de mal que dans l'opinion ; car toutes les graces de l'enfance, & toute la force du bel âge, ſe perpétuent malgré la noirceur des plumes. Auſſi voit-on tous les jours de

jolies

jolies femmes avec leurs plumes noires, qui disputent des conquêtes aux aîles couleur de rose, & qui en sont quitte pour ne jamais porter les leurs. Mais à la longue ces entreprises téméraires n'ont pas un succès favorable : les aîles cachées font naître des soupçons souvent plus nuisibles que la vérité même, ce qui fait que les femmes se servent assez rarement de la liberté qu'elles ont de les laisser dans leur garderobe. Pour les hommes, comme les leurs sont inséparables, leur baptistaire est toujours écrit à peu près comme dans notre monde, où on peut le lire sur le front.

Les habitans de Mercure ne dorment jamais : la proximité du Soleil entretient un mouvement perpétuel dans la Planette,

qui ne peut être ralenti que par de grands accidens, & alors tout ce qui tombe dans l'inaction se trouve dans un péril manifeste. C'est pourquoi un des plus grands supplices auxquels on condamne les criminels, c'est de dormir quelques jours. Il y a dans ces pays des poisons assoupissans, dont le Conseil Souverain est dépositaire : il les ordonne aux coupables à proportion de leurs fautes, & ce ne peut être qu'un crime énorme, qui soit puni par un sommeil de huit jours. L'engourdissement de l'ame, & ce qu'on nomme dans notre monde la paresse & la non-chalance, sont des maladies fort considérables parmi ce Peuple ; aussi regarde-t'on comme très-contagieux, ce qui peut causer ces accidens-là.

L'ennui

L'ennui, par exemple, eſt nuiſible au premier degré, & tout ce qui en dépend, eſt réputé dangereux & très-mal ſain : une converſation péſante, le récit d'un homme diſtrait, une muſique froide, des vers paſſables, un conte trivial, l'abſence de ce qu'on aime, la préſence d'un fâcheux, &c. toutes ces eſpeces d'ennuis pourroient mettre la peſte dans Mercure. On a donc très-grand ſoin d'éviter le mauvais air, & la rencontre même de ceux qui s'y ſont trouvés : c'eſt à quoi la Police a mis bon ordre, en obligeant ſous des peines conſidérables, ceux qui ſont malheureuſement attaqués de ces infirmités, de porter certaines marques que tout le monde connoît.

Ainſi, celui qui ſort d'avec un

un ennuyeux, doit tenir un éventail à la main, pour chaſſer la contagion; & de plus, il lui eſt défendu de ſe trouver en honnête maiſon que vingt-quatre heures après. Il reſte, dit-on, après une pareille viſite, certain corps glutineux, capables d'empeſter l'imagination la plus vive, & d'étouffer toutes les forces de l'ame.

La rencontre d'un ſot, d'un pédant, d'une dévote, d'une précieuſe (car il s'en trouve auſſi dans Mercure) oblige celui qui l'a eue, de porter à la main un fouet garni de grelots, comme pour écarter ces inſectes, & pour avertir qu'ils ſe ſont trouvés ſur ſa route.

Il y a encore quelques maladies dans Mercure, dont les ſymptômes ſe manifeſtent d'eux-mêmes.

mêmes. Un préſomptueux, par exemple, enfle comme nos hydropiques: les extrêmes ignorans contractent une ſorte d'Ethiſie: celui qui parle de ſoi, perd autant de plumes de ſes aîles qu'il s'eſt donné de louanges vrayes ou fauſſes: les avares fondent à vûe d'œil, & s'anéantiſſent à la fin; les flatteurs meurent à force de rire, les traîtres & les menteurs qui ne font qu'une claſſe, deviennent tranſparens, & caſſans comme notre criſtal, tellement qu'ils meurent ordinairement briſés en mille pieces.

Pour éviter tous ces maux, il ne faut que ſuivre les conſeils de la raiſon & les intentions de la nature, c'eſt-à-dire, ſe délaſſer dans les plaiſirs qu'elle inſpire & permet, & ſe livrer avec modération aux goûts qu'elle a répandus parmi

mi les hommes, avec une abondance & une variété prodigieuse.

En suivant ce régime facile, on peut vivre éternellement dans Mercure, ou du moins aussi longtems qu'on le desire. En effet il se trouve dans cette Planette des habitans qui y sont depuis qu'elle tourne autour du Soleil : à la vérité la plupart se lassent d'une vie si longue, & sont tentés à la fin de se réunir au grand principe, c'est-à-dire, d'aller peupler le Soleil ; car la connoissance certaine qu'ils ont de leur état après la mort, fondée sur la parole indubitable de l'Empereur, fait qu'ils n'en ont aucune crainte.

CHAPITRE VI.

De la Mort.

VOICI ce qu'ils pratiquent en cette occasion : lorsque quelqu'un veut quitter la Planette, il assemble ses amis, & leur distribue ses talens. Car, afin qu'on le sçache, les dons de l'ame & les qualités acquises, sont réputés effets mobiliers dans Mercure, & on peut en laisser l'usufruit à qui l'on veut, après quoi on retourne dans la masse commune, comme on le verra par ce qui suit.

Le voyageur (on nomme ainsi le mourant) demande donc aux assistans, si personne n'a besoin de quelques-unes des faveurs, qu'il ne

ce qui eſt exprimé dans notre Proverbe, *Qui a perdu gratte*, &c. Pour ceux qui ont gagné, ou à qui on n'a rien conteſté, ils ſortent tous de la maiſon du mourant, ſitôt que le mémoire de leurs demandes eſt fait. Ses plus intimes amis reſtent avec lui, ils font un grand feſtin tous enſemble, après quoi on lit au voyageur une liſte fort circonſtanciée des biens qui l'attendent, & une deſcription du monde où il va. Cette rélation qu'il ſçait toujours par cœur, & qui eſt longue, l'ennuye & l'endort; dans ce moment ſon corps ſe diviſe, & en très-peu de tems ſe réduit en une poudre fine qui paroît d'or : c'eſt la derniere réduction des corps dans Mercure, & ce qu'on peut appeller la cendre des morts. Alors les perfections qu'il poſſe-

doit

doit, passent à ceux qui les ont desirées, & rien ne reste de lui que ce peu de poussiere, qui même est bientôt dévoré par les élemens.

CHAPITRE VII.

Des Talens en général.

IL y en a de deux especes; ceux qu'on tient de la seule liberalité de la nature, & ceux qu'on peut acquerir par art & par étude.

Les premiers ne peuvent s'aliener, si ce n'est en mourant, comme on l'a vû: tous les autres dans Mercure, se peuvent conserver, communiquer, vendre & trocquer comme des bijoux & des nipes.

Suivant

Suivant cette inſtitution de la nature, un Peintre, un Géométre, un Muſicien eſt libre de ſe defaire par échange, ou par vente, de ſes talens acquis, & de les tranſmettre à celui qui ſouhaite, en payant, les acquerir ſans peine. Auſſitôt que le prix convenu, eſt payé, l'acquereur jouit du talent qu'il a acheté, & le vendeur en eſt privé. Tous les Arts libéraux & méchaniques ſont propres à cet eſpece de commerce : à la vérité on meſeſtime autant ceux qui ſe défont de cette précieuſe denrée, qu'on loue ceux qui l'acquierent ; car dans ce monde, où l'eſprit eſt regardé comme un tréſor, tout ce qui le pare, étend ſes connoiſſances, & l'annoblit, paroît ſans prix. C'eſt pourquoi il ſe trouve bien plus d'acheteurs

que

que de vendeurs de talens. Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & dans Mercure comme chez nous, les favoris de la fortune trouvent de tout ce qu'ils peuvent souhaiter. C'eſt peut-être de cet uſage d'acheter des talens dans Mercure, qu'eſt venu notre Proverbe, *Les gens de qualité ſçavent tout ſans rien apprendre.*

Il n'eſt pas impoſſible que quelques-uns des Sages qui voyagent ſans ceſſe par toutes les Planettes, ayent dit dans notre monde que les talens & les ornemens de l'eſprit s'acquierent dans Mercure à prix d'argent: là-deſſus nos riches qui ſe réputent tous grands, peuvent s'être imaginé, qu'en payant chérement leurs Maîtres, le plus fort en étoit fait, & qu'un talent bien payé, étoit ſuffiſamment acquis : mais mal-

ne tenoit que de la nature.

Pour entendre ce discours du voyageur, il faut sçavoir qu'il ne peut y avoir dans toute la Planette qu'une certaine portion de beauté, d'agrément, de force & d'adresse : mais par une faveur particuliere que l'Empereur veut bien accorder au globe qu'il gouverne, tous les talens corporels qui restent vacans par la mort d'un habitant de Mercure, se doivent partager entre les survivans à leur choix. Ainsi ceux qui se trouvent contens de leur figure, ce qui fait le plus grand nombre, ne prétendent rien à cette espece de succession; mais les autres sont en droit de demander part à la dépouille du voyageur. Par ce droit, un bossu peut hériter en un moment d'une très-belle taille: une personne gauche

che, d'un air aisé : une phisionomie basse, d'un minois fin : un boiteux, d'une ou de deux bonnes jambes. Si on étoit chauve, on gagne tout-à-coup à cet inventaire une perruque naturelle admirable : enfin, chacun peut demander ce qu'il s'imagine lui convenir d'avantage, & il l'obtient. Aussi tôt que le voyageur a quitté la Planette, l'échange se fait d'une maniere imperceptible.

Comme il arrive souvent au départ d'une belle personne, que plusieurs se trouvent en concurrence pour ses agrémens, les aspirans réglent leurs prétentions à trois dés par le plus haut point : mais comme il y a quelque chose d'impoli à disputer ainsi la dépouille future du voyageur, les perdans sont condamnés à faire devant tout le monde,

malheureuſement ce privilegé particulier au Monde de Mercure, n'a pas paſſé juſqu'à notre Planette, & quelque prix qu'il en coute aux Proſelites de la Science & des Arts, ils n'en peuvent acquerir ſans étude & ſans peine, que les termes & quelques mots ſpécieux, propres tout au plus à impoſer à l'imbécile vulgaire.

Une autre maniere d'obtenir les talens, eſt de ſe rendre l'éleve de celui qui les poſſede : en ce cas le maître & celui qu'on peut regarder comme l'apprentif, conviennent d'un certain tems de ſervice, que le Proſélyte doit remplir, & ſuivant qu'il s'en acquitte au gré de ſon maître, l'Art ou la Science ſe place d'elle-même dans ſon eſprit, & dans l'organe convenable.

Ainſi

Ainſi celui qui ſervira avec ſoin, & d'une maniere agréable un Orateur, apprendra parfaitement l'éloquence : ſa voix deviendra ſonore, étendue, harmonieuſe ; la bienſéance du geſte s'emparera de ſes bras & de ſes mains, & ce pathetique, qui prévient favorablement en faveur de l'Orateur, ſe répandra ſur toute ſa perſonne, pendant que ſon eſprit ſera meublé de toutes les connoiſſances néceſſaires, & de tout l'Art qu'enſeignent Ariſtote, Longin, Ciceron.

Mais s'il arrivoit qu'un éleve négligeant, ou mauſſade, n'eut pas l'induſtrie de faire agréer ſes ſervices, il ne ſe trouveroit pas plus avancé à la fin de ſon apprentiſſage, qu'au premier jour : car la nature eſt ſi attentive au bonheur des hommes de cet-

te Planette, qu'elle ne récompense dans les uns que les agrémens qu'ils ont donnés aux autres. Il ne lui suffit pas pour le bien de la société, que les hommes se rendent mutuellement des services réels ; elle veut encore que le prix des soins & des services soit augmenté par l'attention de les rendre agréables à celui qui les reçoit ; & un ami, un parent, ou un domestique seroient mal récompensés dans Mercure, s'ils entreprenoient de procurer à quelqu'un des biens réels, contre son gré. Cet usage de notre monde est proscrit dans Mercure, & on y prendroit pour de la haine, l'amitié zélée, mais importune, qui s'efforceroit de rendre quelqu'un heureux contre sa volonté.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Des Alimens.

IL n'y a dans cette Planette ni Cuisiniers, ni Rôtisseurs, ni Pâtissiers, ni aucun de ces Officiers à qui la délicatesse, ou peut-être la fausseté de notre goût donne tant d'emploi parmi nous. La nature a pris soin elle-même de préparer & d'assaisonner d'une maniere exquise, les repas de ces heureux habitans. Il n'en coûte point la vie aux animaux, comme dans notre monde: au contraire ce sont eux qui ont soin de la nourriture des hommes. Voici comment.

Je crois avoir dit que le pays étant extrêmement chaud par la

proximité du Soleil, la nature toujours ſage, l'avoit ſemé d'une infinité de petites montagnes qui ſont en tout tems couvertes juſqu'à une certaine hauteur d'arbres, de fleurs, de gazon, & d'une mouſſe extrêmement fraîche & brillante. Le ſommet de ces côteaux eſt eſcarpé & paroît aride, comme nos rochers les plus impraticables: c'eſt dans ces lieux ſi ſtériles en apparence que la nature prodigue ſes tréſors les plus précieux. Ces rochers ſe terminent par une eſpéce de plateforme, ſur laquelle croiſſent & ſe conſervent en tout tems des mets délicieux. Tous les goûts qui ſont répandus dans les autres mondes, prenant leur origine du Soleil, & s'arrêtant d'abord dans Mercure, ces influences au lieu de ſe répandre ſur toute

te la terre, se fixent sur ces collines : là elles produisent des fruits de toutes les espéces que nous connoissons, & d'une infinité d'autres dont nous n'avons pas seulement la moindre idée.

Ces fruits (car il faut bien leur donner un nom) renferment toutes les saveurs possibles. Un potiron, par exemple, émaillé d'une certaine maniere, aura le goût d'une excellente bisque, une citrouille sera un pâté d'Amiens, une calebasse un jambon de la Mecque, &c. On trouvera un bouillon excellent dans un bâton de casse, & les ortolans tous rôtis se cueillent en gousses comme nos féves : une pomme de rambour est une perdrix ; le pied d'un choux, est un boudin blanc, & de petits buissons semblables à nos groseliers, portent

des huîtres vertes d'Angleterre dans des coquilles, couleur de feu : c'eſt dans cet heureux monde, & non ailleurs, que les navêts ſont au ſucre.

La boiſſon ſe trouve toute faite & toute rafraîchie dans des caraffes de criſtal, qu'il ne faut que reporter où on les a priſes, pour qu'elles ſe rempliſſent. Tous les vins que nous connoiſſons, & tous ceux qu'on boit dans le monde de Mars, de Jupiter, & de Saturne ſe trouvent là : la ſource en eſt inépuiſable, puiſqu'elle vient des influences du Soleil.

Il ne s'agit plus que de dire la maniere d'aller chercher ſur ces montagnes eſcarpées, les fruits & les liqueurs qu'on ſouhaite. On s'imaginera d'abord qu'elle eſt pénible; mais laiſſons faire la ſuprême

prême intelligence, elle ne manquera pas d'expédiens pour rendre heureux son peuple favori.

De grands oiseaux d'une figure agréable, peints de toutes les couleurs, & plus affectionnés aux hommes que nos chiens, sont les pourvoyeurs de la Planette.

Ces oiseaux sont très-communs, & extrêmement familiers. Il n'y a personne dans Mercure, qui n'en ait plusieurs à son service sans les acheter, ni les prendre traîtreusement comme parmi nous : car il suffit de les appeller. Il y a dans Mercure un langage général que tout le monde sçait, qu'on nomme la langue des animaux. Ils l'entendent tous, elle est presque aussi étendue que la langue humaine, ils la tiennent de la nature, & l'ap-

portent en naissant : à la vérité ils ne sçauroient la parler faute d'organes, mais ils n'en servent pas moins utilement ; car ils la comprennent à ravir.

Ces oiseaux qui sont forts, & dont le vol est très-rapide, se tiennent toujours prêts au commandement. Aussitôt qu'on leur a dit ce qu'on souhaite, & qu'on les a enharnachés de la corbeille propre à l'apporter, ils partent en diligence.

Ils vont toujours deux ensemble : l'un choisit ce qu'on lui demande, & le range des pieds & du bec dans la corbeille, & son camarade le rapporte. Si ce porteur ne pouvoit s'acquitter de sa commission par quelqu'accident, comme s'il mouroit en chemin, celui qui est libre prendroit sa place, & retourneroit prompte-

promptement servir son Maître.

Quand plusieurs habitans de Mercure mangent ensemble, ce qui est fort ordinaire, chacun envoye ses pourvoyeurs, & le repas est presque aussi-tôt servi que commandé, tant ces merveilleux oiseaux sont alertes & söigneux.

CHAPITRE IX.

Des Domestiques.

OUTRE les domestiques aîlés, qui sont principalement destinés à faire les messages un peu éloignés, il y en a d'autres pour le dedans de la maison, & pour le service ordinaire. Ce ne sont point des esclaves, mais des gens qui se sont

réduits par leur faute à cette malheureuse condition.

Tels sont ceux qui faute de cultiver leurs talens, les ont laissé perdre, & qui n'ont plus que celui de servir les autres: ceux aussi que la démence des passions outrées a ruinés, de quelque façon que ce soit.

On prend encore des domestiques parmi les gens qui sont tombés en rôture. Ce malheur arrive au troisiéme d'une famille de pere en fils, qui se trouve sans mérite, sans esprit, & inutile à l'Etat; comme à ceux qui se sont deshonorés dans les Charges publiques par mauvaise intention, ou par incapacité: car dans Mercure on punit celui qui manque à son devoir par sotise, comme celui qui prévarique de dessein formé, par la raison que le Public

blic en souffre également, & qu'on est aussi coupable de s'être proposé pour un poste qu'on ne sçauroit bien remplir, que si on avoit trahi l'Etat. C'est inutilement qu'on dit, pour excuser celui qui s'est emparé d'un Emploi sans la capacité requise: *Quel amour propre aveugle tous les hommes, que chacun s'adjuge de bonne foi plus de mérite qu'il n'en a véritablement, & qu'en cela on peut être trompé sans être criminel.* L'excuse est reçue, lorsque le Public n'en souffre pas; mais dans les Emplois elle est frivole, disent les habitans de Mercure: car les manieres de se connoître soi-même, sont innombrables, pour peu que nous voulions faire attention sur ce qui nous regarde.

Cent fois par jour, ajoutent-

ils, ce qui nous entoure nous apprécie, & notre valeur intrinséque eſt la choſe qu'on nous montre le plus ſouvent : deſorte qu'une ſemaine au plus d'attention, peut mettre l'imbécile le plus borné, en état de ſçavoir ce que tout le monde penſe de lui.

Les yeux & la contenance de ceux qui nous écoutent, nous découvrent ſans peine leur diſpoſition à notre égard : les baillemens d'un homme d'eſprit, ou ſa diſtraction ſont des marques de notre peu d'agrément ; ſes interruptions empreſſées, vives, ou dédaignantes, marquent l'inſuffiſance de nos raiſons. Un ſouris amer de ſa part montre l'indignation que lui donne l'incapacité du parleur, qu'il ne veut pourtant pas interrompre par un égard de politeſſe ; & s'il hauſſe

les

les épaules, il faut que l'abſurdité ſoit à ſon comble.

En faiſant donc quelques-unes de ces remarques, quand on ſe rencontre avec des gens généralement eſtimés, on ne ſçauroit douter de leur opinion à notre égard, & par conſéquent de celle qu'en aura tout le monde.

Une marque encore bien ſûre de ce que nous valons, c'eſt l'empreſſement ou l'indifférence que ces mêmes gens marquent pour notre commerce; car il ne faut pas s'imaginer que jamais un fat, un imbécile, un homme ſans mérite, ſoit recherché par celui qui en a: ſi ce n'eſt que quelque miſérable raiſon d'intérêt, ou de reſpect humain n'y force l'honnête homme; mais en ce cas, ſa contrainte décelle ſon ſentiment. C'eſt donc avec raiſon

raiſon qu'on punit dans Mercure la fauſſe opinion qu'on a de ſoi-même, puiſqu'il ne faut pour en avoir une juſte, qu'ouvrir les yeux & les oreilles.

Une troiſiéme eſpece de domeſtiques qu'on pourroit nommer des éleves, ſont des gens qui n'ayant pas aſſez de bien pour acheter les talens, ou les qualités de l'ame, s'attachent à ceux qui les poſſedent, pour les acquerir eux-mêmes par l'habitude ou par l'imitation. En effet, dans le commerce de ceux qui nous ſont ſupérieurs par les connoiſſances, par le goût, ou par les talens, l'ame ſe dérouille, s'inſtruit, ſe dépouille des préjugés, acquiert des lumieres, prend le goût des Arts, & s'accoutume à faire uſage de ſa propre raiſon; ce qu'on doit regarder comme

me la plus ſublime de toutes les ſciences.

L'un s'affectionne à la géométrie chez un Géométre; un autre étudie la nature en ſervant un Phyſicien: celui-là acquiert les graces de l'éloquence, dans la familiarité d'un Salamandre; on gagne de la politeſſe, & l'air du grand monde chez un Courtiſan: une jolie fille en ſert quelquefois une autre moins aimable qu'elle, mais plus ſçavante dans l'art de ſe bien mettre, plus ſpirituelle, plus fine, & par conſéquent bien plus capable de l'inſtruire de la coquetterie délicate, ſi néceſſaire à qui veut plaire longtems.

Une infinité d'autres raiſons que chacun peut imaginer, attirent des éléves. On en trouve ſouvent plus qu'on n'en veut, &

il y en a même qu'on rebute. Ce ſont ceux qu'on ſoupçonne de ne vouloir acquerir des talens, que pour les vendre, ou en faire une eſpece de trafic, qu'on trouve malhonnête.

Ces gens-là ſont regardés, comme on regarde dans notre monde, les femmes qui font commerce de leur beauté pour de l'argent: cette eſpece de négoce n'eſt pas défendu, mais on mépriſe les perſonnes qui le font, parce que c'eſt aller directement contre les intentions de la nature, de trafiquer les dons précieux que nous tenons d'elle, & qu'elle nous a donnés *gratis*, à deſſein que nous les donnions de même. Ainſi cette eſpece de ſimonie tourne à deshonneur, & le brocantage des qualités de l'ame ou des talens de l'eſprit eſt réputé dans Mercure,

cure, une tache honteuse.

CHAPITRE X.

Des Animaux en général, & de leur langage.

LEs Animaux dans Mercure sont proportionnés à la grandeur de la Planette, & par conséquent ils sont tous beaucoup plus petits que les nôtres; mais ils ne s'en éloignent pas quant à l'espece & à la figure. Au reste, leur cerveau étant bien mieux composé qu'il ne l'est dans les brutes de notre monde, ils ont généralement parlant plus d'esprit qu'elles: ils sont encore différens par les inclinations naturelles, par l'éducation qu'ils re-

reçoivent des hommes, & par les emplois auſquels on les deſtine. A la vérité ceux que leur nature rend moins ſociables ſont toujours groſſiers & féroces, comme parmi nous; les Lions, & les Tigres de Mercure ne ſont pas d'un commerce auſſi doux que les moutons & les barbets, quoiqu'ils entendent la langue générale; mais pour tous ceux que nous appellons domeſtiques, on ne ſçauroit dire combien ils ſont dociles, & qu'elle envie ils ont de ſe rendre néceſſaires aux hommes. Ils ne peuvent pas parler, comme on a déja dit, mais au lieu de la voix que la nature leur a refuſée, elle les a doués d'un langage muet, compoſé de mines, d'actions, & de différentes poſtures qui ne ſont gueres moins intelligibles que la parole

le, & les peuples de Mercure les entendent mieux que les habitans du Sérail n'entendent les muets, dont le langage eſt fort clair à ceux qui y ſont accoutumés.

C'eſt en cette langue qu'ils témoignent aux hommes qu'ils les entendent, & qu'ils rendent compte des commiſſions dont ils les ont chargés. Ils s'en ſervent même pour la converſation, & quelquefois on s'entretiendra dans un bois auſſi raiſonnablement avec un Roſſignol, qu'avec une perſonne très-ſenſée. Il eſt vrai que dans ces diſcours on affecte de ne parler que des choſes convenables à l'animal avec lequel on ſe trouve. Par exemple, la converſation avec un Roſſignol ne roule pas ſur la morale, & ſur la politique ; mais ſur la beauté du jour, ſur l'agrément

grément du paisage : on l'entretiendra des arbres, des fleurs, des plantes, de sa maîtresse, de ses amours, de ses camarades, de leurs avantures. Toutes ces bagatelles traitées avec art, sont d'une assez grande ressource, quoiqu'elles paroissent d'abord fort simples. Il arrive même qu'en s'entretenant ainsi, on s'instruit de mille propriétés des plantes, de la singularité des lieux, & qu'on trouve occasion de faire bien des remarques qui dévoilent la nature, & nous instruisent mieux que ne pourroit faire une étude plus sérieuse. Ce que je dis d'un Rossignol, se doit entendre également d'un Loup, d'un Serpent, d'un Liévre, sauf à la prudence de l'homme, de choisir des sujets de conversation proportionnés à la portée de

de chaque eſpece. On juge bien qu'un Léopard ne raiſonne pas comme une Levrette, un Dindon comme un Renard, ni un Tigre comme un Lapin: mais la politeſſe naturelle exige qu'on s'humaniſe, & qu'on ne parle aux gens que de ce qui leur convient.

Les animaux dans Mercure, ne s'y mangent point les uns les autres; mais on ne laiſſe pas d'y voir entre chaque eſpéce, l'antipatie que nous voyons parmi celles de notre monde. La différence qu'il y a des animaux de cette Planette aux nôtres, c'eſt qu'au lieu de ſe dreſſer des embûches, & d'employer la ruſe pour ſe détruire, comme on dit, en tapinois, ils ſe font une guerre ouverte de nation à nation, juſqu'à ce que l'un des partis fatigué,

ou

ou plus foible, céde le terrein au victorieux, & demande la paix. Ils la font quelquefois par l'abattement des deux partis, quelquefois par la médiation d'une eſpéce neutre, mais ſouvent par l'entremiſe des hommes, qui ſe rendent garants des traités: alors elle eſt fort ſolide, & on craint également de la rompre de part & d'autre.

Ce n'eſt pas que les hommes s'amuſent jamais à prendre, comme on dit, fait & cauſe dans ces démêlés, ni qu'ils en viennent aux voyes de fait contre les infracteurs du traité : mais c'eſt qu'ils conſeillent les lezés contre le parti coupable, & leur apprennent les moyens de ſe rendre ſupérieurs à leurs ennemis. Auſſi de pareilles conventions ne ſont-elles violées que très-rarement

rement : tous les animaux de la Planette les reſpectent, & le Lion même le plus indocile de ſes habitans, y regarde à deux fois avant de déclarer la guerre aux Cerfs & aux Chevreuils, quand ils font la paix enſemble par la médiation de notre eſpece. C'eſt ce qui fait que, malgré leur antipatie, on les voit vivre enſemble avec aſſez de familiarité, ſe ſaluer amiablement à la rencontre, s'entretenir gayement, ſe donner des repas, faire des alliances & des mariages qui ſemblent être aſſez diſproportionnés, mais que des intérêts politiques autoriſent, & rendent ſortables. C'eſt ce qui fait encore qu'on eſt aſſez peu ſurpris dans Mercure de voir un Tigre faire l'amour à une jolie Biche & l'épouſer, un Loup ſe radoucir auprès d'une Chévre. Des gens très-

dignes

dignes de foi m'ont assuré, qu'ils avoient vû des Renards en grande réputation dans leur parti, s'attacher à de jeunes Poules hupées, & les défendre contre l'Aigle & le Milan au péril de leur vie. Ces alliances ne choquent pas plus dans Mercure, que celles qui se font dans notre monde ne nous paroissent étranges. Y est-on surpris de voir des hommes graves & d'un âge décrépit épouser de jeunes coquettes? les plus grands Seigneurs ne recherchent-ils pas l'alliance d'un malotru, qui s'est enrichi par les concussions les plus criantes: tout le monde sçait encore qu'il n'est pas sans exemple, qu'un Magistrat fasse sa femme d'une comédienne.

CHA-

CHAPITRE XI.

De la nourriture des Animaux.

LA terre fournit à tous les Animaux la nourriture qui leur convient : & quoiqu'ils ne paiſſent pas l'herbe, qu'ils ne broutent ni les fleurs ni les arbriſſeaux, ils ont abondamment tous les alimens néceſſaires & convenables à leur nature. Les cailloux les leur fourniſſent : il ſort de toutes les pierres une eſpece de ſéve univerſelle, que les hommes trouvent inſipide, & que tous les animaux qui la ſuccent aiment infiniment ; on ſçait par le commerce qu'on a avec eux qu'elle eſt pour eux d'un goût admirable. Les bêtes carnaſſieres

y ſentent le goût des viandes, les animaux qui broutent la comparent aux fruits & aux ſalades, les oiſeaux croyent manger du pain au lait, & des gâteaux aux œufs; enfin chaque eſpece eſt contente des alimens qui lui ſont deſtinés, elle en uſe délicieuſement & ſans peine, & trouve abondamment partout en toute ſaiſon ce qui lui eſt néceſſaire. Auſſi les animaux ſont-ils libres dans Mercure de la plus parfaite liberté qui ſoit dans la nature: car ils ne reconnoiſſent l'empire des hommes qu'autant qu'ils les aiment, & ils ne leur ſont aſſujettis par aucune ſorte de loi, ni même par la violence. Car les habitans de Mercure ſont trop ennemis de la tyrannie, pour enchaîner les animaux, retenir les oiſeaux en cage, & ſe faire

ſervir

ſervir par contrainte.

La nature a établi entre les hommes & les animaux une eſpece de ſubordination bien plus douce : l'amitié en eſt le lien unique. Les animaux s'attachent aux hommes par une inclination ſimpathique que rien ne ſçauroit détruire, & par la force de cet inſtinct, ils ſont toujours diſpoſés à leur rendre tous les ſervices poſſibles, chacun ſelon ſes petits talens. Suivant qu'ils ont été mieux traités, & accueillis, ils s'engagent davantage ; car la politeſſe des ſupérieurs, eſt un des plus forts liens de cette eſpece de commerce. Je vais donner quelques exemples du ſervice qu'on tire ordinairement des animaux.

Un homme veut-il donner une belle courſe au Public,

s'il a fait amitié à des Cerfs, & à des Chevaux d'une extrême vîteſſe, ils viennent d'eux-mêmes s'atteler à ſon char, & ſans avoir beſoin de cocher, parce qu'ils entendent la langue univerſelle, ils font tous leurs efforts pour vaincre la vîteſſe du parti oppoſé.

S'agit-il d'avoir des Marionettes excellentes ? Les Perroquets apprennent par cœur des diſcours ſuivis d'une longueur étonnante, & font dire par ſignes à Polichinelle, qui eſt ordinairement un vieux Renard, des quolibets admirables. Les Singes danſent ſur la corde, & font d'eux-mêmes des tours de Pantomimes parfaits: les jeunes Chats y prennent les Souris & s'en jouent ſans les bleſſer, avec la grace naïve qui leur eſt particuliere, & les Sereins de Ca-

Canarie chantent dans les entre-actes, des airs de flageolet qui feroient honte à Descoteaux.

Quelqu'un veut-il bâtir une maison? Les Renards, les Lapins, les Taupes en creusent les fondemens; les Castors coupent les grands arbres & les façonnent; les Anes portent sur leur dos les grosses pieces de bois façonnés, si on veut s'en servir; les Ours se chargent des matériaux qu'il faut porter sur les échafauts par des échelles jusqu'au comble du bâtiment, & l'élephant fait servir sa trompe de grue pour élever, les fardeaux les plus pesans. Ainsi les ouvriers n'ont qu'à les mettre en œuvre, & ils en sont quittes pour payer de politesse les services de ces animaux zélés. Ils font encore mieux: quand l'édifice est achevé, &

qu'il faut orner le dedans, l'Elephant fournit l'yvoire *gratis*, la Tortue donne ſon écaille, & le Poiſſon qui vit dans la nacre fournit des perles & des coquillages précieux, dont on fait les plus jolies grottes du monde. Les Vers à ſoye ne ſont pas plus avares de leur travail : il n'eſt pas juſqu'aux Papillons qui muent quatre fois l'année, qui n'offrent leurs dépouilles avec plaiſir ; les couleurs admirables dont leurs aîles ſont peintes ne s'effaçent jamais, & je me ſouviens d'avoir vû des cabinets meublés d'étoffes, où elles ſont appliquées & liſerées avec art, qui faiſoient un ſpectacle très-brillant & des mieux variés.

Il ne faut pas tuer les Oyes ou les Cignes pour avoir leurs plumes ; ils ramaſſent ſoigneuſement

ſement toutes celles qui leur tombent, en font un preſent à ceux qu'ils aiment, comme par une eſpece d'hommage.

Tous les Oiſeaux ont un ramage agréable, & ne chantent point en charivari comme les nôtres, mais d'une maniere concertée, qu'ils ont l'art de diverſifier preſqu'à l'infini. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'ils compoſent ſur le champ, & qu'ils ne répétent jamais la même choſe ſans la parer de nouveaux agrémens.

Les Poiſſons ne ſont pas moins utiles dans Mercure, ni d'un commerce moins agréable: ils entendent comme les autres animaux la langue générale. Les Poiſſons ont tous de petits pieds; ils peuvent vivre quelque tems hors de l'eau, & tenter ſans mourir des promenades de quatre ou

cinq cens pas : à la vérité, leur démarche a bien quelque chose de gauche, qui leur sied moins que le nager, mais ils ne laissent pas de s'en aider, selon les occasions. Leur peau n'est pas gluante comme dans notre monde, mais elle est grenée comme celle des écrevisses, & peinte de couleurs vives, que l'or, l'argent, & les pierreries auroient peine à imiter. La seule chose qui les dépare, c'est leur taille toute entreprise, & leur phisionomie stupide ; mais s'ils n'ont pas l'air bien spirituel, leurs actions démentent bien la prévention qu'ils donnent contr'eux ; & pour peu qu'on les connoisse, on s'apperçoit bientôt, que s'ils ne disent mot, ils n'en pensent pas moins. C'est un plaisir de les voir chercher au fond de l'eau ce qu'on y laisse

laiſſe tomber, ou ce qu'on y jette exprès : ils rapportent mieux que nos Epagneuls, & jamais ils ne refuſent d'obéir au commandement d'un homme, pour peu qu'il ſoit connu aux environs de la riviere, ou de l'étang qu'ils habitent. Quand on ſe promene ſur le bord de l'eau, ils s'aſſemblent par troupes, ils font mille tours & mille caracoles, pour divertir la compagnie. Quelquefois on les voit ſe diviſer par pelotons, repréſenter à fleur d'eau des combats innocens, des courſes d'une rapidité ſurprenante, & des carouſels auſſi variés que les nôtres ; les eſpéces différentes forment des quadrilles diſtingués par la figure & par les couleurs, & ces ſortes de jeux ſe font avec tant d'art & d'eſprit, que ſans le ſecours des

paroles, on ne laiſſe pas d'entendre la ſuite d'une action. Ce ſont proprement des Poëmes Dramatiques muets, tels qu'on les jouoit autrefois à Rome, quand un ſeul Pantomime repréſentoit en danſant, ſans parler, l'enlevement d'Helene, le bonheur de Pâris, les cornes de Menelas, & l'embraſement de Troye.

Les Poiſſons rendent encore aux hommes un autre ſervice que celui de les divertir: ils conduiſent des petits batteaux qui ſont de criſtal malléable, dont on ſe ſert pour voyager par eau. On y attache de longs cordons, que les Poiſſons ne manquent jamais de prendre avec les dents; & ſitôt qu'on leur a dit la route qu'on veut prendre, ils la ſuivent, & ſe relaient les uns les autres, juſqu'au lieu où l'on

l'on veut aller : ſi par malheur un homme tombe dans l'eau, ils le ſoutiennent, le portent au rivage, & le ſauvent immanquablement.

Quand on veut ſe baigner, ils ſe retirent de peur d'être incommodes, & ne viennent point qu'on ne les appelle ; il en reſte ſeulement quelqu'un de garde pour aller avertir les autres en cas d'accident. Car ils ſont extrêmement attentifs à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux à un homme qui leur fait l'honneur d'habiter pour quelque tems leur élément ; d'ailleurs ils ſont bien aiſes de ſe trouver à portée de le divertir, autant qu'ils en ſont capables : malheureuſement ce n'eſt pas par leur chant, comme les Oiſeaux, (car les pauvres Poiſſons ſont muets par tout païs) mais comme

ils entendent la langue générale ; ils font leur réponſe par écrit ; ils tracent avec leurs petites pattes des caracteres ſur des cailloux plats, dont les rivieres ſont pleines, & ſur de certaines herbes, de maniere qu'il n'eſt pas étonnant de voir de fort honêtes gens s'amuſer quelquefois des heures entiéres, & rire à pâmer en s'entretenant avec une Tanche ou une Huître verte.

Les Animaux qui n'ont pas le talent d'écrire, ont ſouvent repréſenté à l'Empereur que les Poiſſons jouiſſent injuſtement de ce droit à leur excluſion. On leur a toujours répondu que le ſéjour des Poiſſons étant aſſez mélancolique de ſa nature, & fort reſſerré, ils s'ennuieroient à mourir, s'ils n'avoient pas cette reſſource. Ils écrivent donc, & liſent même

en

en dépit de l'envie, & les rivieres ſont toutes pleines de bibliotheques à leur uſage, où chacun peut s'amuſer comme il lui plaît. On ne ſçait pas trop de quoi traitent leurs Livres, mais on préſume qu'il s'y trouve beaucoup de réflexions morales & de raiſonnemens politiques, qui demandent moins d'imagination que de ſolidité: car perſonne n'ignore que les Poiſſons ont dans l'eſprit je ne ſçai quoi de froid & de peſant, qui ne s'accorde pas mal aux ſciences de cette eſpece.

CHAPITRE XII.

Des Habillemens.

LEs habits ne ſervent pas à ſe defendre de la rigueur des

des saisons, comme parmi nous; puisqu'une éternelle sérenité régne dans l'air, & que le froid est tout-à-fait inconnu dans cette Planette.

La Nature n'a pas laissé de donner à ce peuple un instinct qui le porte à s'habiller, sans doute, parce qu'un certain air de modestie ne rend que plus piquante la beauté la plus parfaite. Il n'est pas question de mode générale dans la Planette; chacun imagine des habits de fantaisie, à peu près dans le goût de nos jolies mascarades, & tout paroît bien, pourvû qu'on montre dans sa parure de l'adresse & du génie. Les étoffes ne s'achettent point dans Mercure. La Nature les fournit libéralement, & c'est l'Empereur qui les distribue. Les magazins sont toujours ouverts, & chacun

peut

peut aller choisir, pourvu qu'il présente une ordonnance de l'Intendant commis à cet emploi. Ceux qui en veulent plus qu'il n'est réglé par le tarif ordinaire, ont besoin d'un ordre de l'Empereur, qui ne leur est que difficilement accordé. Cela n'empêche pas que les garderobes les plus magnifiques & les plus diversifiées qui soient dans l'Univers, ne se trouvent dans Mercure.

La manufacture de ces étoffes contient toute l'étendue d'un grand lac placé dans les Jardins de l'Empereur : ce vaste bassin est toujours rempli d'une liqueur que les Philosophes appellent l'*Esprit universel*, *le Mercure principe & le souffre solaire*. Un feu très-ardent embrase cette liqueur, dans laquelle une infinité de Salamandres nagent sans

cesse,

ceſſe, comme dans un bain délicieux. Ils mêlent cette matiere enflâmée de certaines doſes de *Poudre de projection*, & c'eſt de ce mélange travaillé par un art très-caché, qu'ils compoſent les étoffes.

Les Salamandres dont je parle, ne ſont pas ces animaux monſtrueux, dont la Peinture nous fait de ſi vilains portraits, ni ces habitans chimériques de la Sphere du feu, connus ſur la foi trompeuſe des Gabalis: ce ſont de jeunes habitans du Soleil, obligés de voyager dans toutes les Planettes pour ſe former l'eſprit, & d'y ſéjourner pour travailler pendant un tems au bonheur & aux plaiſirs de ceux qui les habitent.

Quand ils ſont ſur notre terre, ils fertiliſent les champs, peuplent

plent les jardins, produiſent les fruits, & créent, pour ainſi dire, les métaux & les pierres précieuſes dans le ſein de la terre: ils meuriſſent les vins de Tokai & de Champagne, ils diſtribuent la beauté, les talens, les graces, le génie, les goûts, les ſentimens, & préſident aux ſonges agréables.

Dans Mercure, ils ſont artiſans d'étoffes, de bijoux, & d'une infinité de curioſités qu'ils fabriquent de la même matiere que les étoffes; car elle eſt également propre à faire les gazes les plus légéres, les pierres les plus dures, & les métaux les plus ſolides: il ne s'agit que de la cuiſſon.

Les bords du lac, où ſe font tous ces chef-d'œuvres, ſont entourés à une certaine diſtance de magaſins ſuperbes, dans leſquels les

les Salamandres portent & conservent leur travail qu'ils distribuent *gratis*, au choix de ceux qui en souhaitent, pourvû qu'ils montrent une ordonnance de l'Empereur, ou la marque de l'Intendant, comme je l'ai déja dit.

Outre les étoffes, on trouve dans ces magasins tous les assortissemens qui conviennent à la parure des hommes, aussi-bien qu'à celle des femmes; il en faut excepter l'or & les pierreries, qui ne servent de rien à l'ornement. On s'imagine que l'éclat trop vif des pierreries, nuit plus à la beauté qu'il ne la sert: & à l'égard des métaux, leur couleur uniforme ne fait, dit-on, qu'éblouir, sans rien dire à l'esprit.

Ce peuple ingénieux & délicat, n'est frappé que des mélanges

ges industrieux de la nature & des productions de l'art: aussi toute la magnificence de leurs étoffes consiste-t-elle dans la finesse, dans l'éclat des couleurs, & dans la variété des desseins. C'est surtout dans cette derniere partie, que les Salamandres excellent : ils représentent dans leurs ouvrages, non-seulement les fleurs, les fruits, les animaux, les grotesques, mais de plus, comme ils sçavent tout ce qui se passe dans Mercure & dans les autres Planettes, ils en font de petits tableaux énigmatiques, en-sorte qu'on verra quelquefois sur une même robe, les aventures anecdoctes de cinq ou six Planettes, peintes comme les miniatures de nos plus belles tabatieres.

Quand

Quand on choisit une de ces pieces d'étoffes satiriques (on les appelle ainsi) le Salamandre qui l'a fabriquée, vous donne le petit lardon manuscrit qui sert à l'intelligence des tableaux. Chacun peut à son gré faire mystére de l'explication, ou la montrer à ses amis, & même la livrer au Public.

Cela fait imaginer qu'on est peu charitable dans Mercure: les habitans en conviennent, & disent pour leur excuse, que tout ce qui arrive dans le monde de ridicule & de plaisant, appartient à tous ceux qui le peuvent connoître, & qu'on acquiert en naissant le droit universel de rire de tout ce qui le mérite. Ils ajoutent, que puisqu'on s'attendrit & qu'on pleure à la vûe, & même au récit des aventures affli-

fligeantes, il eſt bien juſte de s'égayer au récit des événemens comiques.

CHAPITRE XIII.

De la Monnoye.

LA monnoye n'eſt compoſée d'aucun métal, & ſi je l'appelle de l'argent dans la ſuite, ce n'eſt que par habitude, ou pour ne pas m'éloigner d'une façon de parler, qui nous eſt familiere.

Cet argent donc qui n'eſt ni de métal, ni fabriqué de la main des hommes, ſe trouve tout fait ſur la plate-forme d'une tour très-élevée, ſituée dans les jardins de l'Empereur. Les vapeurs de

de la Planette qui s'élevent juſqu'à la hauteur de cette tour, s'y congelent en petits cailloux durs comme le métal, pliables comme lui, & aſſez ſemblables pour la figure à nos grandes paſtilles, mais d'une moindre épaiſſeur. Ces pieces de monnoye ont pour empreinte en relief la figure de la Planette qui dominoit dans le tems de leur formation. Par exemple, celles de Saturne repréſentent la Planette & ſon grand anneau qui la caractériſe : elles ſont de la couleur des Saphirs. Celles de Jupiter ſont empreintes d'un globe entouré de ſes Satellites, & leur matiere eſt ſemblable au diamant : celles de Mars reſſemblent au rubis, & la monnoye de Venus à la couleur des émeraudes.

Les pieces des Planettes les plus

plus éloignées du Soleil ſont de moindre valeur que celles qui en approchent ; ainſi dix pieces de Saturne n'en valent qu'une de Jupiter, dix pieces de Jupiter n'en valent qu'une de Mars, &c.

Ce qu'on appelle parmi nous des Taliſmans, & des pierres conſtellées, n'eſt autre choſe que cette monnoye de Mercure : mais elle n'acquiert les vertus merveilleuſes que nous lui connoiſſons, qu'en paſſant de cette Planette dans les autres : ce qui arrive quelquefois de la maniere qu'on va le dire.

Quand l'Empereur envoye dans notre Planette quelques jeunes Salamandres, il leur donne pluſieurs de ces cailloux conſtellés, pour s'en ſervir dans les occaſions où leur force & leur induſtrie ne ſeroient pas ſuffiſantes

ſantes, pour les tirer d'intrigue : alors l'Empereur diſtribue à ces pierres les différentes vertus qu'il juge néceſſaires aux Folets, (on les appelle ainſi chez nous) qu'il envoye parcourir les Planettes, & ils s'en ſervent ſelon l'occaſion qui ſe préſente à produire des météores, à exciter des orages, à calmer les mers, à ſe rendre inviſibles, à changer de figure, enfin à faire une infinité de prodiges, ou je ne ſçai combien de petites ſingeries, que toutes les nourrices ſçavent par cœur.

Quand le voyage de ces jeunes Lutins eſt terminé, ou qu'ils vont d'une Planette à une autre, ils laiſſent pour l'ordinaire dans celles qu'ils quittent un certain nombre de ces Taliſmans, comme pour dédommager les hommes

mes des petites miévreries qu'ils leur ont faites : heureux qui rencontre ces tréſors ! Le hazard en a quelquefois donnés pluſieurs à la même perſonne, & c'eſt par ces incidens fortunés qu'on a vû des hommes faire tant de choſes au-deſſus de la nature ; comme marcher en l'air, ſe rendre invulnérables, manier ſans ſe brûler le feu embraſé, ſe promener à la pluye ſans ſe mouiller, prédire l'avenir, guérir avec des paroles, & ſe faire aimer de toutes les femmes.

CHAPITRE XIV

Distribution de la Monnoye, & de son usage.

LEs Commissaires du Trésor public qui ont soin de distribuer les richesses commises à leur garde, vacquent sans cesse à cet emploi, & chacun peut à jour nommé aller recevoir ce qui lui doit revenir, suivant un rôle affiché dans toutes les dépendances de l'Empire.

Comme la terre fournit *gratis* la nourriture, & l'Empereur les habillemens & les meubles, l'argent ne sert qu'au luxe, au jeu, aux emplettes &, si ce mot se peut dire, au Brocantage, qui est plus commun dans Mercure, que dans

dans aucune autre Planette. Car tout ſe vend, parures, bijoux : & même (ce qui n'eſt point ailleurs) on y troque les complexions, les caractères, les qualités de l'ame, les talens, enfin tout ce qui peut tenter la curioſité des hommes.

Il eſt vrai que les qualités de l'eſprit, les complexions, & les caractères ne ſe vendent pas à pur & à plein, il faut qu'il entre de l'échange dans le marché. Par exemple, ſi un homme ſévére & taciturne, avoit envie de devenir vif & d'une humeur agréable, il faudroit qu'il troquât avec celui dont l'eſprit lui plairoit, ſon caractère Saturnien ; ſauf à mettre du retour en argent, pour rendre les choſes égales. Si une coquette eſt tentée par curioſité de devenir fidéle & tendre, il faut qu'une héroïne de Roman adop-

te ſa coquetterie, & lui céde le ton plaintif : ces deux exemples ſuffiſent.

L'acquiſition des talens eſt plus ſimple, on peut tout d'un coup devenir Peintre, Géométre, Muſicien, Poëte, Pantomime : mais celui qui vend ſon talent le perd ſans retour, & celui qui l'achete le poſſéde dès le premier inſtant, comme on l'a dit plus haut.

Voilà l'uſage qu'on fait des richeſſes & de l'argent dans Mercure : l'Empereur les diſtribue avec une ſage économie qui n'eſt point oppoſée à la magnificence, & qui ne ſent nullement l'avarice, puiſqu'il ne prend de ſes Sujets, & ne leve aucun ſubſide.

O Noble Fils du Soleil, reſpectable image de la Divinité ! s'écrie ici l'Auteur de cette hiſtoire,

te, le peuple qui vit ſous vos loix, peut bien ſe dire avec vérité le plus heureux de l'Univers.

Invincible Pere des Croyans, ajoute-t-il, redoutable Sophi, votre douceur & votre équité ne vous éloignent pas de ce caractère ſublime du grand Empereur de Mercure. Il eſt vrai que la miſere de notre terre & les beſoins de votre Etat, vous obligent à exiger quelques tributs de vos Sujets; mais ils ſont légers, ils ſont faciles à payer. Hélas! plut au ſaint Envoyé, qu'ils paſſaſſent directement de leurs mains affectionnées dans votre ſacré Tréſor.

Mais, magnifique Sultan, vous ignorez combien ceux qui levent le Carache l'impoſent injuſtement! Leur volonté leur ſert de loi, & gagnés par l'intérêt perſonnel,

ſonnel, ou par les ſollicitations de ceux qui ſont en crédit à votre ſublime Porte, ils exemptent une partie de vos Sujets, ou ne leur impoſent que la moindre partie de ce qu'ils pourroient payer, pendant que les autres ſont ſurchargés & plient ſous le faix. Il réſulte de ce pernicieux uſage, deux injuſtices contre leſquelles le divin Prophéte ne ceſſe de crier : l'une que tous les Sujets de l'Empire ne contribuent pas également, quoiqu'ils jouiſſent tous de l'équité de vos loix, & de la protection des vos invincibles armées. L'autre que les foibles ſont opprimés, & que le poids de leur miſere les empêche même de lever les yeux juſqu'aux marches redoutables du Trône de votre Hauteſſe.

Vos malheureux Sujets que la ty-

tyrannie des Bachas opprime, se voyent tous les jours arracher jusqu'au lit sur lequel ils couchent : on vend à vil prix le peu qu'ils possedent d'instrumens, ou de bestiaux propres au labourage ; on enleve le comble de leurs maisons, & ils restent avec leur famille, en proye aux injures des faisons qui minent leur santé & font périr leurs enfans.

S'ils s'acquittent promptement, pour éviter ces vexations, une imposition plus forte que la premiere, les fait repentir de cette exactitude ; que dis-je, la crainte de passer pour riches, les oblige de cacher jusqu'au pain qu'ils mangent. C'est dans le silence, & en bannissant l'innocente joie de leurs repas, qu'ils osent quelquefois en hazarder un moins frugal, unique ressource

dans leur misere : encore appréhendent-ils qu'un voisin envieux, en publiant cet air d'aisance ne fasse doubler la taxe prochaine.

Qui croiroit, magnifique Empereur, qu'une pareille tyrannie fût exercée sous le régne du plus juste & du plus humain de tous les Princes. Après ce long écart de notre Philosophe, il revient à son histoire.

CHAPITRE XV.

Des Mariages.

LEs usages qui s'observent dans Mercure au sujet des Mariages, paroîtront peut-être bisarres & extravagans aux habitans de notre monde. Aussi me serois-je dispensé d'en faire mention, si la qualité de Traducteur exact & fidel, ne m'eût obligé de les rapporter. Le

Le goût que les hommes ont pour la variété, dit le Manuſcrit, étant ſi univerſellement répandu parmi nous, les peuples de Mercure ſe ſont bien gardé de rendre les mariages durables & indiſſolubles.

Il faut regarder notre penchant pour la diverſité comme une curioſité inſatiable, naturelle à l'homme & qui lui fait déſirer ſans ceſſe d'acquerir de nouvelles connoiſſances, de nouvelles idées, de nouveaux talens. Si cette curioſité naturelle n'étoit pas très-étendue, nous reſterions dans une eſpece d'ignorance & de ſtupidité, aſſez ſemblable à celle des animaux qui ne s'appliquant qu'aux choſes abſolument néceſſaires à leurs beſoins peu nombreux, ne font auſſi que des expériences indiſpenſables, &

par conſéquent n'acquierent que des connoiſſances très-bornées.

L'Auteur de la nature nous ayant placés dans un étage fort ſupérieur à celui des animaux, a voulu que notre ame pût acquerir des connoiſſances de toutes eſpéces, & des lumieres preſque infinies ſur toutes ſortes d'objets: dans cette vûe il nous a donné le talent de réfléchir, l'art de combiner & la faculté de juger des rapports ou des diſconvenances.

Pour nous faciliter l'uſage de ces facultés intellectuelles, il nous a donné la voix qui ſert à nous faire entendre des autres hommes, & nous met en état de nous donner les uns aux autres des ſecours mutuels, très-néceſſaires pour perfectionner nos connoiſſances. Il nous a encore formé

formé des mains parfaitement commodes, pour faire des expériences, pour tracer des signes & des caractères propres à nous représenter nos propres idées, & les empêcher par ce moyen de se confondre les unes avec les autres par leur extrême variété.

Mais tous ces présens de sa bonté nous seroient presqu'inutiles, & l'intention du Créateur resteroit sans effet, s'il n'avoit imprimé dans notre ame un fond immense de curiosité, qui ne nous permet pas de nous attacher à la connoissance d'un petit nombre d'objets, mais nous entraîne continuellement à la poursuite de ceux qui nous sont les moins familiers; car ce sont les seuls dont il nous importe d'acquerir la connoissance.

A l'égard de ceux dont nous avons une idée claire & distincte; ils restent dans notre mémoire; & comme ils ont porté dans notre esprit, toute la lumiere qu'ils sont capables de lui fournir, nous n'avons plus besoin de nous occuper à leur recherche, & ils ne nous inspirent plus de curiosité: ainsi c'est à de nouveaux objets que nous nous attachons.

De-là vient, sans doute, notre goût insurmontable pour la diversité : ce desir de tout connoître & de jouir sans cesse de nouveaux objets, nous entraîne avec tant de force & de rapidité, que rien n'est capable de nous plaire par la seule uniformité, que notre esprit s'endort, & que le dégoût ne manque jamais de marcher à la suite de cet engourdissement de l'ame.

L'Em-

L'Empereur ayant égard à ces raiſons, a regardé l'uniformité qui ſe gliſſe bientôt dans les mariages les mieux aſſortis, comme une ſource d'ennui preſqu'inévitable: & comme cette infirmité de l'ame eſt mortelle dans la Planette qu'il gouverne, il a cru parer cet inconvénient, en limitant à un très-petit nombre d'années la durée des mariages.

Les premieres propoſitions ſe font de cette maniere: auſſi ſitôt que deux perſonnes ont du goût l'une pour l'autre, elles conviennent de demander enſemble à leurs parens la chambre du *Sphinx*. On appelle de ce nom, un appartement qui ſe trouve dans toutes les maiſons où il y a des filles à marier: cet appartement eſt pour l'ordinaire l'endroit le plus magnifique & le plus orné de

de la maiſon. Il eſt deſtiné à montrer les futurs conjoints l'un à l'autre, ce qui ſe pratique ainſi.

Quand le cabinet du Sphinx qui ne ſe refuſe guéres, eſt accordé, le garçon conduit par ſon pere, va ſaluer en cérémonie celui de ſa femme prétendue, qui ſans autre façon, après les politeſſes ordinaires, le fait conduire par ſes gens dans un petit appartement joignant celui du Sphinx, dans lequel il trouve des bains tout prêts, avec toutes les propretés, & les élégances imaginables: la future ſuivie de ſes femmes entre dans un autre bain oppoſé à celui-là, & tous deux ſe baignent ſéparement.

Les propretés d'uſage étant achevées, & la toilette finie de part & d'autre, les deux Amans vêtus d'une robe de criſtal coloré qui

qui eſt maniable dans cette Planette comme notre taffetas, ſont introduits chacun par une porte oppoſée, dans la chambre du Sphinx. Un Salamandre inviſible a ſoin de préparer dans ce lieu une collation délicieuſe, & mange qui veut: il n'y a que deux chaiſes dans ce cabinet, mais en récompenſe il eſt tout meublé de canapés, de ſophas, de lit de repos, outre le lit nuptial qui eſt magnifique & garni de rideaux impénétrables à la lumiere. Les deux Amans ſont obligés de reſter dans ce lieu deux jours & deux nuits, ſans pouvoir aller plus loin que les cabinets des bains, où l'on a pris ſoin de ne laiſſer rien manquer.

Le nom de cet appartement vient de ce qu'on y découvre les énigmes de la parure, les déguiſemens

guiſemens de l'habit, & qu'on y démaſque en liberté ſes ſentimens, ſes goûts, & ſon caractére, qu'il eſt plus difficile de cacher dans un tête à tête de quarante-huit heures, que dans l'embarras & la diſſipation du grand monde.

A la ſortie du cabinet ſi les futurs n'ont point changé de ſentiment, on dreſſe le contrat; mais ſi l'un des deux refuſe, il n'y a rien de fait. Ce refus qui eſt une choſe aſſez commune ne préjudicie ni à l'un, ni à l'autre : on dit ſeulement, *Nous ne nous convenons pas encore*; & comme il arrive ſouvent que tels qui ſe ſont refuſés, ſe reprennent dans la ſuite, perſonne n'eſt piqué d'un premier refus : car on a eû le plaiſir de ſe dire toutes ſes raiſons dans la chambre du Sphinx, & c'eſt

c'eſt toujours là, qu'on eſt convenu de ſes faits.

Les contrats ſont toujours compoſés de très-peu d'articles. Le premier concerne les habits, les bijoux, les meubles que l'on met en commun : il régle auſſi les avantages que l'un fait à l'autre, & ce que chacun doit retirer de la communauté à l'échéance du bail.

Le ſecond établit un Arbitre, homme ou femme au gré des deux parties, devant qui doivent ſe porter les conteſtations domeſtiques & les verilleries matrimoniales : cet Arbitre juge ſouverainement, & condamne à l'amende, ou à quelque peine uſitée, celui des deux qui paroît avoir tort.

Le troiſiéme, régle le nombre des petites entorſes conjugales

gaies & des infidélités réelles, qu'on eſt obligé de ſe paſſer l'un à l'autre, pour conſerver la paix dans le ménage : cela ne va pas à grand'choſe dans les trois premiers mois, & c'eſt plutôt par précaution que par néceſſité qu'on en fait mention dans le contrat ; mais dans la ſuite, chacun uſe de ſon droit & les Dames ſur-tout, quand ce ne ſeroit, diſent-elles, que pour ne pas laiſſer preſcrire un privilége qu'elles regardent comme le plus beau fleuron de leur couronne.

Outre ces friponneries autoriſées, il en échappe bien encore dans le cours d'un mariage de deux ans, dont le contrat n'a pas fait mention : mais pour l'ordinaire on n'y fait guéres plus d'attention qu'à des fautes d'ortographe.

Sur

Sur ce pied-là, dès le lendemain de ſes nôces, une femme peut lorgner, faire des mines, parler bas, agacer, ſortir ſeule, revenir tard, ſe faire ramener & découcher même en cas de beſoin : ſauf à elle à donner des raiſons plauſibles de ſon abſence comme, par exemple ; je me ſuis bien divertie, c'eſt l'amuſement qui m'a retenue, c'eſt le plaiſir qui m'a entraînée. Tout cela eſt ordinairement bien reçu ; mais quand il ſe trouve un mari hargneux, la Dame en eſt quitte pour prendre un air de bonderie, & pour dire : Oh ! voilà comme vous êtes, on ne ſçauroit jamais rien faire que vous ne le trouviez mauvais, & pour vous contenter, il faudroit s'enterrer dans une chambre & ne voir perſonne toute

ſa

ſa vie. On eſt rarement obligé d'en venir là ; mais au pis aller la moue domeſtique ne va pas plus loin.

Le quatriéme Article exhorte les conjoints à ne ſe montrer jamais négligés l'un à l'autre, pas même au lit : l'extrême déshabillé étant, diſent-ils, ſuſceptible d'une parure convenable, & de quelques ornemens ſimples & de bon goût.

Quand le terme du contrat, c'eſt-à-dire, les deux années de mariage ſont prêtes d'expirer, les deux familles s'aſſemblent accompagnées d'un Juge de Police. Cet Officier public ſe préſente pour donner acte aux deux conjoints de la liberté réciproque qu'ils ont de commencer un nouveau bail entr'eux, ou de ſe ſéparer : c'eſt ordinairement

ce

ce qui arrive. Alors pour donner une forme matérielle à la diſſolution du contrat, il préſente au mari & à la femme une paille, & leur ordonne de la rompre pour marque de la volonté qu'ils ont de ſe ſéparer. C'eſt apparamment de-là que Moliere a pris ce Proverbe :

Une paille rompue
Rend entre gens d'honneur une affaire concluë.

CHAPITRE XVI.

De l'Impératrice.

L'EMPEREUR eſt par la ſupériorité de ſa nature plus fort & plus puiſſant lui ſeul que tous les peuples de la Planette. Il eſt d'une beauté parfaite,

faire, puiſque ſa beauté dépend de lui & qu'il peut toujours ſe rendre aimable à la perſonne qu'il épouſe. Il jouit de tous les talens, il a toutes les graces de l'eſprit, une puiſſance ſans bornes, & des richeſſes inépuiſables.

Avec tous ces avantages ne croira-t-on pas que le plus grand bonheur ſeroit de paſſer ſa vie avec lui ? On penſe tout différemment dans la Planette de Mercure. L'amour conſiſte ſi fort dans l'égalité du rang, des ſentimens & des goûts, qu'il ne ſçauroit preſque naître entre des perſonnes ſi diſproportionnées. L'Empereur a beau ſe rapprocher de l'humanité par la familiarité & par la douceur qui lui eſt naturelle, les belles lui ſçavent bon gré de ſa politeſſe, &

ne ſont pas moins rébutées de ſa ſupériorité.

Accoutumées à l'empire & aux adorations, la penſée que quelqu'un les mérite autant qu'elles, les irrite, & ſans une grace que l'Empereur peut faire à l'Impératrice, & qu'il ne lui refuſe preſque jamais, il ſe marieroit peut-être avec peine. Cette grace eſt de lui accorder le privilége des Métamorphoſes, dès le moment qu'il l'épouſe, & de le lui aſſurer pour un certain tems à la fin du contrat.

Ce droit le plus envié des biens de la Planette, eſt la facilité de prendre toutes ſortes de formes, même celles des plantes & des choſes inanimées.

A l'aide de ce ſécret, on s'inſtruit par ſoi-même de preſque tous ceux de la nature, en animant

mant tous les corps, & en se prêtant à tous les goûts & à toutes les idées des différentes espéces créées.

Comme on conserve sa raison sous quelque figure qu'on l'enveloppe, & qu'on acquiert seulement de plus, les différentes manieres de penser convenables aux êtres dont on s'est revêtu, on peut faire une infinité d'expériences les unes plus jolies que les autres. L'Empereur qui seul peut accorder ce privilége en est fort avare, de sorte qu'il n'y a jamais plus de cinquante personnes qui en jouissent à la fois dans toute l'étendue de la Planette : mais il l'accorde toujours à l'Impératrice ; c'est, pour ainsi dire, son présent de nôces.

Les femmes qui sont naturellement fort curieuses, & à qui ce déguisement

déguiſement n'eſt pas inutile, ont un goût ſi vif pour cette eſpéce de maſcarade, que l'eſpérance d'en jouir eſt cauſe que pas une ne refuſe de ſe trouver aux aſſemblées *de la Beauté :* on appelle ainſi une fête qui ſe fait dans le Palais de l'Empereur, quand il a deſſein de ſe marier.

Toutes les belles de l'Empire qui y ſont invitées, ne manquent pas de s'y rendre. Il eſt facile d'imaginer que toutes ſortes de plaiſirs ſe rencontrent dans cette aſſemblée, où les hommes ont la liberté d'entrer, & où ſe réunit tout ce qu'il y a de belles perſonnes dans la Planette.

Pour ſe former une idée des charmes de la Cour dans ce tems-là, on n'a qu'à ſe ſouvenir qu'elle ſe tient dans le plus beau lieu de l'Univers, qu'elle eſt compoſée

de tout ce qu'il y a de plus aimable, & que le Peuple de Mercure eſt le plus riche, le plus gai, le plus libre & le plus galant de tous les Peuples de l'Univers.

On s'occupe à ces aſſemblées à une infinité de jeux, & tout ce qui peut venir à l'eſprit de propre à amuſer une Cour ſi brillante, ſe trouve là avec une abondance & une variété qui ne laiſſent rien à déſirer.

L'Empereur ſe rencontre à tout moment au milieu de l'aſſemblée. Les agrémens de ſa perſonne, ſon humeur, ſon eſprit & ſa familiarité qui ne ſçauroit être plus grande, ne répandent pas peu de charmes dans ce ſpectacle où tout eſt merveilleux.

Le dernier Empereur qui s'étoit marié pluſieurs fois ſans amour,

&

& plutôt pour suivre l'usage que par goût, il n'avoit cherché dans ce plaisir que le plaisir même : son cœur n'avoit pas même éprouvé les moindres émotions, ni les plus legers mouvemens dans les assemblées de la Beauté, son tempérament seul l'y conduisoit.

Un jour qu'il s'y trouva dans la paisible distraction qui lui étoit ordinaire, il fut frappé de la beauté d'une personne qui s'offrit à ses yeux. C'étoit une jeune fille qui étoit extrêmement jolie ; mais qui ne se piquoit nullement d'être belle, qui n'avoit pas la vanité de rien prétendre, & qui se contentoit de voir l'Empereur qu'elle aimoit avec passion, sans oser seulement imaginer le moindre retour de sa part. Bientôt l'Empereur ne fut

plus occupé que d'elle, & comme l'amour n'entre jamais dans un cœur bienfait ſans délicateſſe, il apprit que la poſſeſſion de ce qu'on aime, n'eſt pas le plus ſenſible des plaiſirs, & que ſans être maître du cœur on l'eſt inutilement de la perſonne.

Dans cette idée, que nos Dames appellent Romaneſque, l'Empereur qui ſuivoit tout ſimplement le goût de la nature, eut une impatience extrême de connoître le cœur & les ſentimens de Zénis. Il paſſa pluſieurs fois auprès d'elle, affectant de ne la pas remarquer : il s'apperçut qu'elle rougiſſoit, & en tira un bon augure. Il en parloit à un de ſes confidens, changé ce jour-là en Serin de Canaries, qui badinoit dans ſes cheveux, & cauſoit

cauſoit tout bas à l'oreille de ſon maître, quand il vit ſortir l'aimable Zénis d'un air inquiet & dans lequel étoit peint le dépit de n'avoir pas été ſeulement remarquée. L'Empereur qui tira encore des conjectures flatteuſes de ſon action, dit au Serin qui l'entretenoit, de la ſuivre : il obéit, & ne la perdit pas de vûe. Elle traverſa le jardin avec viteſſe, paſſa une aſſez grande prairie, & s'alla enfoncer dans un petit bois de jaſmins & d'orangers, ſombre & ſolitaire. Après qu'elle y eut marché quelque tems ſans ſçavoir où elle alloit, elle s'aſſit avec la même diſtraction, ſe promena à pluſieurs repriſes, & enfin elle ſe repoſa vaincue par la laſſitude. Le Serin ſe percha ſur un jaſmin aſſez près d'elle, l'entretint d'un ramage charmant,

lui chanta des airs de *Lambert* qu'il venoit d'apprendre, & des sarabandes à faire fendre le cœur. Mais ensevelie dans ses tristes réflexions, il s'égosilloit en vain : il fit tomber quelques fleurs dans son sein & dans ses cheveux, elle n'y fit pas attention. Enfin ne sçachant plus comment la tirer de cette rêverie, qui est presque aussi dangereuse dans Mercure que la léthargie sur notre terre, il vola si près d'elle, & fit tant de bruit, qu'elle s'en apperçut. J'ai dit que les bêtes, & sur tout les oiseaux ont presqu'autant d'esprit dans cette Planette que nos plus jolis hommes. Ainsi on n'est pas étonné de les voir familiers, & s'intéresser aux maux & aux plaisirs des gens.

Aussi Zénis lui parla-t-elle comme à une personne raisonnable:

nable: Aimable Serin, lui dit-elle, je vois bien que tu veux me distraire de ma douleur, mais tes soins sont inutiles. Ensuite s'appercevant qu'elle s'égaroit de parler le langage humain à un oiseau qui ne pouvoit l'entendre, elle continua de l'entretenir de son état dans le langage des oiseaux : Non, disoit-elle, charmante bête, malgré le tendre intérêt que tu prens à ma fortune, tu ne sçaurois changer mon sort : laisse-moi mourir, & va dire au cruel qui me tue, que tu m'as vue expirer de la douleur de n'avoir pû lui plaire.

Elle voyoit bien que cet ordre étoit impossible, que le chant d'un oiseau, & toutes ses petites façons n'étoient pas capables de faire entendre une aventure aussi composée que la

ſienne : mais elle ne laiſſoit pas de trouver une ſorte de ſoulagement à dire ſa penſée, & n'y eût-il que le plaiſir de parler de ſon Amant, où de prononcer ſon nom, elle s'en trouvoit moins malheureuſe. Le Serin lui témoignoit ſon étonnement & ſa douleur par mille jolies petites mines : il tâchoit de la conſoler à ſa maniere, ſans pourtant lui laiſſer entrevoir ce qu'il étoit. Mais lorſqu'il vit que tous ſes ſoins étoient inutiles, & que Zénis tomboit dans un aſſoupiſſement mortel, il ne garda plus de méſures. Belle Zénis, lui dit-il en s'approchant de ſon oreille, l'Empereur vous adore, il m'a chargé de vous le dire. La voix du Serin étoit bien foible, comme on le peut croire, & de plus il parloit fort bas, de crainte qu'un

ſecret

ſécret de cette importance ne fut entendu de quelque métamorphoſé comme lui ; cependant ce petit ſon qui articuloit à peine le nom de celui qu'elle aimoit, rappella Zénis à la vie, paſſa juſqu'au fond de ſon ame, & lui rendit en un moment la ſanté, la joye, & la beauté.

Il ne fut plus queſtion que de ſe faire confirmer par le Serin, ce qu'elle craignoit qui ne fut un ſonge : il s'acquitta de ce devoir en oiſeau qui ſçavoit ſon monde, & qui n'avoit pas toujours été en cage. Zénis le voulut prendre ſur ſon doigt, il refuſa par politeſſe une ſi grande faveur : il ſe contenta de voler de branche en branche ſur toute la route, & de la conduire dans le chemin du Palais, où il la dévança pour rendre compte à l'Empereur de

ſa commiſſion. Il lui raconta l'amour, la douleur & le péril de Zénis : l'Empereur fut ſi touché, qu'il prit dans ce moment la figure du petit Serin, rendit à ſon Favori ſa premiere forme, & couru d'un vol rapide au-devant de Zénis. Il l'entretint ſous le nom de celui qui l'avoit conduite juſqu'alors, il lut dans ſes yeux la vérité du rapport qu'on lui avoit fait, & jouit de l'aimable impatience qu'elle avoit de le revoir.

En entrant dans le Palais, elle trouva ſous ſa figure ordinaire celui qui l'avoit entretenu ſous celle d'un Serin, & quand elle vit encore ce même oiſeau autour d'elle, elle craignit d'avoir été trompée, & penſa mourir de douleur. Le Courtiſan qui s'apperçut de ſon trouble, lui fit remarquer

marquer l'Empereur qu'elle méconnoiſſoit ſous le plumage du petit animal, quoiqu'il ſe découvrit aſſez par le diſcours qu'il tenoit, & qu'un oiſeau n'auroit jamais pu lui tenir : mais elle ne voyoit & n'entendoit plus rien. L'idée flateuſe dont elle s'étoit occupée en chemin, l'avoit tellement frappée, qu'elle ne faiſoit nulle attention à tout le reſte.

Auſſi-tôt que l'Impératrice eſt choiſie, on la fait aſſeoir ſur un Trône très-élevé : c'eſt-là que l'Empereur conduit par un Député du Soleil, vient l'épouſer dans les formes. Cet Envoyé lit le contrat qui ſe fait à l'ordinaire, & il donne par ſa préſence une entiere célebrité à la cérémonie. Ne promettez-vous pas, dit-il, Auguſte Souverain de Mercure, de renoncer en faveur

de la Princeſſe N. aux prérogatives que vous avez naturellement de pénétrer le ſecret des cœurs, de lire dans l'avenir, & de maîtriſer les volontés? L'Empereur répond: oui. Ne contentez-vous pas, ajoute-t-il, à n'employer que les graces, les plaiſirs & la tendreſſe pour gagner le cœur de votre divine Epouſe? L'Empereur répond: oui. Ne lui accordez-vous pas le privilege des Métamorphoſes? oui, répond l'Empereur. Alors l'Ambaſſadeur du Soleil ſe tourne vers l'Impératrice: Jurez, dit-il, divine Princeſſe, de n'uſer jamais du droit de Métamorphoſe qui vous a été accordé, pour troubler les plaiſirs de l'Empereur, pour deviner ſes ſecrets, ou pour épier ſes actions. J'en fais ſerment, dit l'Impératrice.

ce. Ce formulaire fini, le mariage eſt indiſſoluble, comme celui du dernier des habitans de Mercure, tant que dure le contrat, c'eſt-à-dire, deux ans au plus.

CHAPITRE XVII.

Des Métamorphoſes.

L'IMPERATRICE peut dès-lors commencer à faire uſage du don des Métamorphoſes : mais pour l'ordinaire elle ne s'en ſert pas dans les premiers mois. Ce n'eſt que lorſque les ſoins de l'Empire obligent l'Empereur de s'éloigner d'elle. Alors il lui eſt permis de prendre toutes ſortes de figures, & d'aller partout où il lui

lui plaît, sans qu'il soit possible de s'en appercevoir.

Une raison de pure politique fait que l'on accorde à toutes les Impératrices le droit des Métamorphoses. Il semble que la Majesté seroit blessée, si les démarches de l'Impératrice l'exposoient par hazard, (comme tout est possible) à l'indiscretion d'un caquet médisant, ou peut-être à l'insolence d'un Vaudeville. Voilà pourquoi on a jugé à propos que tout fût enveloppé d'une nuit impénétrable : c'est à quoi la mascarade des Métamorphoses est plus propre que tout autre moyen.

Outre cet avantage de pouvoir disparoître aussi souvent qu'on le veut, il s'y en trouve un autre sans lequel le premier seroit souvent inutile, c'est que l'Im-

pé-

pératrice peut communiquer le même pouvoir dont elle jouit, toutes les fois qu'il peut lui en revenir quelqu'amuſement, ou quelque utilité ; mais c'eſt avec cette reſtriction, que la Métamorphoſe qu'elle prête, pour ainſi dire, ne peut durer plus long-tems que la ſienne : c'eſt-à-dire, que ſi-tôt qu'elle reprend ſa figure ordinaire, celui qu'elle avoit traveſti redevient auſſi tel qu'il étoit auparavant. Une autre reſtriction eſt, que celui dont elle change la figure, n'en peut prendre qu'une pareille à la ſienne : de maniere que ſi elle devient une Fauvette ou un Roſſignol, le transformé ne peut prendre la figure d'un autre animal. Au reſte la Métamorphoſe ne prend que ſur ceux qui le veulent bien. Mais les Dames ont le coup d'œil

si sûr, qu'il y a des choses sur lesquelles elles ne se méprennent jamais, & l'on voit toujours que celui à qui on envoye cette sorte de mouchoir, le reçoit avec plaisir. La Princesse qui regne présentement, a souvent avoué à ses meilleures amies, qu'il faut bien qu'elle n'ait jamais mal choisi, puisqu'on lui a toujours donné des marques d'une reconnoissance très-effective.

Le moment de la Métamorphose passé, la chose reste comme non avenue : c'est une espieglerie de campagne qui s'oublie de part & d'autre, & il arrive très-rarement que le même personnage reçoive deux fois en sa vie l'honneur de ce déguisement. L'Impératrice est curieuse comme toutes les personnes de son

son sexe ; & aussi-tôt qu'elle s'est éclaircie par elle-même des sentimens & des façons de quelqu'un, son goût se tourne vers un autre.

Quelqu'insensée que soit cette pratique, combien de femmes de notre monde lui donneront leur approbation ! Que nous sommes à plaindre, diront-elles ! Pour quelques légéres curiosités que nous pouvons avoir dans l'étroit espace de tems que dure notre beauté, faut-il que nous soyons exposées à la clabauderie des Précieuses, de nos vieilles Grand-meres, de nos Tantes laides & rechignées, & de sottes gens de cette étoffe : comme si nous avions le plus grand tort du monde, de nous être amusées à faire des expériences pour nous former l'esprit, & connoître les caracteres.

caracteres. Si on nous jette la pierre pour ces bagatelles-là, il faut donc que nous restions en vraies bégueules ensevelies dans la fadeur de notre état, & que comme de véritables Chévres, nous ne broutions qu'où nous sommes attachées. Que notre monde est injuste! & que je sçais bon gré à l'Impératrice de Mercure d'avoir établi des Loix si sages par son exemple.

Elle goûte par-là toute sorte d'états,
Et ce n'est pas agir en femme qui soit bête.
Dans quelque rang que l'on soit regardé,
Hélas! qu'on seroit misérable!
Si, ne quittant jamais sa mine respectable,
On se voyoit toujours sur le Trône guindé.
Il n'est point à mon gré de plus sotte méthode

Que

Que d'être empriſonné de ſa propre grandeur,
Et ſurtout aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
L'Impératrice en plaiſirs ſe connoît :
Elle deſcend du haut de ſa gloire ſuprême,
Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Elle ſort ſouvent d'elle-même ;
L'Impératrice alors n'eſt pas ce qui paroît.

Prologue d'Amphitrion.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Des Edifices.

LEs Matériaux dont on les conſtruit ne ſont qu'une terre métallique, ou plutôt un métal maniable, rendu tel par l'air de la Planette qui n'eſt autre choſe que l'allinge des Philoſophes, diſſolvant univerſel de tous les métaux. Auſſi ſont-ils tous dans Mercure ſemblables à une argile dont on peut faire aiſément des briques, des tuiles, des pieces de charpente, & généralement tout ce qui peut ſervir à bâtir des édifices ſuperbes. Toutes les pieces d'un bâtiment ſe font, ſi on veut, au moule, & ſe dur-

durciſſent à la chaleur du Soleil, mais d'une dureté métallique ; & la même terre dont on fait les briques, les chevrons, les portes ſert encore, étant molle, à lier enſemble ces mêmes matériaux.

D'un argile d'argent on forme des briques blanches : on en fait auſſi d'or, de Mercure, de cuivre. Il n'y a que le fer qui ſert, comme dans notre monde, à joindre enſemble les différentes parties, auſquelles les autres métaux ne pourroient donner une aſſez forte liaiſon.

Il eſt impoſſible de décrire en combien de figures ingénieuſes on forme les briques, & quels deſſeins charmans elles compoſent pour l'embelliſſement des murailles. Notre peinture la plus ſçavante, n'atteint pas au brillant

lant ni à la vivacité qui en réſulte, ſurtout quand les pierres de toutes les couleurs ſont jointes aux métaux.

Ces pierres que nous appellons ici *précieuſes*, ſont molles comme l'argile, & ne durciſſent comme elle que par le tems: deſorte qu'il eſt facile d'en former toutes les figures qu'on veut. On peut s'imaginer quel effet doit faire l'aſſemblage de tant de choſes magnifiques, & ſi faciles à modéler.

La terre produit par tout de quoi bâtir des maiſons: il n'y a qu'à lever une ſuperficie légere, deſtinée à la production des arbres, des plantes, des fleurs, & du gazon, tout le reſte eſt purement métallique, lits par lits, & quelquefois mêlé de veines, comme nos marbres. On y voit les pierres précieuſes de toutes

toutes eſpeces confondues enſemble avec un art & un deſſein que la nature plus ingénieuſe qu'ailleurs, rend inimitable & toujours charmant.

Les grands oiſeaux dont j'ai parlé, ont ſoin d'aider les ouvriers dans leur travail. Ce ſont eux qui portent les matériaux, il ne s'agit que de les travailler en bas, & de les diſpoſer enſuite dans l'ordre que chacun imagine. Chaque rue prend ſon nom de la forme des maiſons qu'elle contient. Par exemple, on dit la rue des Fleurs, parce que toutes les façades des maiſons ſont ornées de guirlandes, de vaſes, ou de paniers pleins de fleurs, & de branches entrelacées. Une autre s'appelle la rue des Groteſques, une autre celle des Statues, une autre celle

des

des Festins, l'autre celle des Dames, parce que toutes ces choses y sont représentées avec les couleurs naturelles des cailloux, des agates, des pierres précieuses, jointes au mélange des terres qui se peuvent varier à l'infini.

La grande facilité de bâtir ces maisons dont les matériaux sont à tout le monde, est cause que les habitans de Mercure en font souvent de nouvelles, pour avoir le plaisir de la variété. Ils prient un Salamandre de leurs amis de vouloir bien détruire leur maison : il le fait sans peine, un flambeau allumé du feu qui brûle sans cesse dans le grand lac, consume en un moment tout ce qu'il touche. Il est inutile de dire que les maisons sont bâties, au moins celles d'une même rue, sur un dessein

dessein général d'architecture, dont il n'est pas permis de s'écarter : & que dans un Pays où le terrein ne coûte rien, parce qu'il ne rapporte rien, on donne aux maisons particulieres & aux édifices publics, toute l'étendue nécessaire pour la dignité des uns, & la commodité des autres.

Ceux qui veulent employer pour leurs bâtimens les différentes sortes de bois que la terre produit, en sont les maîtres. On en trouve de toutes les couleurs, & les animaux dont nous avons fait mention prennent soin de le couper & de le charrier. Mais comme le bois est plus difficile à travailler que la terre métallique, & les pierres molles dont on a parlé, l'usage n'en est pas fort commun. Les

arbres ſont ſi beaux dans leur deſtination naturelle, qu'on fait quelque ſcrupule de dépouiller la terre de la brillante parure qu'ils lui donnent. Ces aziles du frais & de la douce obſcurité paroiſſent reſpectables par le beſoin qu'on en a dans cette Planette embraſée, & ce n'eſt pas ſans peine qu'on prive la terre du parfum qu'ils y répandent, & de la douce harmonie qui s'y perpétue, par le chant des oiſeaux de toutes eſpeces qui les regardent comme leur palais.

CHAPITRE XIX.

De la grande Montagne.

CELLE qu'on appelle ainſi eſt d'une hauteur prodigieuſe, en comparaiſon des autres, d'une étendue très vaſte & plus embellie des dons de la nature, qu'il n'eſt poſſible de le dire. Le pied de la Montagne eſt entouré de précipices, & on n'y ſauroit arriver que par un chemin étroit, extrêmement fortifié, & gardé par les meilleures troupes de la Planette. C'eſt ſur cette Montagne qu'habitent les Sages de Mercure, qui ſe diſtribuent dans tout l'Univers : les Roſecroix tant vantés, les Fées,

les Mages, les Génies, les Silphes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondins, enfin tous ces êtres que nous regardons comme fabuleux, ont fait leur rendez-vous de cette Montagne. Ils y réglent les affaires de la Société, s'y communiquent leurs connoissances, y cultivent celles qu'ils ont acquises, & y vivent quelquefois des siécles, sans imaginer seulement d'en sortir, tant ce sejour est aimable.

Les peuples de Mercure qui aiment ces especes de demi-Dieux, dont ils reçoivent mille biens, vont les visiter quelquefois avec la permission de l'Empereur, & ces visites, quoique rares, augmentent encore l'admiration du peuple pour les habitans de la grande Montagne : aussi ne font-ils aucune difficulté d'exposer leur vie

vie, & d'eſſuyer toute ſorte de fatigues quand elle eſt attaquée, ce qui arrive ſouvent de cette maniere.

Ce que nous appellons *les Taches du Soleil*, ce ſont des rochers calcinés d'une grandeur immenſe, que le prodigieux mouvement de cet aſtre, lance à une diſtance incroyable. Comme ces rochers brûlés ſont legers, ils ſe ſoutiennent pendant bien des ſiécles ſans retomber, & dans ce long eſpace de tems, l'ardeur toujours productive & vivifiante de ce grand aſtre, forme des animaux & des hommes ſur ces croutes : mais quelque bienfaiſante que ſoit de ſa nature la lumiere du Soleil, les habitans de ces terres arides & brûlées, ſe reſſentent toujours du lieu où ils naiſſent. Les animaux

y ſont grands & cruels, les hommes y ſont ſauvages & féroces, ennemis de toute équité, ſans arts, ſans mœurs, ſans diſcipline, & tels à peu près pour le caractère, qu'on nous peint les Géants & les Ciclopes.

Ces terres volantes, s'il eſt permis de les nommer ainſi, n'ont pas une courſe parfaitement réglée autour du Soleil, mais ſe trouvent tantôt plus près & tantôt plus loin de Mercure: il eſt même arrivé quelquefois qu'elles ont preſque touché la grande Montagne. Or les peuples qui habitent ces rochers, voyent de leurs demeures hideuſes les beautés de Mercure & la félicité des habitans de cette Planette, ce qui leur fait naître un déſir ardent de l'habiter. Il n'y a rien qu'ils ne tentent

tent dans ce deſſein, & comme ils ont des aîles, ils volent de tems en tems en ſi grande quantité ſur la Montagne, qu'on peut toujours craindre qu'ils ne s'en rendent maîtres.

Ces hommes pervers ne reſſemblent pas mal aux Démons dont on fait de ſi vilains portraits. Il eſt vraiſemblable que quelques-uns des Sages qui habitent la grande Montagne, & qui ſe répandent dans tout le monde, nous en ont fait la deſcription, & que c'eſt de-là que les Peintres nous repréſentent des créatures humaines, effrayantes par des traits hideux, des viſages d'animaux, des cornes, des queues, des griffes tranchantes, & tout cet attirail de difformité qu'on attribue aux Anges infernaux. Cette race mau-

dite naît toute armée, comme les lions, les tigres & les éléphans. Ils ſont outre cela d'une force prodigieuſe ; mais l'induſtrie leur manque, & quoiqu'ils en ayent beaucoup plus que nos animaux les plus ruſés, il eſt conſtant que les peuples de Mercure infiniment plus petits, & plus foibles leur ſont ſupérieurs. D'ailleurs ces derniers ſont conduits par des Sages, à qui la nature obéït preſque toujours. Il faut pourtant avouer que ce n'eſt qu'avec peine qu'ils ſe défendent contre les irruptions de leurs ennemis. J'ai été témoin de la derniere guerre, & comme j'y ai ſervi avec aſſez de bonheur & de diſtinction, je ſuis plus en état que perſonne d'en faire une relation juſte.

Les

Les Sages de toutes les parties du monde s'étoient rendus dans Mercure, pour une assemblée générale: il y avoit déja quelques jours qu'on régloit dans les conférences publiques, les interêts de la Société, & qu'on distribuoit les départemens qui se font tous les ans, quand après une obscurité de quelques heures, qui parut sur la Montagne, on apperçut distinctement les troupes ennemies, qui ayant abandonné leurs terres venoient à tire d'aile fondre sur la Planette. L'assemblée des Sages se rompit sur l'heure, & chacun alla occuper son poste: car ils sont tous réglés en cas d'allarme.

Aussitôt que les Sages virent approcher les ennemis, ils bâtirent par la force de leur art, que nous appellons magique, un mur de

diamant d'une hauteur prodigieuſe autour de la grande Montagne, pour la ſéparer en quelque maniere du reſte de la Planette. Enſuite on fit aſſembler les troupes, & on les diviſa en trois corps diſtingués par les armes dont ils ſe ſervent. Généralement parlant, tous les Guerriers dans Mercure ſont armés comme on nous peint les Amours : les Sages nous ont encore fourni cette idée.

Les uns portent des arcs, & des carquois pleins de fléches : mais ces fléches ſont des traits de lumiere, & de flâme rendus ſolides qui conſervent leur activité naturelle, & ne touchent rien qu'ils ne pénétrent ; ils traverſent les gros os, & la peau endurcie des ennemis, avec autant de facilité qu'ils paſſent dans le vague de l'air : rien ne leur réſiſte, & la troupe

troupe qui ſe ſert de ces armes eſt la plus conſidérable.

La ſeconde porte des flambeaux allumés, dont la flâme ne peut s'éteindre, & dont l'embraſement eſt ſi dangereux & ſi ſubit, que rien au monde n'eſt capable d'en parer l'effet. Ils ſecouent ces flambeaux quand ils combattent, & pour peu qu'on ſoit atteint de la moindre étincelle, le feu pénétre au fond des cœurs, & il les dévore, d'où s'enſuit une mort inévitable & prompte.

La troiſiéme troupe porte de ſimples banderolles d'étoffe qu'on appelle *bandeaux*, inſtrumens en apparence peu redoutables, mais en effet plus dangéreux que les autres armes. Le moindre attouchement de ces étoffes magiques, éblouit d'a-

bord, & aveugle preſque dans un moment, de ſorte que faute de voir, on ne peut ni ſe défendre ni ſe ſauver : ainſi on demeure à la merci d'un ennemi impitoyable, qui inſulte ſouvent à votre défaite, & rend votre mort également ignominieuſe & cruelle.

Le rapport que les Sages nous ont fait de la figure & des armes des habitans de Mercure, a ſans doute donné lieu à l'Allégorie qui nous a fait peindre l'amour ailé, armé de traits inévitables, de feux cruels, & aveuglé par un bandeau, que nous lui mettons mal-à-propos ſur les yeux, puiſqu'il ne s'en ſert en effet, que pour aveugler ceux qu'il veut faire ſes eſclaves.

Ces troupes rangées en bataille ſur trois lignes, avoient cha

cune

cune à leur tête sept Sages montés sur des chariots. Les sept premiers étoient tirés chacun par douze papillons fort proprement enharnachés, les sept suivans par douze mouches à miel, quittes de leur tâche, & les sept derniers par douze hannetons choisis dans les Ecuries de Demogorgon, Doyen perpétuel & irrévocable des Rose-croix.

Les Sages auroient bien pû atteler leurs chars d'aigles, de Vautours, ou d'autres oiseaux de cette nature: mais ils étoient bien aises de montrer, que la véritable Sagesse n'a pas besoin d'aide, & que la valeur héroïque se suffit à elle-même.

Cette disposition faite, & l'ennemi s'approchant toujours, les trois troupes, avec leurs Chefs,

s'éleverent en l'air d'une rapidité incroyable : les traits sont moins legers, la foudre est moins prompte. Les ennemis se voyant prévenus par ces Phalanges aëriennes se soutinrent quelque tems en l'air sur leurs aîles, & planérent pour les attendre : mais ils furent rompus & culbutés en un moment ; la brusque attaque des nôtres ne leur donna pas le loisir de se mettre en bataille, les Mercuriens que leur agilité rend presqu'inattaquables, avoient pénétré tous les rangs, & en avoient rompu l'ordre, avant qu'ils fussent raffermis. Le combat ne laissa pas de se maintenir assez long-tems malgré la surprise.

La férocité & la rage balançoient d'un côté, l'agilité, l'adresse & la véritable valeur qui com-

combattoient de l'autre, mais un des Sages (ce fut le Trévisan) ayant pris un vol plus rapide, s'éleva avec sa troupe au-dessus des ennemis, tandis que les deux autres troupes armées plus pésamment, prirent le dessous. La troupe qui suivit le Trévisan étoit armée de feux, & elle secoua ses brandons sur les cohortes : les étincelles pénétrantes tombérent comme une pluye embrasée, & tandis que les deux corps qui étoient restés en bas, perçoient l'ennemi de leurs fléches ou les aveugloient, l'escadron volant qui occupoit la moyenne région de l'air, fit un ravage qu'on ne peut exprimer. Les ennemis pressés de toutes parts, & entourés pour ainsi dire, de mille morts qu'ils ne pouvoient éviter, précipitérent leur vol vers la cime

de

de la Montagne, & abandonnérent les airs. Ils furent suivis de près; mais comme il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit, les Sages sonnérent la retraite, contens d'avoir remporté l'honneur de cette journée, & de voir la terre couverte de leurs ennemis mordans la poussiere.

Après ce succès si glorieux, les Sages, sans perdre un moment, garnirent les créneaux de la muraille de diamant d'un grand nombre des habitans de Mercure. Comme nos soldats sont beaucoup plus légers que les ennemis, qu'ils s'élevent plus haut, que d'ailleurs ce Peuple barbare n'avoit garde de quitter ses retranchemens, & les entrées de la Montagne dont ils s'étoient empatés, on se prépara pour le len-

lendemain à les y attaquer dans les régles.

Outre les armes dont j'ai parlé, les habitans de Mercure portent à la guerre de longues chaînes que leur fineſſe rend imperceptibles, & qu'il eſt impoſſible de rompre. Ils en couvrirent pendant la nuit tous les environs des Forts & des retraites de l'ennemi. Le lendemain au lever du Soleil, ils firent mine de les vouloir attaquer de pied ferme : les ennemis ſe promirent une victoire aiſée, & ſortant pleins de confiance & de fureur contre nos troupes, ils donnerent preſque tous dans le piége. Les derniers s'en ſauverent à peine ; mais ils ne leur ſervit de rien de les avoir évitées, des millions de traits les atteignirent dans leur fuite : en ſorte que dans ces deux

deux journées la Planette se vit délivrée de l'inondation de ces barbares, sans avoir fait presque aucune perte.

A l'égard de ceux qui restérent pris dans les pieges invisibles des Mercuriens, on leur donna la vie. Les Sages leur firent prendre certaines poudres qui adoucirent leur férocité naturelle pour un tems : en conséquence on leur permit de passer leurs jours sur la grande Montagne, & même de voyager dans la Planette.

Comme ils n'aménent jamais de femmes avec eux, quand ils vont à la guerre, on ne craint point que leur nombre s'accroisse dans Mercure, puisque par une prévoyance de la nature, ils ne sçauroient avoir d'enfans de nos femmes. Sans cette sage précaution qui rend chez nous ces hommes

hommes monſtreux ſtériles, on y verroit quelquefois de très-jolies femmes avoir des enfans ſix fois plus grands qu'elles.

CHAPITRE XX.

Portrait d'un Sage dans Mercure.

IL ſemble que l'Auteur * ſublunaire dont j'ai déja parlé, ait été inſtruit par quelque Salamandre, lorſqu'il s'exprime ainſi ſur la vertu. » LA VERTU, dit-il, » ne s'eſt point encore » montrée à perſonne. On n'en » fait point de portrait qui lui » reſſemble : il n'y a rien d'é- » trange qu'il y ait ſi peu de

* Le P. le Moine, *Dévotion aiſée.*

» preſſe

» presse à grimper sur son ro-
» cher ; on en a fait une fâcheu-
» se qui n'aime que la solitude ,
» on lui a associé la douleur &
» le travail , & enfin on l'a faite
» ennemie des divertissemens &
» des jeux qui sont la fleur de
» la joye , & l'assaisonnement
» de la vie. » Il avoue pourtant qu'il se trouve des dévots qui sont pâles & mélancoliques de leur complexion , qui aiment le silence & la retraite , & qui n'ont que du flegme dans les veines , & de la terre sur le visage : » ils
» sont , ajoute-t-il , sans yeux
» pour les beautés de l'art &
» de la nature ; ils croiroient s'ê-
» tre chargés d'un fardeau in-
» commode , s'ils avoient pris
» quelque matiere de plaisir
» pour eux. Les jours de Fête ,
» ils se retirent parmi les morts :
» ils

» ils s'aiment mieux dans un » tronc d'arbre, ou dans une » grotte, que dans un Palais ou » sur un Trône. Quant aux af- » fronts & aux injures, ils y » sont aussi insensibles que s'ils » avoient des yeux ou des oreil- » les de Statue : l'honneur & la » gloire sont des idoles qu'ils ne » connoissent point, & pour » lesquelles ils n'ont point d'en- » cens à offrir. Une belle per- » sonne leur est un spectre, & » ces visages impérieux & sou- » verains, ces agréables tyrans » qui sont par-tout des esclaves » volontaires & sans chaînes, » ont le même pouvoir sur » leurs yeux que le Soleil sur » ceux d'un hibou. » Mais ce Sage avoue que ce sont là les traits d'un esprit foible & sau- vage, qui n'a pas les affections hon-

honnêtes & naturelles qu'il devroit avoir. » Les vrais Sages » ſont, dit-il, d'une complexion » plus heureuſe : ils ont abon» dance de cette humeur douce » & chaude, & de ce ſang be» nin & rectifié qui fait la joye.

Les habitans de Mercure & ſur tout les Sages, ſont de cette heureuſe trempe : ils ont abondance d'humeur douce & chaude : ils ont ce ſang rectifié & benin qui porte au plaiſir. La Philoſophie n'eſt point ſévere dans la Planette : elle s'y montre parée de fleurs ; les délices l'accompagnent en tout tems, elles la ſuivent ou la précédent. Ainſi loin de ſonger à détruire les paſſions, on les regarde comme un don précieux du Créateur. » Plus nous en avons, diſent les » Sages, plus l'ame qui les poſſe-

de

» de est puissante : elles font son » opulence & sa force. Eh ! sans elles, que deviendroit le genre humain ? Elles sont le lien & l'ame de la société.

Un Sage dans Mercure, s'attache premiérement à cultiver son esprit : il en écarte les préjugés, enfans de l'ignorance ; il acquiert les sciences utiles & les agréables : il affermit sa raison par la connoissance du vrai, & il travaille à la meubler de tous les Arts qui peuvent étendre son esprit, & le rendre plus juste. Mais cette pénible tâche une fois remplie, il n'écoute plus que la nature soumise aux Loix de la raison.

En suivant cette sage maîtresse, il n'y a point lieu de craindre que les passions nous tyrannisent : la raison sçaura toujours s'en

PAGINATION INCORRECT

s'en servir pour notre bonheur, & elle écartera les inconvéniens qu'elles traînent à leur suite, lorsqu'on se laisse emporter à leur fougue & à leurs caprices.

Qu'un jaloux, par exemple, consulte la raison, rien ne lui sera plus facile que de dissiper son délire, & de guérir sa maladie. Si celui qu'il s'imagine être son rival n'est point aimé, le tourment qu'il se donne est chimérique: s'il l'est, assurément tous ses chagrins, toutes ses querelles & ses plaintes n'empêcheront point qu'il ne plaise, & n'engageront pas celle dont il est aimé, à le fuir & à le haïr. A la vérité, on peut bien, ayant de l'autorité sur elle, l'empêcher de le voir: mais toutes les précautions que nous employerons dans cette vûe, ne serviront qu'à

qu'à nous rendre plus odieux à celle dont nous cherchons à nous faire aimer. S'il y a parmi les hommes un moyen efficace d'éteindre dans le cœur de la personne que nous adorons, un goût qui contrarie le nôtre, & qui détruit notre espérance; ce seroit de faire positivement tout le contraire de ce que la jalousie nous inspire: ouvrons toutes les portes, occasionnons les têtes-à-tête, dissimulons les rendez-vous, & sur-tout gardons-nous bien de laisser croire le moins du monde, que nous ayons le plus leger soupçon. Au surplus, tenons-nous en repos, & certainement ou la Dame se lassera de l'uniformité rébutante d'une aventure que rien ne contrarie, ou votre rival s'endormira dans un calme létargique. Alors te-

nez-vous ſur les avenues, & pourvû que vos ſoupçons & vos inquiétudes ne puiſſent vous être reprochées, il y a à parier que dans les premiers jours où on ne ſçait encore à quoi ſe réſoudre, on aimera autant vous prendre, étant ſi fort à portée, que d'aller chercher plus loin.

Comme l'amour eſt aſſurément la principale ſource de nos égaremens, on ne ſçauroit trop peindre ſes différens fanatiſmes. Le plus dangereux qu'il inſpire au beau ſexe, c'eſt quand celle qui viſe au déclin de ſa beauté, ſe met en tête la périlleuſe fantaiſie d'attacher à ſon char qui ſe dédore, un eſclave plus brillant qu'il ne convient à cet équipage terni.

Quelques réflexions très-ſimples ſur le caractère des jeunes gens,

lui feroient appercevoir qu'un homme de cet âge, eſt le plus ſuperbe & le plus mépriſant de tous les êtres. La vûe de cette importante vérité, lui ſauveroit des dégoûts ſans fin, & en ouvrant ſeulement les yeux ſur les diſgraces de ſes ſemblables, elle comprendroit, que tous les préſens des deux Indes, ne ſçauroient faire aux yeux de ſon amant, ce que l'âge a détruit dans les ſiens.

L'attention à ces moralités du Sage, devroit occuper les Dames dès leur ſeptiéme luſtre : elle les garantiroit de l'inconvénient de ſe voir encore, après le dixiéme, ſous l'inſupportable tyrannie d'une paſſion infructueuſe & mépriſée. Je ne puis finir mieux cet article que par ces paroles du Docteur de notre Monde,

que j'ai déja cité. » La Jeuneſſe, dit ce grave Ecrivain, « peut-être » parée de droit naturel. Il peut » être permis de ſe parer à un » âge, qui eſt la fleur & la ver- » dure des ans: mais il en faut » demeurer là. Le contretems » ſeroit étrange, de chercher des » roſes ſur la neige; ce n'eſt qu'aux » étoiles qu'il appartient d'être » toujours au bal, parce qu'elles » ont le don de jeuneſſe perpé- » tuelle. Le meilleur donc en ce » point ſeroit de prendre conſeil » de la raiſon & d'un bon miroir, » de ſe rendre à la bienſéance & » à la néceſſité, & de ſe retirer » quand la nuit approche. Paro- les d'or & dignes d'être pronon- cées par un Salamandre, & qui conviennent également à l'un & à l'autre ſexe. Un homme qui at- teint ſon dixiéme luſtre, doit laiſ-

ſer les femmes aux jeunes gens, comme on abandonne les poupées aux enfans.

Enviſageons à préſent l'amour dans l'endroit le plus riant de ſes tableaux. Une jeune femme entre-t'elle dans le monde? (je parle toujours du Sublunaire) nous allons voir que tout le mal que lui fait l'amour, ne vient que de ſon ignorance, & de ſes erreurs. La perſonne dont on parle, brillante, parfaite, adorable, ſort à dix-huit ans de la ſolitude, on ne l'a point inſtruite à connoître l'amour. Ce nom licentieux n'a qu'à peine effleuré ſes oreilles chaſtes, elle n'a pas même vû d'autre homme que celui qui la catéchiſe, & on lui a mille fois répété qu'il faut fuir, qu'il faut déteſter toute l'eſpéce maſculine.

Ce discours a je ne sçai quoi de superbe & de dédaigneux, qui fait impression sur la jeunesse, & sa beauté la persuade de reste qu'elle mépriſera sans peine tout le genre humain, qu'elle ne connoît pas. Mais dès les premiers pas qu'elle fait dans le monde, la belle jeunesse parée, brillante, spirituelle, complaisante, lui fait appercevoir que son orgueil n'est point contre l'amour un garant aussi sûr qu'elle l'avoit cru : elle apperçoit l'injustice du projet qu'elle avoit fait de haïr ce qu'elle ne connoissoit pas, & bientôt le tempérament lui donnant des conseils victorieux, la rend la victime du premier que le hazard lui présente : cent autres seroient plus dignes de cette gloire, mais tout est égal à qui ne connoît pas mieux.

Si

Si les Abbeſſes, les Meres, les Gouvernantes endoctrinoient leurs Eléves avec la bonne foi qu'elles méritent, elles leur apprendroient les piéges qu'on doit leur tendre, les raiſons qu'elles ont de les éviter pour leur propre bonheur, & la maniere de s'en ſauver. Ces trois eſpéces de délires où l'amour nous engage, prouve que les fautes qu'il nous fait faire, ne ſont dûes qu'à l'ignorance où nous ſommes, des moyens qu'il y a de tourner cette paſſion à notre bonheur.

En ſortant des mains d'un Gouverneur ſans capacité, Alexandre monte ſur le Trône: ſon ame qui n'eſt ouverte qu'aux ſenſations, & qu'on n'a pas inſtruit de ſes véritables intérêts, reçoit les premieres impreſſions qu'on lui

donne, & toute idée lui eſt bonne, parce qu'il ne ſçait pas diſtinguer celles qu'il doit préférer aux autres. Dans cet état pernicieux d'indifférence, il arrive qu'on lui préſente le caractère d'un Roi conquérant comme un modéle : il l'adopte, & toutes ſes vûes ne tendent qu'à la guerre. Il arme, il s'avance, & porte la terreur par tout où il tourne ſes pas : il déſole les campagnes, détruit les Villes, ſubjugue les Provinces & les Etats, renverſe les Trônes, & immortaliſe enfin ſa vanité & ſa folie par le ravage de toute l'Aſie.

Si ce Prince avoit connu ſes devoirs, s'il avoit ſeulement appris les rudimens de ſon métier, il auroit ſçû qu'un Roy ne doit chercher que le repos & l'avantage de ſes Sujets, que la véri-

ble

ble gloire conſiſte dans leur amour, & que le triomphe le plus éclatant eſt dans les louanges ſinceres qu'ils lui donnent.

Un Roy qui viſe à l'héroïſme parfait ne doit point perdre de vûe, le pacte tacite que les peuples ont fait avec lui. » Nous » vous prodiguerons, diſent-ils, » les reſpects, l'abondance, les » titres, le luxe, les voluptés, » & nous vous céderons une » part très-ample de notre néceſ» ſaire; mais c'eſt aux condi» tions que vous employerez » tout ce que vous avez d'intelli» gence & de lumieres, pour » nous défendre, nous rendre » juſtice, & procurer notre bon» heur. Nos vœux & nos accla» mations, les plus précieux de » tous les tributs, ne ſont qu'à » ce prix.

Ce discours parle au cœur, & porte la conviction dans l'ame: il ne s'agit que d'offrir cette idée au Souverain, pour l'engager à la suivre, rien n'est plus simple & plus facile. Mais les mauvais Conseillers, ont fait naître la passion turbulente de la guerre, le défaut d'expérience & de réflexions, ont empêché d'en voir l'inconvénient. Ce n'est donc plus le goût pour la guerre qu'il faut affoiblir dans l'ame, mais c'est la fougue inconsiderée du courage qu'il faut réprimer.

L'avarice qui n'est propre à rien, se change en une économie louable, sitôt qu'elle est dirigée par la raison.

Conduisez avec prudence la prodigalité, elle devient une liberalité noble & bien entendue.

La

La timidité qui vient de la nobleſſe d'ame & de la peur de manquer, eſt un défaut quand elle eſt exceſſive : mais elle a peu de chemin à faire, pour devenir cette douce modeſtie que quelqu'un a nommé *la Dame d'Atour de la Vertu.*

Sans pouſſer ce détail plus loin, on voit aſſez que le feu des paſſions n'eſt pas plus la cauſe de leurs déſordres, que la force & la viteſſe d'un bon cheval ſont cauſe qu'il s'emporte ſous un mauvais Ecuyer, qu'il ſe cabre, & qu'il le déſarçonne.

Le même animal, entre les mains d'un bon Maître, obéiroit au frein, ſentiroit l'éperon, & les reſſources qui ſont en lui ſe trouvant ménagées avec art, ſerviroient aux entrepriſes, les plus hazardeuſes, & fourni-

roient les plus belles courſes.

Les paſſions ſont comme la force & le reſſort de notre ame; leur vivacité, ſelon les Sages de Mercure, produit nos reſſources, & leur foibleſſe indique notre indigence. A quoi ſera bon le Citoyen péſant, taciturne, crédule, paiſible, inſipide, qui ne ſent rien, & ne deſire rien? Il ſera, ſans doute, conduit facilement par le Magiſtrat; mais il pourra tout au plus s'élever juſqu'à bien faire des ſouliers, & à diſtribuer équitablement le pain béni.

Si on compare à cet honnête Artiſan, un génie impétueux, élevé, lumineux, impatient du repos, avide de connoiſſances, amoureux de la vérité, délivré des faux préjugés, on verra d'un coup d'œil qu'il faut laiſſer le premier dans ſa ſphere triviale, &

& qu'on peut destiner indifféremment l'autre à commander les armées, à régler la police, à remettre l'arrangement nécessaire dans les finances, à maintenir la justice, ou à remplir toutes les vastes fonctions du Ministère. Egalement propre à tout, il sçaura tourner son esprit, suivant l'exigence de l'emploi qu'il remplira, & ce Citoyen tout plein de sentimens vifs, qu'il sçaura régler, & de passions dont il se rendra le maître, sera mille fois plus utile à sa patrie, que le plus débonnaire & le plus fade de ses Compatriotes. Connoissons donc le vrai, écoutons la raison, la passion subsiste & les inconvéniens disparoissent.

CHA-

CHAPITRE XXI.

De la Religion.

LA Religion n'eſt fondée dans Mercure que ſur les ſeules lumieres de la raiſon. On croit qu'il n'y a que deux ſortes de ſubſtances dans l'Univers, l'une ſpirituelle & l'autre materielle: parce qu'on eſt convaincu de cette vérité par une expérience continuelle, étant auſſi facile de s'appercevoir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, que de ſçavoir qu'il y a des corps matériels comme les Aſtres & les Elémens.

Ils admettent deux ordres d'Intelligences, l'un ſupérieur, c'eſt Dieu, l'autre inférieur qui com-

comprend les Ames particulieres de tout ce qui eſt animé dans le monde : il les croyent toutes égales, prétendant que celle * d'un Ciron, d'un Homme, ou d'un Elephant, ſont la même choſe & qu'elles ſont toutes immatérielle.

Ils regardent tout l'Univers, comme un Temple où l'on peut adorer Dieu. Il eſt, diſent-ils, également préſent en tous lieux, & toujours prêt à nous écouter : mais comme nous ne ſommes pas toujours en état de lui parler, ils croyent qu'il faut aider la piété par des choſes ſenſibles. C'eſt pour cela qu'il y a dans Mercure quelques Temples magnifiques, où tout annonce la grandeur & la bonté de Dieu.

* Ce Peuple admet la Métempſycoſe, comme on va le voir.

Le

Le ſeul culte qu'ils lui rendent eſt d'avoir de ce ſouverain Etre, l'idée la plus ſublime qu'on en puiſſe concevoir, de lui attribuer toutes ſortes de perfections, d'être pénétré de la plus vive reconnoiſſance des biens dont il comble les hommes, & de l'aimer autant que l'ame eſt capable d'aimer.

Je crois avoir déja inſinué, que les habitans de Mercure penſent que tous les Aſtres & toutes les Planettes ſont habités, & qu'ils le ſont avec une variété ſans bornes, la Nature qui n'aime rien tant que la diverſité, l'ayant jettée à pleines mains dans ces différens mondes.

Aucun, ſelon eux, ne reſſemble à l'autre : c'eſt bien toujours un Soleil & des Planettes, mais excepté cette répétition, le reſte

teſte de la ſimétrie eſt diverſifié à l'infini ; rien de ce qu'on voit, & de ce qu'on ſçait dans un Soleil, ne ſe trouvant dans un autre. Ce ſont différens Animaux, différentes Planettes, d'autres figures d'hommes, d'autres ſens, d'autres connoiſſances, de nouvelles idées, d'autres ſentimens, & tout cela en ſe raprochant vers le mieux & le plus parfait, quoiqu'on ne le puiſſe jamais atteindre. C'eſt la Ligne *Aſſimtoſique* des Géométres qui s'approche éternellement d'un autre, & qui ne ſçauroit pourtant jamais la joindre.

Ils diſent que tous ces Soleils ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ſont autant de magnifiques habitations que le ſouverain Maître nous a préparées, & dans chacune deſquelles nous n'aurons

rien

rien à désirer de tout ce qui pourra nous rendre heureux, tant que nous voudrons bien demeurer dans cette délicieuse Patrie. Ils assurent encore que la suprême Intelligence, qui prend plaisir à augmenter notre bonheur, nous en destine un plus grand, aussitôt que nous aurons assez joui de celui que nous aurons possedé; qu'à la vérité ils ignorent l'espéce du bien qui nous attend, mais qu'ils sont sûrs, qu'il vaudra mieux que celui dont nous jouissons, & que nous ne pourrons jamais sortir d'un Soleil où nous serons enchantés de vivre, que pour aller mener dans un autre, une vie encore plus délicieuse.

Comme la curiosité, continuent-ils, est le penchant le plus naturel aux hommes, aussitôt qu'ils

qu'ils ont demeuré assez de tems dans un Soleil, pour en connoître toutes les merveilles, & être en quelque maniere rassasiés d'y vivre, ils n'ont qu'à souhaiter d'en sortir : la souveraine Intelligence n'en refuse jamais la permission. Il est vrai qu'elle ne l'accorde qu'à quelques conditions qui paroissent difficiles aux hommes : j'en expliquerai les raisons, après avoir dit quelles sont ces conditions auxquelles il est permis de passer d'un Soleil à l'autre.

Premiérement, il faut consentir à perdre absolument la mémoire de tout ce qu'on a jamais sçu, & ensuite se soumettre à passer d'une des Planettes du tourbillon qu'on veut quitter dans celle qu'il plaira à celui qui gouverne tout de vous assigner.

Là

Là nous commencerons par animer le corps d'un animal, le moindre de la Planette, & à ſa mort nous paſſerons dans le corps d'un autre plus noble: Par exemple, une Huitre devient Solle, un Papillon paſſe dans le corps d'un Roitelet, & un Liévre délivré de ſes terreurs, devient un Lévrier. On appelle dans le Soleil cette tranſmigration d'une ame dans pluſieurs corps, le grand Pélerinage. On entend bien que celui qui le fait, ne vit jamais qu'une fois dans chaque ordre d'Animaux: cependant, comme il y a ſur chaque terre un grand nombre d'eſpéces différentes, le tour eſt long; mais enfin il s'acheve ordinairement en mille ans, & c'eſt quand l'ame pélérine eſt parvenue à animer le corps d'un homme. Car alors

alors dès qu'il meurt, la course est finie, & l'ame qui s'en trouve débarrassée, devient habitante du Soleil qui lui est destiné, où elle se trouve, comme on a dit infiniment plus heureuse que dans celui qu'elle a quitté. Elle n'y arrive point par l'enfance, comme elle vient sur notre terre; mais tout d'un coup elle s'y trouve aussi parfaite, & même plus qu'elle ne l'étoit avant son voyage. Car dans le moment qu'il est achevé, la mémoire qu'elle avoit perdue, lui revient, augmentée de bien des connoissances dont elle s'est instruite dans sa course, & cette mémoire n'est plus sujette à se perdre ni à diminuer, si ce n'est à l'occasion d'un autre voyage: ce qui est une affaire de longue haleine. Car on ne voit guéres d'habitans de quel-

quelque Soleil que ce ſoit, qui n'y vive au moins un million de ſiécles avant de ſonger à le quitter.

Pour entendre la raiſon de cette pénible courſe, qui eſt impoſée à tout habitant qui veut paſſer d'un Soleil dans un autre, il faut ſçavoir que toutes les Planettes ſubalternes puiſent, pour ainſi dire, la vie de tout ce qui reſpire au-deſſus d'elles dans le Soleil dont elles dépendent, & que tous les Animaux qui meurent, paſſent d'un corps à l'autre, toujours de bien en mieux, juſqu'à ce qu'ils parviennent à celui de l'homme, qui eſt la fin du pélerinage. Mais pendant que les ames des Animaux parcourent tous les degrés établis dans les Aſtres du moindre au plus noble, les derniers rangs demeu-
re-

reroient vuides, & les Animaux diſparoîtroient peu à peu de deſſus la terre. C'eſt donc pour donner la vie à tous les corps organiſés d'une Planette, qu'il eſt établi que les ames qui voudront quitter un Soleil pour aller dans un autre, ſeront obligées de paſſer dans une Planette, pour y prendre le dernier ordre des Animaux, & en animer un de chaque eſpéce. Par cette voye ſimple la race animale ſe perpétue, & la décoration de tous les globes ſe conſerve telle qu'il a plû au ſouverain Artiſte de l'ordonner.

Un Philoſophe Sublunaire nommé Pythagore, avoit autrefois imaginé l'égalité des ames, & leur tranſmigration d'un corps à un autre. Mais cette circulation n'avoit point de fin : l'ame d'un

Animal

Animal animoit le corps d'un Homme, & réciproquement celle d'un Homme le corps d'un Animal, ſans jamais ſortir du même globe. Les habitans de Mercure croyent leur Métempſycoſe autant ſupérieure à celle-là, qu'eux-mêmes ſont ſupérieurs à Pythagore.

Jamais, ſelon eux, une ame ne ſçauroit habiter deux fois un corps de même eſpéce, ce qui la pourroit ennuyer, & jamais elle ne deſcend de la plus noble à celle qui l'eſt moins. Au contraire quand elle eſt une fois parvenue à animer le corps d'un Homme, elle paſſe en le quittant dans un Soleil, lieu de délices, où elle acquiert en y arrivant, comme on l'a dit, tout le ſouvenir de ce qu'elle a été, de ce qu'elle a vû, de ce qu'elle a ſçu

dans

dans tous les autres Soleils qu'elle a parcourus, & dans les autres pélerinages qu'elle a faits; car rien de ce qu'elle a appris depuis l'instant de sa création ne se perd pour elle, elle n'oublie rien, & il n'y a que pendant le tems d'un pélerinage, c'est-à-dire, quand notre ame habite une Planette subalterne, que sa mémoire est labile, & qu'elle peut oublier : mais toutes ses idées reviennent, aussitôt qu'elle arrive dans un Soleil, & dans le même instant qu'elle l'habite, tout ce qu'elle a jamais sçu se retrouve, & ne sçauroit plus s'oublier. Ainsi joignant à toutes les connoissances qu'elle a déja acquises, celles qu'elle acquiert dans sa nouvelle habitation, où il se rencontre des millions de nouveautés, elle se perfectionne

ſans ceſſe, & par des connoiſſances qui deviennent toujours plus exquiſes & plus ſublimes, elle approche toujours davantage du ſouverain Etre, le connoît plus parfaitement, & l'aime d'un amour plus éclairé & plus digne de ſa grandeur infinie.

C'eſt par cette raiſon que quand on ſera las de cette magnifique demeure que la main libérale du Tout-Puiſſant a enrichie de ſes dons, de millions d'autres toutes préférables à celles-là nous attendent ; enſorte qu'on ne pourra jamais aller que de merveilles en merveilles, juſqu'à ce qu'enfin l'ame aille, pour ainſi dire, ſe perdre dans le ſein de Dieu d'où elle tire ſon origine. Voilà, diſent-ils, des eſpérances dignes

gnes de l'homme, & des promeſſes telles qu'on peut les attendre de la Toute-Puiſſance de Dieu, & de ſa bonté ſans bornes. Mais je n'ai point encore parlé des ames des animaux du Soleil, ni de celles des Salamandres qui ſont les enfans du Peuple Solaire.

Les ames qui font le grand pélerinage dans une Planette, ſont tellement déterminées à certaines fonctions tant qu'elles animent le corps des Bêtes, qu'elles n'ont pas la liberté de s'y ſouſtraire. Ainſi les Animaux ne ſçauroient jamais aller contre leur deſtination, ni déplaire au ſouverain Etre : il n'y a que les hommes, à qui il laiſſe la liberté d'uſer bien ou mal des lumieres naturelles qu'il leur accorde aſſez abondamment, pour qu'ils ſoient

en état de n'en pas abuser ; aussi quand cela arrive, comme c'est toujours par leur faute, elles sont punies.

Ces rebelles à la Loi générale, gravée dans l'idée de tous les êtres, sont condamnés après la mort à faire dans le Soleil le même pélerinage qu'ils viennent d'achever dans une Planette, c'est-à-dire, d'animer un corps de chaque ordre d'animaux, en commençant par le moindre, & finissant comme ils ont déja fait, par celui de l'homme. Mais alors ils deviennent Salamandres, c'est-à-dire enfans d'un des habitans du Soleil. En cette qualité ils ne peuvent plus manquer : mais il leur reste une fonction à remplir, c'est d'aller voyager dans toutes les Planettes, pour fortifier leur raison par l'expérience, & faire

du bien, autant qu'ils le peuvent, à tous les animaux & aux hommes. Ils doivent sur-tout passer cent ans dans la Planette où ils ont fait la premiere faute, afin de la réparer, & employer toute leur industrie à procurer l'avantage de toutes les créatures qui l'habitent. Par-là on peut juger de l'imbecillité des hommes de la terre qui craignent tant ces esprits bienfaisans, qu'ils prennent pour des génies nuisibles, & qui les fuyent avec tant de précaution; ce qui rend souvent inutiles les bonnes intentions de ces Intelligences. Car elles se rebutent par la sottise de ceux à qui elles s'adressent, & quoiqu'elles ne s'irritent pas contr'eux, elles ne laissent pas de leur bouder, & de les abandonner à la bassesse de leurs préjugés.

Les cent ans qu'un Salamandre doit passer à réparer son ancienne faute, étant expirés, il retourne dans le Soleil, d'où il étoit parti. C'est-là qu'il acheve de se purifier, en cultivant son esprit pendant quelques milliers d'années : ensuite il lui est libre de passer tout droit dans le Soleil qui lui étoit destiné, si pendant sa vie humaine il avoit toujours suivi les lumieres de sa raison. Ce long espace de tems qu'une ame employe à réparer sa faute, le souverain Etre l'allonge ou le diminue, suivant la nature du délit : mais il ne passe jamais celui d'un pélerinage complet. Il arrive même souvent, quand la faute est légere, qu'un homme en mourant dans une Planette, devient tout d'un coup Salamandre, ce qui abrege infiniment

niment la corvée. C'en eſt une cependant que, de devenir Salamandre, au lieu de parvenir tout d'un coup à être habitant du Soleil; mais il eſt juſte que les fautes ſoient punies, quelque légeres qu'elles ſoient.

A l'égard des ames nobles & généreuſes, qui ont choiſi pour guides de leur conduite, la raiſon lumineuſe & la douce humanité, leur bienheureuſe mort ne fait que les délivrer d'un ſoin pénible, & leur ouvrir la route du Soleil auquel elles ſont deſtinées.

Après s'être inſtruits de cette économie de l'Univers, & des grands biens auſquels toutes les ames doivent participer, on ſera peut-être ſurpris de l'extrême répugnance que tous les animaux témoignent pour la mort. En

voici la raiſon : Premiérement nous croyons à tort, que les animaux fuient toutes ſortes de mort indifféremment ; ils ne craignent que la mort accidentelle, c'eſt-à-dire celle qui peut leur arriver avant le tems fixé par la nature. Or elle ne leur inſpire cette crainte, que pour les engager à ſe conſerver la vie pendant un certain nombre d'années convenables à ſes vûes. A l'égard de la mort naturelle, ils ne l'appréhendent, ni ne la connoiſſent : ils ne ſoupçonnent pas même qu'elle puiſſe arriver dans leurs maladies ; la diſſolution de la machine eſt faite avant qu'ils l'ayent prévûe, & ſans qu'ils la ſentent. Pour les hommes, il a fallu de néceſſité les forcer à craindre la mort pour les obliger à vivre : car

car ſans les terreurs qu'elle leur cauſe, mille raiſons les obligeroient tous les jours à la chercher ; & il s'en trouveroit peu qui l'attendiſſent paiſiblement, s'ils pouvoient la regarder ſeulement comme une reſſource aux maux qui leur arrivent. J'en étois à cet endroit du manuſcrit, lorſque j'apperçus mon Salamandre au même lieu où je l'avois vû la premiere fois : Je courus au-devant de lui mon papier à la main.

Avez-vous, me dit-il, quelque choſe qui vous arrête ? parlez, je ſuis prêt à répondre à tous vos doutes.

J'ai compris, lui répondis-je, que les ames paſſent d'une Planette dans un Soleil, & même d'un tourbillon à l'autre ; mais il me reſte une grande difficulté là-

dessus. Les Géométres de notre monde démontrent que si une Meule de Moulin tomboit du Soleil sur notre terre, elle n'y arriveroit qu'après un grand nombre d'années. Je vois bien qu'un esprit va plus vîte qu'une masse de pierre, mais encore ne peut-il traverser ces espaces immenses qu'en un certain tems : fixez-moi l'esprit là-dessus, par quelqu'à-peu-près qui me serve de régle. Combien par exemple une Intelligence peut-elle employer de mois, ou de jours, pour aller de Saturne au Soleil où il peut bien y avoir deux ou trois cens millions de lieues ?

Un instant indivisible, me répondit-il. Vous avez été à la Chine, vous avez vu cent fois l'Empereur se mettre à table. Fi-

gurez-vous que vous l'y voyez, & que l'instant où cette idée sera dans votre ame, est le moment où votre ame arrive à la Chine. Elle auroit été également d'un bout de l'Univers à l'autre dans le même espace de tems. La chaîne invisible qui la joint à votre corps semble l'attacher localement à un certain endroit ; mais dès que ces liens sont une fois rompus, souhaiter d'être dans un tel point de l'Univers, c'est s'y trouver réellement : l'espace n'est rien par rapport à une ame. Vous avez peine ajouta-t-il, à comprendre cela : mais c'est une de ces vérités qui sont au-dessus de la portée humaine, & il m'est aussi impossible de vous la faire sentir, à cause du peu de lumieres que vous avez, qu'il vous le seroit d'apprendre à un

aveugle né ce que c'eſt que le rouge ou le bleu.

Vous trouvez ici une vraie occaſion d'humilier votre eſprit, & d'en reconnoître l'inſuffiſance : mais il faut auſſi qu'une idée ſi raiſonnable, qui nous conduit naturellement à admirer la divine puiſſance, nous porte à aimer ſa bonté, qui a daigné pour nous aſſurer un bonheur ſans bornes, établir l'admirable Métempſycoſe qui vient de vous être expliquée. Vous en doutez, je le vois à votre mine, continua le Salamandre, un malheureux ſouris qui m'échapa dans ce moment lui confirma cette idée.

» O petits hommes ſublunaires, s'écria-t-il, cervelles étroites, & que vous travaillez toujours à rétrecir de plus en plus

» par

» par l'ignorance & la ſtupidité,
» ne vous formerez-vous jamais
» du ſouverain Etre, une idée
» noble, & digne de lui ? Elevez
» votre eſprit, mon futur Com-
» patriote, & croyez que les reſ-
» ſources de la Puiſſance Divi-
» ne, ſont infinies pour vous
» combler de biens. Puiſque vous
» avez une expérience conti-
» nuelle de ſa bonne volonté à
» cet égard, n'entrez plus dans
» ces baſſes défiances de ſon
» pouvoir & de ſa bonté ; car
» elles deshonorent en même
» tems votre jugement, & le
» plus noble des êtres.

Il ne me reſte plus qu'à vous faire remarquer que le Soleil peut ſans peine fournir aux Planettes de ſon tourbillon un nombre ſuffiſant d'Intelligences pour animer tous les animaux & les hom-

hommes qu'elles contiennent. Vous ſerez aiſément convaincu de cette poſſibilité, ſi vous faites réflexion que le Soleil eſt environ trois millions de fois plus grand que Mercure, & que chaque Planette n'a qu'un certain nombre fixe d'habitans égal pour toutes les Planettes. La différence qui s'y trouve conſiſte en ce qu'ils ſont plus grands dans les grandes Planettes, & plus petits dans les moindres, ſuivant la proportion qui ſe trouve entre leur ſuperficie. Mais le nombre des habitans du Soleil eſt ſi prodigieux, que bien ſouvent il ne ſe trouve pas de place vuide dans les Planettes de ſon tourbillon, pour que celui qui entreprend un grand pelerinage puiſſe le commencer. J'omets, pour ne point charger votre

votre mémoire, un assez grand nombre de particularités qui suivent de l'arrangement général : mais tout homme intelligent peut aisément les imaginer, pourvu qu'il prenne la droite raison & les bonnes intentions du Souverain Législateur pour régles de ses idées ; car lui-même n'a jamais d'autre principe de ses ouvrages, & cette unique vûe de suivre la raison, & de faire du bien à toutes les Intelligences du second ordre, est la cause de la formation de l'Univers, de son étendue immense, & de la prodigieuse variété qui l'embellit.

CHAPITRE XXII.

Des Fêtes.

JE ne parle point ici des Fêtes établies dans Mercure comme actes de Religion, mais de celles qui y sont consacrées au délassement, & au plaisir du peuple.

Les festins sont parmi les hommes un des principaux liens de la Société, & une source très-abondante de plaisirs. Mais comme dans Mercure la meilleure chere du monde est commune, & qu'elle ne coute rien, il a fallu, les jours de Fête, lui redonner une nouvelle pointe qui la rendît plus désirable, & qui engageât les habitans de la Pla-

Planette à ſe raſſembler ces jours-là.

Ce ſont, comme nous l'avons dit, des Oiſeaux pourvoyeurs qui vont tous les jours ſur les petits côteaux prendre tout ce que leur demandent les maîtres auſquels ils ſont attachés. Mais ce n'eſt qu'un ſeul jour, & juſtement le premier de chaque ſemaine, qu'ils peuvent voler ſur le ſommet d'une colline plus élevée que les autres. C'eſt-là qu'ils trouvent les mets délicieux qui ſont réſervés pour les jours de Fêtes; mais ils ne s'y tranſporteroient jamais, ſi le repas qu'ils en doivent rapporter, étoit deſtiné à moins de quatre perſonnes; ils s'arrêteroient ſur les autres collines, & ne rempliroient leurs corbeilles, que de mets ordinaires.

On ne dira point quelle eſt cette ſorte de mets, puiſqu'il eſt impoſſible à ceux qui en ont mangé dix mille fois, de les comparer à quoi que ce ſoit, parce qu'ils ne reſſemblent à rien de tout ce que nous pouvons imaginer. Ceux d'une fête ſont ſi différens de ceux d'une autre, qu'il paſſe pour vrai dans la Planette, que les Vieillards qui ſe ſouviennent de l'arrivée du premier Empereur, n'ont jamais mangé d'un mets répeté.

Cette prodigieuſe variété va encore plus loin : car aucun Oiſeau pourvoyeur n'apporte à ſon maître un repas ſemblable à celui d'un autre, & comme chacun mene cette eſpece de domeſtique à ſa ſuite dans le lieu où on s'aſſemble pour manger

ger, les plats ſont différens les uns des autres. C'eſt cette raiſon plus que toute autre qui engage ce peuple à ſe réunir enſemble: car plus il y a de perſonnes à table, plus il ſe trouve de diverſité.

Chacun peut partager avec tous les conviés ce qu'il trouve de plus exquis, & il ne faut pas craindre que ce partage diminue la portion du diſtributeur. Il ne s'agit que de renvoyer prendre de la même choſe tout ce qu'on en veut, ce qui s'exécute en mettant dans le panier de l'Oiſeau, un petit morceau de ce qu'on déſire. Les pourvoyeurs comptent la peine pour rien tant que cette journée dure: ainſi on n'a pas beſoin de les ménager comme les autres jours, dans leſquels ils ne vont chercher

cher que les alimens néceſſaires.

Les vins n'y ſont pas moins bons, ni moins variés que tout le reſte ; mais ce qu'ils ont de fort ſingulier, c'eſt qu'ils ne ſçauroient enyvrer pendant tout ce jour-là ni la nuit ſuivante. Le lendemain ils ſeroient mortels, par la raiſon que ces liqueurs infiniment délicates ſe corrompent très-aiſément : auſſi n'arrive-t'il jamais que le plaiſir de la table dure ſi longtems.

A la vérité, quelques-uns le prolongent juſqu'à la plus grande partie du jour ; mais cela n'arrive qu'à la populace, qui préfere le plaiſir des ſens à tout autre. Au reſte elle en eſt aſſez punie ; car outre une infinité de divertiſſemens qu'elle perd, tels que ſont le jeu ordinaire, les cour-

courſes entre les jeunes gens, les vols qu'ils font d'une légereté ſurprenante, les bains & les innocens combats des animaux dans l'eau & ſur terre, qu'ils ne ſçauroient avoir de part à la loterie générale, qui ſe tire poſitivement au coucher du Soleil: nous allons donner l'explication de cet amuſement.

Les Salamandres qui ont achevé leur tems dans une Planette, & qui ſont prêts de la quitter pour aller voyager dans toutes celles du tourbillon, reçoivent du Soleil, leur patrie, une infinité de précieuſes bagatelles, dont on n'a pas la moindre connoiſſance dans les Planettes ſubalternes, & ils les abandonnent dans celles dont ils ſont prêts de partir, à condition que l'Empereur les fera diſtri-

tribuer dans ſes loteries qui ſe tirent *gratis*.

Le nombre total des billets eſt toujours égal à celui des habitans du lieu : hommes, femmes & enfans, tous ceux qui veulent tirer n'ont qu'à ſe préſenter dans le lieu d'aſſemblée, avant le coucher du Soleil ; car dans le moment qu'il diſparoît on ferme la barriere, & perſonne n'y ſçauroit plus entrer.

Comme le nombre des lots eſt toujours de ſix ſur dix billets, s'il arrive que quelques habitans du lieu, occupés ailleurs, ne ſe préſentent pas, on retire autant de billets blancs, qu'il manque d'habitans qui pourroient tirer ; ce qui tourne, comme on voit à l'avantage des préſens. Cette diſtraction faite, chacun tire un billet, & s'il n'eſt pas blanc, il

y

y trouve l'énoncé de ſon lot qu'on lui délivre ſur le champ.

On trouve dans ces billets des machines ſurprenantes, des automates merveilleux, des étoffes ſupérieures à celles que fabriquent ordinairement les Salamandres, des inſtrumens propres à augmenter l'action de tous les ſens : comme par exemple des verres qui font voir dans l'intérieur des métaux & des pierres les plus dures, de petites loupes qui font lire dans l'ame des hommes, des cornets qui font entendre de dix lieues les diſcours qui nous ſont addreſſés, des trompettes propres à fortifier le ſon de la voix, mais faites avec un tel art, que les paroles ne ſont entendues que de la perſonne à qui on les addreſſe. Quelquefois on gagne un

ſens

ſens que les autres hommes n'ont pas, ou un talent rare & même unique. J'ai connu un homme qui avoit acquis par un lot l'art de guérir de méchans Auteurs du ſot entêtement d'écrire ; ce qu'il exécutoit en leur arrachant un certain cheveu qu'il ſçavoit diſtinguer parmi tous les autres : ce remede ſuffiſoit pourvu qu'il ne s'agit pas de Poëſie ; car en ce cas, il falloit joindre à la perte du cheveu un violent camouflet.

Un autre liſoit dans ſa main la Gazette univerſelle de tout ce qui ſe paſſoit dans Saturne, compris ſon anneau & ſes cinq Satellites. Il faudroit faire un livre entier des lots différens & des bijoux merveilleux qu'on gagne à cette loterie. Peut-être dou-

donnerai-je à la fin de cette hiſtoire un détail un peu circonſtancié d'une partie de ceux que j'ai vus pendant mon ſejour aſſez long dans Mercure : j'y renvoye mon Lecteur.

Le ſeul inconvénient qui ſe trouve à l'acquiſition de ces préſens du haſard, c'eſt qu'ils ne durent que pendant vingt ans, à la fin deſquels on en perd abſolument l'uſage ; comme parmi nous, celui d'un bon cheval qui ne ſert qu'un certain nombre d'années.

Outre cet amuſement qui finit d'ordinaire avec le jour, on a pour la nuit celui des ſpectacles publics dont l'agrément ne ſe peut décrire. Mais on l'imaginera en quelque maniere, quand on ſçaura que toutes les troupes de Comédiens ſont éga-

lement parfaites dans Mercure ; & qu'il n'y en a pas une qui ne représente à tour de rôle devant l'Empereur, qui veut juger lui-même du mérite des Acteurs, parce que c'est à leurs soins que l'instruction du peuple est commise. Ils sont, pour ainsi dire, les Prédicateurs dans Mercure, où l'on tient pour maxime, que,

* Des fictions, la vive liberté
Peint souvent mieux la fiere vérité,
Que ne feroit la froideur menacale
D'une lugubre & pesante morale.

Les Comédiens dans Mercure présentent donc leur morale fleurie, parée, accompagnée des allégories fines & délicates, & des exemples

* Rousseau.

exemples ſenſibles & perſuaſifs que les faits impriment dans les ames à l'aide d'une éloquence convenable d'une déclamation parfaitement meſurée au ſujet, & de tout ce que le geſte ſoutenu des décorations, des habits & du ſpectacle eſt capable d'inſinuer dans le cœur, pour y établir l'amour de la vertu & la haine du vice.

Il y a quelques autres Fêtes dans la Planette, comme par exemple, aux nôces de l'Empereur, après une victoire ſur la grande Montagne, ou à l'arrivée d'un nouveau Souverain : mais c'eſt toujours l'Empereur qui fait les frais de ces réjouiſſances publiques, & le peuple n'y apporte que ſon allegreſſe, ſes vœux & ſes acclamations.

CHAP.

CHAPITRE XXIII.

Du Jeu.

LE Jeu n'eſt pas ruineux dans Mercure, comme dans les autres Planettes, où l'on ne joue preſque jamais qu'aux dépens d'autrui : mais il n'en eſt pas moins intéreſſant pour cela ; car tout ce qu'on peut gagner eſt toujours très-utile ou fort agréable ; on en va juger.

On a dit que les Salamandres travaillent toutes les étoffes, & tout ce qui peut ſervir à la parure ou aux ameublemens ; mais leur adreſſe & leur activité toute de feu ne ſe borne pas à ce travail ſimple & méchanique. Ils imaginent des bijoux de toutes les eſpéces, des prodiges d'agrémens & d'adreſſe,

dresse, des bagatelles extrêmement commodes, & un bien plus grand nombre d'autres qui ne servent que de superflu, pour ainsi dire, au luxe & à la délicatesse, & qui n'amusent que l'esprit, les yeux & le goût de ce petit peuple le plus délié de tous ceux du tourbillon.

Les Salamandres se disputent entr'eux à qui fera quelqu'ouvrage plus merveilleux & plus nouveau. D'ailleurs tous les Génies supérieurs qui habitent le Soleil, & qui sont ce que les Salamandres deviendront à leur tour, quand ils auront achevé leur noviciat de mille ans dans les Planettes : ces Génies, dis-je, qui sont tous bienfaisans, envoyent à l'Empereur des raretés innombrables qui naissent, ou qui se fabriquent dans ce grand

Empire de la lumiere ; ils les lui font tenir par la voye des influences qui ſont des courriers inviſibles, mais ſûrs.

Comme l'Empereur eſt accoutumé à ces prodiges qui ſont très-communs dans ſa Patrie, s'il les reçoit avec plaiſir, c'eſt par celui qu'il trouve à les diſtribuer à ſon Peuple qu'il aime, & non pas pour les garder, ni pour en jouir. Il eſt lui-même capable de faire des chefs-d'œuvre de cette eſpéce autant qu'il lui plaira; mais tout occupé à gouverner la Planette qui lui eſt commiſe, il n'a pas le loiſir de s'amuſer à ces bagatelles qui ſont des merveilles ſurprenantes pour les habitans de Mercure.

Il eſt donc établi par ordre de l'Empereur que tous les ouvrages des Salamandres, & tout ce qu'il

qu'il reçoit du Soleil, ſoient conſervés dans les magaſins publics ſitués dans les Villes de l'Empire: ces édifices ſont magnifiques, & ceux de la Ville Impériale, ne le ſont pas plus que les autres, ni mieux fournis.

Toutes ces différentes curioſités ſont inſcrites par ordre ſur des Regiſtres que tiennent les Salamandres, commis au ſoin des magazins : chaque Article eſt un lot qui eſt deſtiné au joueur qui le gagnera, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante.

C'eſt toujours celui qui fait le plus gros gain à qui appartient le lot, les autres n'ont rien. Auſſi-tôt que la partie eſt finie, un Oiſeau domeſtique de la maſon où on a joué, vole au magaſin, où le Salamandre qui eſt de garde, lui remet le lot qui

ſe trouve écrit à la tête du Livre, & on efface cet Article. Le lot qui ſuit ſera pour le gagnant de la premiere partie qui ſe fera dans la dépendance du magaſin. Ce Regiſtre n'eſt connu que des Salamandres; ainſi on ne ſçait jamais ce qu'on joue, mais on eſt toujours ſûr qu'on ſera bien content d'avoir gagné. Si l'Oiſeau qu'on envoye chercher le gain ne ſe trouve pas aſſez fort pour porter ce qu'on lui donne, des Oiſeaux du magaſin l'aident, & ils vont remettre le lot à celui qui l'a gagné. Si le gagnant deſire qu'on le porte tout droit chez lui, il eſt obéi; mais il ôte le plaiſir à ceux avec qui il a joué, de s'amuſer un moment à voir quel eſt ſon lot, & il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour faire une pareille impoliteſſe.

Il

Il faut sçavoir qu'on ne peut jouer par jour qu'une seule partie de cette espece dans chaque maison. Si l'on veut continuer, on joue ou de l'argent, ou des meubles, ou des bijoux, ou ce qu'on a gagné du magasin Impérial, ou enfin tout ce qu'on juge à propos.

Il est vrai qu'on s'en tient assez communément à cette premiere partie, parce que les habitans de Mercure ont une si grande variété de plaisirs, qu'ils ne sçauroient long-tems s'occuper du même.

CHAPITRE XXIV.

Des Ecoles publiques.

SI on ſe ſouvient de la maniere dont on bâtit dans Mercure, de la richeſſe des matériaux, & de l'intelligence des Salamandres, on ne doutera pas de la magnificence des édifices publics. Quand on en veut élever un, les Salamandres s'aſſemblent par ordre de l'Empereur, en donnent le deſſein, & ſont chargés de le conduire, & de n'y rien épargner. Auſſi l'imagination ne ſçauroit-elle rien inventer de riant & de commode qui ne s'y trouve. Comme la plupart des idées ſont juſtes dans Mercure, on y a ſen-

ti

ti que l'eſprit n'eſt jamais plus capable d'attention, que quand le corps ſe trouve à ſon aiſe.

Dans cette vûe on ne s'eſt pas contenté de la magnificence & de l'agrément dans l'ameublement de ces Palais, on y a joint tout ce que la délicateſſe peut attendre du luxe le mieux entendu. Il y a pour le moins un de ces lieux d'Aſſemblée dans toutes les Villes, & on les multiplie ſelon le beſoin, & à proportion du nombre de leurs habitans. C'eſt-là que ſe raſſemble à certains jours & à des heures marquées preſque tout le peuple de la Planette, quoiqu'on ne contraigne perſonne.

La ſcéne s'ouvre par la repréſentation d'une petite piece comique, accompagnée de différens morceaux de muſique &

de danſe qui peuvent convenir au ſujet.

Dans cette eſpece de prélude, on n'a rien en vûe que le deſſein de divertir, afin de diſpoſer l'eſprit par le plaiſir aux inſtructions qui doivent ſuivre, & pour ſe concilier par un ſpectacle amuſant la faveur des aſſiſtans.

La piece étant achevée, quelqu'habitant de la grande Montagne, Sage, Génie ou Fée du premier ordre, explique quelqu'une des opérations de la nature : il dévoile les fineſſes de ſa méchanique, la ſimplicité de ſes voyes & les rapports pleins de ſageſſe & d'induſtrie, qui ſe trouvent entre la nature du ſujet, & l'uſage auquel le ſouverain Architecte l'a deſtiné.

Après avoir rendu cette explication

plication palpable, celui qui l'a faite ne manque guéres d'y trouver occasion de louer d'une maniere éloquente & sublime, l'attribut de la Divinité qui se trouve avoir le plus de rapport à cet Ouvrage de la nature. Quelquefois c'est la toute-puissance du premier Etre qu'il fait remarquer, tantôt la sublimité de son intelligence & la justesse de ses vûes, & d'autrefois son adresse, la fécondité de ses idées, ou sa bonté dans la génération d'un Ouvrage si nécessaire au plaisir des hommes, & si convenable à leurs besoins.

Tout ce discours physique n'est guéres plus long que la scéne comique qui le précéde ni que celle qui le suit : car sur toute chose on évite dans Mercure les discours inutiles, les narrations

tions pésantes, & la longueur mere de l'ennui.

Une représentation dramatique suit cette explication : c'est toujours un défaut qu'on joue en contraste avec la vérité opposée, pour faire aimer l'un & haïr l'autre. Licurgue avoit peut-être eû d'un Sage venant de Mercure, l'idée de montrer quelquefois à ses Républicains un Faquin yvre, pour les dégoûter de l'yvrognerie, & leur inspirer la tempérance dans leur repas.

CHAPITRE XXV.

De l'Art d'écrire.

L'Art d'écrire ne fait point dans Mercure partie de l'industrie des hommes : c'est un

un préſent tout pur de la nature. Il ſuffit de penſer & de vouloir que la penſée ſoit écrite, elle va d'elle même ſe placer ſur le papier. Il n'y a donc point d'autre cérémonie à faire pour écrire des Lettres, des diſcours ou un Livre que de mettre du papier devant ſoi, & de placer un écritoire ſur le papier: alors tout ce que vous imaginez, ſe trouve écrit, comme ſi vous aviez pris la peine d'en tracer toutes les lettres.

Une lettre écrite ſe porte d'elle-même à la perſonne à qui elle s'adreſſe, & lui fait connoître par un ſentiment intérieur de qui elle vient. Alors ſi elle veut ſçavoir ce qu'elle contient, le même ſentiment intérieur l'en inſtruit: mais ſi on n'a pas le loiſir de la lire dans le moment, on

la

la met dans sa poche, & au premier quart d'heure où l'on n'a rien à faire, l'on n'a qu'à tourner sa pensée de ce côté-là, ce qui est écrit dans la Lettre se révele de soi-même. Si par hazard on ne se souvient pas de la lire, toutes les fois qu'on met la main dans sa poche, elle ne manque pas de se trouver entre les doigts, pour faire souvenir qu'elle voudroit bien être lûe, & elle ne demeure point en repos qu'elle ne soit luë ou qu'on ne l'ait déchirée; car alors elle n'a plus de vertu, & même toute l'écriture s'efface. La même chose arrive, si quelque curieux, à qui elle n'est point adressée, s'avisoit de l'ouvrir: car tout l'artifice consiste dans le cachet, de sorte que tant qu'il demeure entier la Lettre peut être lue; mais aussitôt qu'il

qu'il eſt rompu, tout le diſcours s'évapore, & le papier reſte blanc. Quand il arrive donc que quelqu'un veut montrer une Lettre à ſon ami, il faut qu'il ſe garde bien de l'ouvrir, & qu'il la lui donne toute cachetée : il faut même qu'il conſente qu'on la liſe, alors ce confident eſt informé de ce qu'elle contient.

La même choſe arrive d'un Livre. Si celui à qui il appartient ne veut pas qu'on le liſe, il n'a qu'à ſouhaiter que les feuillets ſoient blancs pour tout autre que pour lui, ce Livre ne paroîtra plus que du papier relié : cela eſt même ſi ordinaire, que ſi quelqu'un prête un Livre à ſon ami, ſans lui avoir donné la permiſſion au moins tacite de ſe laiſſer lire, on n'y verra rien d'écrit ; mais c'eſt ce qui n'arrive pas ſouvent,

vent. Tout ce qui s'imprime, & ſe vend chez les Libraires, eſt liſible pour tout le monde, à moins d'un ordre contraire de l'acheteur.

Une grande commodité qu'ont encore les Livres dans Mercure, c'eſt qu'ils s'ouvrent directement à l'endroit qu'on veut lire, & que le feuillet ſe tourne de lui-même auſſitôt qu'il a été lû. De même ſans qu'on ſoit obligé de marquer l'endroit où l'on en reſte, il s'y rouvre ſitôt qu'on le prend pour le lire.

Les belles-meres & les maris qui font tant de ſupercheries dans notre monde, pour ſurprendre les Lettres, ont là un grand pied de nez: car rien ne l'allonge tant à cette eſpéce de gens, que le déſeſpoir de ne pouvoir découvrir ce qu'ils voudroient empê-

empêcher. Au contraire les Amans jaloux y deviennent camus, parce qu'ils ſe caſſent continuellement le nez contre les portes ou les fenêtres par où ils veulent paſſer pour épier la perſonne qu'ils aiment. Pour expliquer ce fait, on ſçaura que toutes les avenues d'un rendez-vous, quoiqu'ouvertes en apparence, ſont naturellement fermées. Une muraille parfaitement tranſparente, mais très-ſolide, en défend l'entrée, pourvu que ceux qui ont intérêt à n'être pas ſurpris, ayent eû la précaution de ſouhaiter que cette muraille impénétrable ſe formât, c'eſt ce qu'on appelle dans Mercure *le pot au noir*. Il ne ſert de rien de mettre les mains devant ſoi pour éprouver ſi la muraille eſt là, car les mains & le reſte du corps paſſent avec la même

même facilité que dans l'air libre, & il n'y a que le nez qui porte contre le mur invisible. Or, comme il n'est pas ordinaire qu'un homme passe où son nez est arrêté, la nature qui ne fait rien d'inutile, s'est contentée d'opposer cette petite difficulté aux intentions perverses d'un jaloux.

C'est apparemment de cet usage que les Sages de notre monde qui fréquentent dans Mercure ont rapporté ces Proverbes: *C'est pour votre nez*, ce qui se dit d'un ton ironique, pour signifier l'inutilité d'un souhait; & cet autre: *Pourquoi va-t'il fourer son nez où il n'a que faire?*

Mais, dira-t on, si on est sûr de trouver un obstacle invisible aux perquisitions que l'on fait contre la liberté d'autrui, ne doit-on pas être fort corrigé dans

dans Mercure de ces tentatives? Cela eſt bien remarqué, mais c'eſt qu'il arrive quelquefois que deux perſonnes qui s'aiment bien, ſont ſi fort occupées l'une de l'autre, qu'elles en perdent tout autre ſoin, juſqu'à celui de leur propre ſureté. N'avons-nous pas vû la même choſe dans notre monde; & n'eſt-il pas arrivé à plus d'une jolie femme d'être ſurpriſe, pour avoir oublié d'avoir mis le verrouil à ſa porte. Or il ſuffit que cette négligence ſoit poſſible, & qu'elle arrive une fois entre dix mille, pour qu'un jaloux, à qui les pas perdus ne coûtent rien, entreprenne aux dépens de ſon nez de ſatisfaire ſa manie. Une imprudence à peu près ſemblable, mais d'une eſpéce différente, eſt très-connue dans notre

tre terre. Tous les joueurs y conviennent de ſang-froid qu'on ne ſçauroit gagner au Pharaon : il arrive pourtant qu'un malheureux enleve la Banque par le plus grand hazard du monde. Ce faux brillant de fortune le ruiner avec cent mille autres. Pourquoi, dit-on, ne débanquerai je pas aujourd'hui ? je l'ai bien fait hier : c'eſt qu'en cette occurrence la raiſon eſt contre vous, & que le hazard qui vous a fait réuſſir une fois, eſt bien plus ſoumis qu'on ne croit à de certaines régles & à un nombre marqué de combinaiſons. Si on veut juſtifier ce qui eſt ici avancé ſans preuves, on n'a qu'à prendre deux dez parfaitement quarrés ; on verra qu'en quarante coups on ne manquera pas d'amener celui des doublets qu'on a penſé

penſé. Ce que nous regardons comme un hazard aveugle, n'eſt autre choſe qu'une ſuite néceſſaire des Loix générales qui ont réglé, qu'une telle combinaiſon arrivera ſans faute dans un certain nombre de coups. Ainſi il arrivera qu'après avoir perdu long-tems au Pharaon, on viendra à gagner: mais comme la combinaiſon de ce jeu eſt fort nombreuſe, & qu'on ne régle pas les pertes journalieres ſuivant l'ordre qu'elle a preſcrit, il arrive qu'avant de rencontrer le jour où l'on doit gagner mille piſtoles on en a perdu deux mille; parce que ce jour n'eſt peut-être qu'un entre cent, & qu'au lieu de ne riſquer chaque jour que dix piſtoles, ce qui ſeroit la proportion juſte, on en perd vingt, trente ou davantage. De plus l'indulgence

dulgence qu'on a pour le Banquier à qui on donne au moins douze pour cent *gratis*, augmente la difficulté de gagner à ce jeu, ou plutôt en démontre géométriquement l'impossibilité.

C'est par une raison fondée sur cet exemple, que les jaloux sont si sujets à être camus dans Mercure : mais je reviens à l'Art d'écrire dont je me suis écarté insensiblement.

Si on veut effacer quelque chose de ce qu'on avoit écrit, les mots qu'on retranche s'évaporent, & ceux qu'on leur substitue prennent leur place. En ce cas les lignes s'écartent, & se rapprochent d'elles-mêmes, suivant le besoin; ce qui est d'une grande utilité, car en lisant une fois ou deux une Lettre écrite avec précipitation, on peut en

en retrancher toutes les repetitions, les phrases mal tournées, les mots peu expressifs, & retablir, suivant la raison, tout l'ordre d'un discours mal rangé, dans lequel ce qui se trouve à la fin devroit être au commencement, & ce qui précede devroit suivre. Il arrive de cette facilité qu'on écrit très-bien dans Mercure : heureux talent qu'on doit presque tout entier à l'habitude que l'on se forme de sçavoir effacer, & que la nature facilite à ce Peuple avec tant d'avantage.

Bien des gens qui ne réfléchissent jamais sur le pouvoir de la nature, auront peine à croire tout ce qu'on vient de voir de la maniere d'écrire : mais ils seront bientôt convaincus de la possibilité de cet usage, quand ils sçauront que par une institu-

tion du grand Architecte, les Livres & tout l'art d'écrire, ſont auſſi ſoumis à la volonté des habitans de Mercure que les parties de leur corps le ſont à l'eſprit qui les anime. On ne ſçait par quel artifice on remue les bras ou la jambe; tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ces actions s'exécutent avec une admirable facilité, dès que nous le ſouhaitons. Il en eſt de même dans Mercure, du talent de lire & d'écrire: il eſt, pour ainſi dire, un ſixiéme ſens, ou une organe de plus que nous ignorons, parce que nous en ſommes privés; mais oſeroit-on dire, que la nature n'en puiſſe donner que cinq à l'homme, parce que nous n'en avons pas davantage. Nous ſentons bien au contraire qu'il nous en manque une infinité. Par exemple,

on pourroit sentir ce que les gens qui nous regardent, pensent de nous; on pourroit prévoir quel impression fera dans l'esprit d'un tel, une certaine démarche que nous voulons faire; il nous faudroit un autre sens, pour connoître quel sel, quel alcali, ou quel souffre nous est utile ou nuisible, & quel liquide aide ou interrompt la circulation louable de notre sang. Si nous avions un sens intérieur pour rassembler aisément tous les rapports des nombres & des lignes géométriques, comme nous en avons un qui nous persuade invinciblement que deux & deux font quatre, & qu'une ligne qui tombe obliquement vers une autre, la coupera nécessairement dans un certain point, l'étude des Mathématiques ne nous se-

roit plus qu'un jeu, & il suffiroit de voir les propositions les plus difficiles, pour les entendre aussi aisément que nous appercevons du rouge ou du verd en ouvrant les yeux pendant le jour. Mais il seroit trop long d'examiner le nombre innombrable de sens & d'organes que la nature pourroit nous donner, & qu'elle a peut-être distribués dans tous les globes qui composent l'Univers, aux uns plus, aux autres moins: car il n'est pas impossible qu'il y ait des créatures qui possedent mille sens différens, pendant que nous n'en avons que cinq, puisqu'il ne s'agit que de composer des corps organisés: de maniere qu'il y ait, pour ainsi dire, mille portes par lesquelles l'ame puisse appercevoir les objets, & réciproquement que

que les objets puissent ébranler les petits filets très-mobiles des nerfs, d'une certaine façon, pour que leur agitation passe jusqu'à l'ame, & lui donne une certaine conception ou un tel sentiment. Car pour l'être pensant, il est toujours très-disposé à penser & à sentir : il ne lui manque que des instrumens pour appercevoir les objets, & aux objets des canaux pleins d'esprits assez mobiles pour être ébranlés par le mouvement le plus léger. Qu'on ne s'étonne donc plus de la puissance que l'ame a dans les corps des habitans de Mercure, d'imprimer la pensée sur le papier, puisque nous sentons que parmi nous elle les imprime bien dans la mémoire, qui n'est en effet qu'une tablette fort artistement travaillée. Enfin

soit qu'on doute de cette vérité, ou qu'on la reçoive, il reste toujours vrai que les hommes n'écrivent pas autrement dans Mercure : il n'y a que les poissons qui écrivent comme nous. Ce peuple engourdi & paresseux s'accommode assez de cette maniere lente d'écrire ; elle leur donne le loisir qui leur est nécessaire pour réfléchir, & l'art d'exprimer plus vîte leur pensée, leur seroit inutile : car jamais la froidure de leur imagination flegmatique, ne pourroit s'animer assez, pour avoir besoin d'un Sécrétaire si expéditif.

CHAPITRE XXVI.

Du Rire.

LE Ris, préſent de la Nature, & le plus précieux de ſes dons, n'eſt pas moins connu dans Mercure que parmi nous, & chacun apporte en naiſſant une certaine doſe de gayeté & de bonne humeur. Mais les habitans de cette Planette ont à cet égard un grand avantage ſur tous les autres peuples de l'Univers, car ils achetent le rire, la joye, l'épanouiſſement, & la douce gayeté. Il y a des Marchands dans toutes les Villes qui vendent cette denrée ineſtimable à tant le grain.

Quand on veut en prendre,

on la laisse fondre dans une cueillerée d'une liqueur limpide, qu'on appelle eau de complaisance, & qui tombe tous les soirs comme la rosée dans cette heureuse Planette. C'est ordinairement en s'éveillant qu'on prend la premiere dose de cet élixir au lieu de thé ; on en prend une autre en se mettant à table, quand on ne mange pas seul ; on ne manque jamais de s'en munir, avant de sortir pour aller en Compagnie. Malheureusement il n'est pas trop facile d'avoir de ces poudres bien préparées ; car tous les Artistes qui les vendent, ne sont pas également bien fournis : plusieurs ont souvent des drogues mal faites, d'où il arrive, par exemple, que lorsqu'on veut acheter du

du véritable rire, on n'a ſouvent que du *rire forcé*, ou du *rire ſans ſujet*, la plus fade de toutes les potions, ou du *rire d'habitude*, ou du *rire en longs éclats* le pire de tous. Mais ſi on s'adreſſe à un excellent Droguiſte, on ne trouve dans ſa boutique que du bon : il eſt fourni de ſouris fin, de ſouris délicat, de ſouris malicieux ; il a même juſqu'à du ſouris amer, quoiqu'on n'en uſe gueres dans la Planette. Ces gens ſe vantent d'avoir auſſi du *rire niais* : il eſt vrai qu'on ne l'achete jamais tout ſeul ; mais, quand il eſt mêlé avec les autres drogues, & qu'il s'y trouve en très-petite quantité, il leur donne quelquefois une pointe, & il n'eſt pas impoſſible qu'il ne les faſſe valoir, pourvû qu'il ſoit

bien préparé. J'ai connu un distilateur nommé N.... qui avoit de toutes ces poudres : c'étoit le plus grand Artiſte de la Planette, mais on lui trouvoit un défaut très-contraire au débit de ſes élixirs ; c'eſt qu'il n'avoit qu'à ſe montrer, il ſembloit que tout le monde ſe fût fourni chez lui, tant la joie ſe répandoit ſubitement dans l'aſſemblée. Cependant il n'avoit quelquefois rien vendu, ni donné ; mais il ſuffiſoit de le voir & de l'entendre, ſon air & ſes façons faiſoient le même effet que ſes denrées.

La plupart des gens préferent ce rire acheté au naturel qui n'eſt pas toujours de bon aloi. Il y en a pourtant un que la nature fournit à tout le monde, & qui fait un très-bon effet, quand il eſt délayé dans l'eau de Jouvence :

c'e

c'eſt le rire perpétuel de la jeuneſſe, mais il n'a qu'un tems. Pour celui qui naît d'une ample fortune, & d'une longue proſpérité, il a je ne ſçai quoi de mépriſant, & de faſtidieux qui le rend haïſſable. Le rire Sardonique, fils de l'amour propre & de l'envie, & l'ironique enfant de la haine & de la malignité, quoiqu'on les tienne de la nature, ſont mis au rebut dans Mercure, on évite ceux qui s'y livrent : & leur rencontre eſt réputée de mauvaiſe augure.

Il s'eſt trouvé des Empyriques qui ont voulu vendre de bons mots ainſi qu'on vend le rire & la gayeté : mais ils ſe ſont ruinés à ce commerce, faute d'en trouver le débit. L'Empereur l'a même défendu comme marchandiſe de contreban-

de, parce que les bons mots ne doivent point être apprêtés, & qu'ils ne peuvent se garder sans bien du déchet, d'où il arriveroit que les Marchands de cette denrée ne pourroient débiter qu'une marchandise de faux aloi, ce qui répandroit dans le Public le dégoût & l'ennui, sortes de maladies épidémiques. L'Arrêt ajoutoit que le talent des bons mots étant descendu du Ciel, il n'étoit pas permis aux hommes de le contrefaire.

CHAPITRE XXVII.

De la Mode.

ON a déja dit qu'il n'y a point de Mode générale dans Mercure ; mais que chacun s'habille à sa fantaisie & d'invention, comme dans nos Mascarades. Les Tailleurs de la Planette sont principalement occupés à inventer des habillemens agréables & convenables aux personnes, pour faire valoir leurs agrémens, & cacher les petits défauts de chaque particulier.

Quoiqu'il soit vrai que la beauté y soit généralement plus répandue que partout ailleurs, cela n'empêche pas qu'il ne se

trouve

trouve des gens contrefaits, ou qui au moins ont quelque chose à désirer; ce qui est toujours un défaut qu'il est bon de déguiser par un Art innocent, puisque l'Art n'est donné aux hommes que pour seconder la nature, ou l'aider quand elle manque.

De même chacun en particulier a quelqu'agrément que les autres n'ont pas, & comme l'habillement est aux personnes ce que la bordure est aux Tableaux, on choisit toujours celui qui orne le mieux, & qui pare davantage les graces de la nature. Mais comme en toutes choses la diversité est la source la plus générale de toute sortes d'agrémens, celle qu'ils ont établie dans la parure des femmes, & dans l'habillement des hommes,

est

eſt preſqu'infinie, tant pour la coëffure que pour le reſte de l'ajuſtement.

Par cette raiſon les promenades & les aſſemblées ſont toujours un ſpectacle très-riant & très-agréable, tant par la grande diverſité des couleurs & la fabrique admirable des étoffes qui ſont toujours d'un goût exquis, que par l'Art de les mettre en œuvre, en quoi les Ouvriers de Mercure excellent bien au-deſſus de ce qui ſe fait en ce genre dans toutes les autres Planettes, & même à l'Opera.

Quoique toute ſorte de parure ſoit indifférente, il ne faut pas craindre que les femmes ſoient jamais vêtues comme les hommes, ni les hommes comme elles. La convenance, & ce qui ſied eſt trop exactement obſervé

vé dans la Planette, pour qu'on y faſſe une faute ſi groſſiere contre le coup-d'œil, qui eſt le vrai juge en cette matiere. En effet ce qui convient aux uns, ne va point du tout aux autres, par rapport à la différente conformation de la figure : auſſi, quoiqu'il ne ſoit queſtion en cela d'aucune bienſéance par rapport aux mœurs dans Mercure, il y en a une fondée ſur le bon goût & ſur la raiſon, de laquelle on ne s'écarte jamais ; de ſorte qu'il y a toujours une différence répandue dans tout l'habit & la coëffure qui diſtinguent les ſexes.

Les différentes profeſſions ſont auſſi reconnoiſſables, mais c'eſt à certaines marques particulieres, telles qu'un ruban, une attache de pierreries, un bouquet à la coëffure ou une aigrette ;

à

à l'égard de l'habit chacun le porte à son goût: un Juge n'est pas habillé différemment d'un autre homme, & nulle couleur ne lui est interdite ou ordonnée comme parmi nous. Les Philosophes & les Sages se rendent à cet usage sans difficulté. Comme la connoissance des Mystéres de la Cabale les a rajeunis, ou qu'ils le sont par la possession de la Pierre Philosophale, ils se mettent d'aussi bon air qu'aucun agréable du Pays.

Cardan, par exemple, qui étoit, ce me semble, vêtu de bougran noir dans notre Monde, est souvent habillé de bleu céleste qui lui va à ravir. Descartes, la derniere fois que je l'ai vû, avoit un habit gris de lin, tout garni de rézeau d'argent. Le devot Comte de Gabalis y fait sa barbe

barbe tous les jours, & se distingue comme les Dévots de notre Monde, par la finesse & la blancheur de son linge qu'il fait venir de la Voye de Lait, où sont les plus adroites Blanchisseuses de l'Univers. Le bon-homme Flamel a renoncé à sa soutane de bure feuille-morte, qu'il portoit sous les Charniers des Saints Innocens: il s'habille ordinairement d'un taffetas agathe qui lui va bien, parce qu'il est tant soit peu coupérousé, non sans un léger soupçon d'avoir le bout du nez rouge. Pour son éternelle Moitié, sa bonne petite Perronnelle, il y a plus de soixante-dix ans qu'elle a repris le couleur de Rose, avec un ferme propos de ne le quitter jamais. Ses habits sont de gaze ou d'ailes de Papillon, qui se travaillent

travaillent infiniment bien en ce Pays-là, & elle fait des prodiges de ſes cheveux, quoiqu'ils ſoient un peu crêpés & fort éclaircis ſur les tempes. Elle a préſenté pluſieurs Requêtes à l'Empereur tendantes à les avoir plus fournis; mais il répond toujours, pour ſe tirer d'affaire & la refuſer poliment, qu'il n'a garde d'aller ſur les briſées de la Pierre Philoſophale, & que les fautes de la nature qu'elle ne peut réparer, ſont hors de ſa Juriſdiction: ainſi, ſelon toutes les apparences, la petite Bonne continuera de vivre avec les tempes dégarnies, & le front mal diſpoſé pour la pointe, ſi eſſentielle à la coëffure.

Le bon ſens & la raiſon ſoutenus de l'autorité publique, affichent de tems en tems quelques préceptes

préceptes généraux contre les entrepriſes de la Mode leur ennemie, qui vient aſſez ſouvent de notre terre faire de ridicules irruptions dans Mercure.

Nos dernieres Affiches diſoient, que les cheveux étant deſtinés par la nature pour accompagner le viſage, il falloit bien ſe garder de les en éloigner.

Elles défendoient auſſi aux Dames de porter des habillemens trop juſtes, alléguant le privilége des parties nobles dont le reſſerrement peut beaucoup préjudicier à la ſanté, mere de la beauté. Elles preſcrivoient auſſi une grande modération dans le volume des coëffures, & faiſoit remarquer qu'une petite tête étant un des grands préſens que la Nature accorde à ſes Favorites, c'étoit une faute énorme contre

le

le bon goût de la groſſir, & de noyer des traits délicats dans le ſuperflu de la coëffure : elles preſcrivoient encore l'auſtére médiocrité du Rouge, qu'elles ne permettoient dans le plus grand excès que juſqu'au coloris de la pudeur effarouchée. Il y avoit encore quelques Tarifs pour le nombre des Mouches, avec une Table Alphabétique, pour les placer ſelon les différentes occaſions : mais je les ai oubliés, auſſi-bien qu'un Arrêté ſur la méſure des Eventails, dont la longueur démeſurée leur donne un air d'arme offenſive peu convenable à la douceur du beau Sexe.

Juſtement dans le tems que tout le Monde déferant aux Affiches, avoit conſulté la raiſon & le bon goût ſur les parures, & que jamais

on

on n'avoit été si bien mis dans la Planette, la Mode arriva jambe de-çà, jambe de-là à califourchon sur l'Extravagance: sa coëffure qui n'avoit pas moins de longueur que sa taille, composoit un cinquiéme en sus de toute sa hauteur; l'impérieuse Ecarlate brilloit sur ses joues, tous ses cheveux soigneusement resserrés dans une prison de Futaine se tenoient loin de son visage; on auroit mis sa taille dans les deux mains, & le reste de sa parure assortissoit admirablement.

En cet état, elle osa se montrer en Public; mais pour son malheur, le bel Usage se promenoit là auprès, entre le bon Goût & la Raison ses Favoris, & les Juges en fait de parures. Ils n'eurent pas sitôt vû cet impertinent composé

composé de fausseté & de ridicule, qu'ils résolurent de lui jouer un tour, & sans s'être rien communiqué, chacun imagina sa malice. Celle de la Raison fut de couper le lacet de la Mode : le bon goût qui par hazard portoit de jolies petites coëffures à L'Impératrice, projetta d'arracher la grande que la Mode portoit, & de lui en mettre une autre. L'Usage sensé vouloit tirer ses cheveux de dessous son bonnet, & tout d'un tems lui ôter son rouge : *mais qui trop embrasse mal étreint*, il ne fit rien pour vouloir trop faire ; car la Mode n'eut pas plutôt senti son lacet coupé & le troc de sa coëffure, qu'elle s'enfuit à toutes jambes, regagna sa monture, & revint dans notre monde avec sa taille naturelle, libre des entraves du lacet, & portant sa petite coëffure.

A peine eut-elle paru dans ce nouvel accoutrement, que nos jolies Femmes, qui ne la consultent jamais que des yeux, crurent que c'étoit une nouveauté agréable qu'elle apportoit de Mercure, & partirent de la main, pour courir sur tous les lacets & élaguer les coëffures. Dès-lors les corps ont passé pour une invention surannée & proscrite : depuis la réformation des coëffures, les cheveux rentrent petit-à-petit dans leur ancien droit d'approcher du visage, ce qu'on ne sçauroit trop louer.

Mon Sage prétend que si la Mode s'avise de porter des Paniers dans Mercure, selon la derniere création, elle ne sçauroit manquer d'être huée universellement.

Fin de la premiere Partie.

RELATION
DU
MONDE
DE
MERCURE.
SECONDE PARTIE.

A GENEVE,
Chez BARILLOT & FILS.

1750.

RELATION DU MONDE DE MERCURE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POESIE EN GENERAL.

Du Poeme Epique, & des Romans.

LA compoſition des Ouvrages d'Eſprit, a paru un fait de Police ſi importante à l'Empereur, qu'il n'a pas dédaigné d'en preſcrire les Régles principales par un Ar-

rêt dont le grand Deſcartes fut chargé de dreſſer le Diſpoſitif, ce qu'il fit en ces termes.

Soit qu'un Auteur deſtine un Ouvrage à former l'Eſprit & les Mœurs, ſoit qu'il n'ait d'autre but en le compoſant que de s'amuſer & d'amuſer les autres : ces deux objets également importans au bien de la ſociété, qui fait le plus cher de nos ſoins, nous perſuadent que l'autorité Impériale ne ſçauroit être plus utilement employée, qu'à prévenir par une Loi irrévocable les fautes qui peuvent ſe commettre en ce genre.

A ces cauſes, nous enjoignons à tous Compoſiteurs de Poëmes ou de Romans Poëtiques, 1°. De faire de ſon Héros non pas un demi-Dieu, mais un homme. Défendons qu'il exécute aucune entrepriſe

entrepriſe au-deſſus des forces humaines : Lui enjoignons de n'appercevoir dans les lieux qu'il traverſera dans le cours rapide de ſes conquêtes, que les objets naturels, & non pas de vaines chimères au-deſſus de toute créance.

2°. Nous lui interdiſons tout commerce avec les Dieux, les Génies, les Fées, & autres Peuples élementaires, dont l'exiſtence n'eſt pas établie dans les autres Planettes. S'il eſt brave, il faut qu'il le ſoit ſans le ſecours de Mars ou de Minerve ; qu'il ne traverſe point la mer par la protection de Neptune, mais par le ſecours du vent ; que les Songes ne l'inſtruiſent point de l'avenir, & ne lui donnent point de préceptes pour le préſent.

Que ſes armes ne viennent pas du Ciel, & qu'il ne porte qu'un

Bouclier d'acier bien luiſant ; ſans aucunes figures cizelées ou gravées, comme ayant en cela égard à l'exceſſive perte du tems que les Ouvriers employeroient à embellir une arme trop expoſée au tranchant du fer, pour que les figures ne ſoient pas bien-tôt eſtropiées : accident qui ne peut arriver qu'au grand mépris des plus beaux Arts, dont les productions méritent d'être conſervées avec plus de ſoin.

La Deſcente aux Enfers & le Vol dans l'Empire de la Lune lui ſont également interdits; il n'aura rien par conſéquent à démêler avec les Magiciens & les Démons.

Il formera s'il eſt poſſible ſon Héros aſſez ſenſé, pour n'avoir pas beſoin du conſeil des Anges, ni d'être inſtruit par eux de

de la carte du Pays où il mene ſon armée : il connoîtra ſans eux les Forêts, où on peut trouver du bois pour faire les machines de guerre, comme auſſi les lieux remplis de fourage & propres à la ſubſiſtance des troupes.

L'Enfer n'entrera point en pourparler ſur ce qui le regarde, & le laiſſera paiſiblement conduire ſes Soldats, attendu que les chemins ſont libres.

Si le Héros de la piece n'a pas encore atteint ſon huitiéme luſtre, le Poëte peut le ſuppoſer aimable & même amoureux, mais en ce cas il s'abſtiendra, quoiqu'il en puiſſe arriver, de le former ſur le modéle des fades Bergers du Lignon, dérogeant à cet égard au droit établi par un long uſage auquel nous avons dérogé

& dérogeons par ces préſentes. Le Poëte aura encore attention à nous laiſſer ignorer les circonſtances de l'éducation de ſon Héros, eût-il fait des armes dès treize ans mieux que nos meilleurs Maîtres d'eſcrime, & fut-il plus éloquent que les plus habiles Orateurs. S'il eſt même poſſible de cacher les doucereuſes fadeures que ſe ſont écrites les perſonnages héroïques, ce ſera le mieux.

Il ſeroit encore bien utile pour ne pas faire bailler le Lecteur, d'être ménager des comparaiſons tirées de la Flâme, du Lion, des Tempêtes, des Torrens, de l'éclat du Jour, de l'horreur des Ténébres, &c. & cela, eû égard au peu de conformité qui ſe rencontre toujours entre ces images & l'événement qu'elles repréſentent.

Les

Les Vers seront exactement rimés : au surplus, comme l'Auteur doit répondre de son Héros corps pour corps, s'il arrive qu'il égorge brutalement un Ennemi estimable qui lui demande grace, ou qu'il fasse quelqu'autre action aussi lâche, le Poëte en sera responsable & condamné à payer le prix des funérailles du défunt, tué contre les régles de la guerre.

Tout Poëte Chrétien qui nommera Pluton, le Prince des Enfers, sera condamné à une amende arbitraire.

S'il introduit dans son Ouvrage des Princesses avanturieres, assez dévergondées pour courir les champs tête à tête avec quelque brave, & pour se mêler de tirer l'épée, fut-il question de Tomiris ou de Zenobie, il en sera quitte, pour porter pendant

quatre jours un fuseau, pour faire réparation au sexe qu'il a voulu dénaturer.

Nulle Histoire Episodique ne sera interrompue; le Poëte doit la faire assez courte pour ne pas affoiblir l'action principale.

Attendu la grande ressemblance du Dramatique sérieux au Poëme Epique, les Tragédies suivront la même régle, & les vingt premiers Vers mettront le Spectateur au fait des noms des principaux personnages, aussi-bien que du lieu de la Scéne.

L'enflure gigantesque qui commence la mort de Pompée, sera écrite en gros caractères sur la cheminée de tous les Poëtes Dramatiques pour être évitée à perpétuité. La décence des deux premiers Vers de Mithridate, ser-

vira

vira au contraire de modéle.

L'amour forcené ne ſervira pas d'excuſe au crime d'un Perſonnage héroïque, & Cinna ſera pendu, s'il prend une autrefois ce prétexte pour aſſaſſiner Auguſte.

On coupera la robe à toute Princeſſe Epiſodique qui viendra fourer ſon nez où elle n'aura que faire.

Un Poëte convaincu d'avoir fait un ſeul Vers de ſa Piéce avant de l'avoir écrite en proſe, ſera raſé à ſec, & ſavoné de deux jours l'un pendant ſix mois.

Les héroïques Campagnards des Idiles abandonneront la garde des Troupeaux à leurs Payſans, comme les Héros Tragiques ont réſigné le chapeau pointu à Polichinel.

L'amour n'étant qu'une paſ-

sion comme l'ambition & l'avarice, il sera indifférent à l'avenir de finir une Comédie soit par un mariage, soit par la punition d'un avare ou par la chûte d'un ambitieux.

Cet Arrêté que l'Empereur signa, contenoit encore plusieurs Articles, mais je me suis contenté de traduire les principaux. On en trouvera quelques autres dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Des Spectacles.

IL y a dans Mercure comme dans notre Monde des Théatres, où l'on représente des Piéces de tous les différens caractéres

res ; mais la Scéne n'eſt pas livrée comme parmi nous au premier occupant. L'Art de divertir & de plaire étant regardé dans cette Planette comme un Art des plus importans, voici les Réglemens qui ſont établis pour les Spectacles. Je les donne tels que je les trouve dans les Regiſtres de l'Empire.

1°. La Poëtique d'Ariſtote ſervira de Régle invariable aux Pieces Dramatiques.

2°. Deux Génies du premier ordre prêteront ſerment entre nos mains, de ne jamais admettre pour le Théatre, aucun Poëte en qui ils n'auront pas remarqué les talens propres pour un Emploi de cette conſéquence.

3°. Comme les Poëtes dans Mercure n'ont point les airs impertinens, & la ridicule figure

qu'ils ont la plupart dans les autres Planettes, ils s'engageront à jouer leurs Piéces eux-mêmes : mais attendu qu'un seul Acteur ne sçauroit jouer toute une Piéce, on suivra dans la composition d'une Comédie l'ordre établi, & dont nous allons parler.

4°. Les Sages qui voyagent dans toutes les Planettes, & qui sçavent mieux que personne les aventures qui arrivent dans toute l'étendue du Tourbillon, seront priés de vouloir bien donner des sujets aux Poëtes.

5°. Les Génies destinés à présider sur un certain nombre de Poëmes Dramatiques, se chargeront d'aller chercher ces Sujets dans la grande Montagne, & de les donner à la troupe qu'ils gouverneut : chaque Poëte travaillera les Scénes qu'il devra jouer.

6°.

6°. Lorſque la Piéce ſera achevée, les Génies l'examineront, & s'ils l'approuvent, ils permettront de la jouer.

7°. Il ſera établi dans toutes les Villes une ou pluſieurs Troupes de Comédiens Poëtes, ſelon qu'il ſera néceſſaire.

8°. Chaque Troupe ſera dirigée par un ou deux Génies, comme il eſt dit ci-devant.

9°. Aucune Troupe ne pourra excéder le nombre de vingt, n'étant pas naturel qu'il puiſſe y avoir dans une bonne Piéce plus de vingt Acteurs principaux : s'il faut repréſenter, par exemple, le Cheval Pégaze, ou le Serpent Pithon, ce ſera le rôle d'un Drille payé à tant par heure.

10°. Les Génies Protecteurs de la Troupe, ſeront chargés des Décorations du Théatre, &

d'élever

d'élever pour chaque Piéce un édifice convenable au sujet, embelli de ce que la Fable & le Pays des Fictions peuvent inventer de plus merveilleux.

11°. Si l'Art magique, la puissance des Génies, & la vertu de la Baguette, ne se trouvoient pas suffisans pour exécuter le présent Arrêt, de ma pleine puissance, certaine science & autorité Impériale, j'augmente jusqu'à l'infini le pouvoir borné que la nature a donné à ces Etres sur les Elemens. Par l'Empereur, Signé, & scellé du Sceau Impérial.

On ne sçauroit douter qu'avec des précautions si sages, le Théatre ne soit parvenu à un dégré de perfection, où n'atteindront jamais les nôtres : aussi ne s'est-on pas encore avisé d'y bailler

ler. Le triſte uſage des ſifflets eſt inconnu dans cette Planette; c'eſt l'effet du choix éclairé des Génies, & de l'attention qu'on a dans Mercure à purger la Planette de mauvais Poëtes: l'eſt pourtant qui veut, & par une ſuite de la liberté dont jouiſſent les eſprits,

——Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier,

pourvû que ce ſoit en ſécret, & que le papier qu'un Auteur barbouille, demeure dans ſon portefeuille. Mais ſi l'effronterie poëtique le porte à répandre dans le monde un Ecrit tant ſoit peu ſoporatif, s'il le fait imprimer, qui pis eſt, on le regarde alors comme un Perturbateur du repos public, & on le dénonce en cet-

te

te qualité, au Magiſtrat qui le renvoye toujours aux Génies. Ces Juges ſevéres & ſans appel, le condamnent à des peines proportionnées à la nature de ſes Vers, & au dégré de fadeur qui s'y trouve. Il n'y a pas long-tems qu'on fit un nouveau Tarif, dont un Sage de mes amis m'a récité quelques Articles; car j'étois alors abſent, & occupé à des calculs pour fixer au juſte le nombre des atômes d'Epicure.

Pour un mauvais Sonnet, le Poëte deviendra camus par art de féerie, & en cet état ſera vû trois jours conſécutifs au Pilori du Théatre, ſauf plus grande peine, en cas de récidive.

Pour une Epigramme émouſſée, autant de croquignoles que de vers, & cinquante coups de bâton,

bâton, ſi elle eſt ſa yrique.

Pour une Epitre dédicatoire qui paſſera ſix vers, quarante-huit livres d'amende pécuniaire, par forme de dédommagement au profit de celui qui l'a reçue.

Pour des Stances ſur une abſence, ſur une jalouſie, ſur une jouiſſance, ſix grains d'Emetique, ſuivant l'Aphoriſme d'Hipocrate, *vomitoria vomitantibus*.

L'Auteur d'une Elegie portera pendant ſix mois une longue robe noire, brodée de gris, & il ſera enjoint à tous les Habitans d'éviter ſa rencontre, de crainte de mauvais air.

Les Vers tendres bons ou mauvais, ne ſeront ni punis ni loués, ſi l'Auteur prouve qu'il étoit amoureux quand il les a faits; attendu qu'un homme en délire ne mérite ni peine ni récompenſe.

Toute

Toute louange rimée, toute injure en vers, seront déclarées nulles & de nul effet; mais le Poëte sera puni comme faussaire.

Tout Impromptu sera sifflé publiquement, attendu l'impertinence du fait.

Tout Rimeur de sens froid, convaincu de Billets doux, Madrigal, Idile, Anagrame, Lettres galantes, ou autres Sornettes, sera relegué au nord de Mercure.

L'Auteur d'une mauvaise Comédie suivra pendant vingt ans les Troupes Italiennes.

Le Tragique échoué sera dévoué au service du Théatre François, pour moucher les chandelles, quand on y représentera les bonnes Piéces de Corneille & de Racine.

Un

Un Poëte Epique qui n'aura pas enrichi ſon Libraire, le ſervira en qualité de garçon de boutique, pour ſon pain ſeulement, & ce autant d'années qu'il y aura de Chants dans ſon Ouvrage.

Il y a quelque tems que Deſcartes apporta dans Mercure de la part de la Reine de Suéde, l'invention des Operas d'Italie: elle fut ſifflée, & enregiſtrée à la marge de la rénonciation de cette Princeſſe.

Les Examinateurs convinrent cependant qu'une excellente Piéce miſe en muſique, mais dans un goût mixte, compoſé du François & de l'Italien, pouvoit réuſſir: on ajouta que le genre Comique conviendroit mieux à l'Opera que tout autre; parce qu'il quadreroit davantage à la ridicule idée de faire tout chanter,

ter, ce qui fut regardé d'un consentement unanime comme une impertinence pleniere.

Il y a encore une autre sorte de Comédiens qui vont jouer dans les Foires ; mais il leur est défendu de parler autrement que la langue générale, qui est celle des animaux. C'est aussi pour eux seuls qu'ils jouent, ou pour quelqu'un des habitans détachés du Soleil, qui ont été faits prisonniers de guerre sur la grande Montagne : ceux-ci qui ont mépriſé les instructions & les avis des Sages, ont conservé tous les défauts de leur naissance, à la férocité près qu'on leur fait perdre, avant de leur donner la liberté de voyager dans la Planette.

Ces pauvres gens dont l'esprit est inférieur de plusieurs dégrès

grès à celui des animaux de Mercure, reſſemblent aſſez à la populace de notre Monde.

CHAPITRE III.

De l'Education des Enfans.

ON apprend aux Enfans auſſi-tôt qu'ils ſçavent parler trois choſes differentes, qui à leur égard ſont preſque la même: l'une eſt de connoître les Lettres, l'autre d'y attacher de certaines idées de grandeur & de nombre, & la troiſiéme de former ces lettres pour s'en ſervir dans les opérations de l'Algébre, avec laquelle on les familiariſe preſqu'en naiſſant, pour leur ôter juſqu'à l'ombre des difficultés de cet Art ſi ſimple, & d'une utilité ſi étendue.

Comme

Comme les différentes notes qui servent à ces opérations sont assez nombreuses, & qu'à moins d'être accoutumé de jeunesse à leur attacher les idées qui sont propres à cette Science, on y parvient difficilement, c'est par là qu'on ébauche l'éducation de la jeunesse.

Ce travail demande au commencement quelqu'application, & même la plupart de jeunes gens s'imaginent que cette étude passe de bien loin leur portée; mais cette erreur est bien grande & très-nuisible aux progrès des Sciences.

Dans le fond l'Algébre dont on a tant de peur, n'est que l'Art de connoître de combien une ligne, par exemple, est plus longue ou plus courte qu'une autre ligne, & combien de fois la petite

tite eſt compriſe dans la grande.

Cela eſt ſimple, & pour marquer ce qu'on a découvert, on ſe ſert de notes qui ſont auſſi les plus ſimples du monde, ſçavoir de nos Lettres. Cependant parce qu'on ne les employe pas dans l'Algébre, pour en compoſer des mots, & qu'on mêle parmi ces Lettres quelques autres marques, l'Algébre eſt réputée une Science épineuſe, d'une très-difficile acquiſition, quoiqu'il ſoit très-vrai, qu'elle facilite infiniment l'étude des Mathématiques, & même celle de l'Arithmétique, qu'on apprend pourtant aux enfans dès qu'ils ſçavent lire : mais ſur notre Terre tout ſe fait preſque par prévention.

Je ne ſçaurois, continua mon Sage, me réfuſer de placer ici un fait ſingulier, mais très-véritable.

Il y avoit peu de tems que l'Art d'imprimer étoit connu à Paris, quand quelqu'un voulut faire imprimer les Elémens d'*Euclide*, avec les figures qui sont, comme tout le monde sçait, des cercles, des quarrés, des triangles & toutes sortes de lignes. Un Ouvrier de l'Imprimeur ne sçachant quel Livre c'étoit, parce que l'exemplaire étoit Latin & qu'il ne l'entendoit pas, s'imagina que c'étoient des caractères magiques, & que le Diable pourroit bien l'emporter pendant ce travail. La frayeur le rendit malade : son Maître sçachant la cause de son mal, lui expliqua le fait ; mais il ne fut pas cru & le mal empira. Enfin on eut recours au Confesseur de cet imbécile ; il travailla inutilement à guérir une imagination frappée

pée ſans reſſource, enſorte que le malade mourut en très-peu de jours.

Voilà où entraîne l'erreur, & c'eſt par cette raiſon, ſur-tout, qu'on veut l'éviter dans Mercure.

On y enſeigne donc les principes de l'Algébre le plutôt qu'il eſt poſſible, parce que cette Science rend l'eſprit plus juſte, l'accoutume à voir les choſes telles qu'elles ſont, & lui donne une étendue qu'il n'auroit jamais ſans cette étude.

Que les hommes ignorent une infinité de choſes qu'ils pourroient apprendre, ce n'eſt pas un grand mal; car il y a une infinité de connoiſſances qui ne ſervent preſque de rien au bonheur de la vie: mais qu'on accoutume des hommes dès leur enfance à juger de tout, au ha-

zard, par pure opinion, & ſans aucun principe, c'eſt un malheur public de la derniere conſéquence. Car non-ſeulement celui qui ne raiſonne pas juſte, peut faire des fautes importantes contre ſa fortune & ſon propre bonheur; mais de plus, ſes faux raiſonnemens portent ſur tout ce qui l'environne: amis, parens, voiſins, domeſtiques, tout ſe reſſent, tout ſouffre de ſes fauſſes idées, & le *ganche dans l'eſprit*, ſi ce mot peut être permis, eſt une eſpéce de contagion qui s'étend toujours de plus en plus, & qui tend inſenſiblement à la dégradation de toute l'eſpéce humaine.

C'eſt pour éviter ce malheur, le plus grand de tous, qu'on s'attache ſi fort dans Mercure, à munir les enfans de tout ce qui peut

peut les mettre en état de faire l'uſage le plus juſte, & le plus étendu qu'il eſt poſſible de leur intelligence & de leur raiſon, qui n'eſt autre choſe que le réſultat des idées vraies & réfléchies.

On fait peu de cas dans Mercure de l'étude des Langues. Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit bien-aiſe de trouver des Gens qui s'y appliquent, comme il eſt agréable & utile d'avoir dans un état des Poëtes, des Peintres & des Muſiciens : mais ceux qui veulent que leurs enfans deviennent des hommes, & non pas des Grammairiens, les occupent peu de cette étude.

On aime qu'ils ſçachent bien leur langue, on leur permet même d'apprendre à un certain point quelques-unes de celles qui ſont le plus en uſage : mais

on n'approuve pas qu'ils se chargent la mémoire de mots, & qu'ils prétendent donner des paroles pour des connoissances.

L'etude de l'Histoire succéde à celle des Langues & de la Géométrie; mais on approfondit peu l'Histoire. On se contente d'avoir dans l'esprit un Plan général de la suite des Empires qui ont précédé le Gouvernement présent, & on remarque dans cette Histoire un petit nombre d'époques importantes que tout le monde retient sans peine; après quoi on ne se charge plus de noms ni de calculs chronologiques, & on ne s'attache qu'à se former l'esprit & le cœur par les réflexions que l'on fait sur les principaux événemens.

On choisit les plus illustres dans chaque genre, & on en a plusieurs

plusieurs de la même espéce, pour mieux sentir que des mêmes principes, les mêmes conséquences résultent toujours : comme de la trahison, la honte & le danger ; de la sagacité, les découvertes utiles & l'honneur ; de l'obéissance aveugle aux passions, une multitude d'inconvéniens ; de l'empire de la raison sur elles, toute sorte de gloire & d'avantages ; de la précipitation, des bévûes, & de l'attention, des succès presque toujours assurés.

Au surplus, on ne se pique pas dans Mercure, de sçavoir positivement, si c'est un tel, fils d'un tel, qui a fait une telle action bonne ou mauvaise, ni si la chose est arrivée dans une telle Olympiade, ou en telle année de l'Egire.

Ces Peuples disent en général, que pour mériter l'estime des hommes, il faut faire de bonnes actions semblables à celles qu'on trouve dans l'Histoire, & éviter celles qui attirent le blâme; mais qu'il importe peu de sçavoir le nom de celui qui a fait ces actions, & l'année où il a vécu: parce que ces Particularités ne font rien au fond de la chose, & qu'à l'égard d'un grand homme mort, son nom & l'année qu'il vivoit placés dans notre mémoire sont inutiles.

Ils ajoutent à cette antipathie qu'ils ont pour le pédantisme de l'Histoire, que l'ancienne est si incertaine, & la moderne si souvent fausse, quand elle est écrite par des contemporains dont les passions la falsifient, que quand on s'attacheroit à la sçavoir

voir à fond, on ne retiendroit ſouvent qu'un Roman tout pur.

On mépriſeroit cependant un homme qui confondroit tous les noms, en prenant comme la Comteſſe d'Eſcarbagnas dans Moliere, *Martial* pour un Parfumeur, ou pour un Auteur du douziéme ſiécle : mais dans le fond excepté ceux qui font profeſſion de ſçavoir l'Hiſtoire, parce que leur génie étroit & borné n'eſt propre qu'à meubler leur mémoire, peu de gens s'y attachent.

On regarde dans Mercure les Hiſtoriens & les Généalogiſtes, comme des Gardes-meubles, ou tout au plus comme des Dictionnaires, auſquels on n'a recours que dans le beſoin, mais qui ne ſont pas d'un uſage bien agréable dans la ſociété, que

leurs citations éternelles ennuyent.

Mais pourtant, leur disent nos Sages qui restent quelquefois entêtés de nos manieres, si vous confondez les noms & les tems, on vous prendra pour des ignorans.

Eh quoi ! répondent-ils avec indignation, on sera, dites-vous, méséstimé pour s'être mépris à une datte, ou avoir pris un nom pour un autre, quoiqu'on ait une infinité d'autres connoissances, qu'on ait de l'ordre dans l'esprit, une Logique sûre, & des idées saines sur toutes les matieres; quand on sçaura envisager un incident par toutes ses faces, quand on aura la capacité de prévoir tous les inconvéniens, & des ressources dans l'esprit pour tourner tous

tous les hazards à ſon avantage? Qu'un tel ignorant au contraire eſt bien né pour toute ſorte d'emplois : c'eſt à lui qu'il appartient de faire des Loix, & de gouverner; c'eſt lui qui doit mettre en mouvement tous les grands reſſorts, c'eſt lui qui doit ménager la paix & décider ſeul des occaſions de prendre les armes; enfin ce ſeroit par ſa conduite que l'Empire fleuriroit, & que les Peuples ſeroient heureux, quand ils ne ſeroient pas gouvernés par le Génie ſupérieur qui régit la Planette. Un tel homme tient, pour ainſi dire, quelque choſe de la Divinité, & vous ne trouverez jamais ſon pareil dans celui qui poſſéde les langues, ni dans ce froid Chronologiſte, Nomenclateur de tous les ſiécles.

Pour justifier cette façon de penser, ils font encore ce raisonnement. Les hommes n'ont qu'une certaine mesure de capacité ; ils ne sçauroient donner qu'une portion de leur loisir à la culture de leur Esprit, cela est certain : il n'est pas moins vrai, que l'esprit ne se perfectionne que par les réflexions qu'il fait, en comparant en une infinité de manieres, ce qui est vrai & ce qui est faux, ce qui est bien, ou mieux, ou mal, & quelles choses sont justes ou injustes. Or, celui qui employe tout son tems à arranger dans sa mémoire des noms, des dattes, des faits innombrables, & des suites généalogiques, peut-il conserver assez de loisir, pour faire quelque usage des matériaux qu'il aura ramassés.

Mais, insistera-t-on, avec une mé-

moire heureuſe bien cultivée, tout cela ne coûte preſque rien, & laiſſe encore bien du tems pour les reflexions.

Pure illuſion, repliquent nos Sages, la vie d'un homme ſuffit à peine pour apprendre l'Hiſtoire; de plus, un eſprit accoutumé à faire ſon principal objet de pareilles futilités, & qui l'a nourri pendant trente ans de ces alimens indigeſtes, n'eſt plus capable des idées nobles qu'inſpire la ſaine Morale, ni de connoître la véritable vertu. Car il ne s'agit pas ſeulement d'en ſçavoir parler, & de la définir, il faut l'avoir long-tems exercée, s'être familiariſé avec elle, & s'en être fait une habitude qui ſoit devenue, pour ainſi dire, la ſubſtance même de notre ame.

CHAPITRE IV.

Suite de l'éducation des Enfans.

APRE'S que la jeuneſſe s'eſt inſtruite ſuffiſamment de l'Hiſtoire, elle paſſe à la Logique. Des Régles ſimples, claires, peu nombreuſes, & ſoutenues d'exemples pour les rendre ſenſibles, apprennent aux jeunes gens à conduire leur eſprit, à étendre ſes lumieres, à diſcerner ſûrement le vrai du faux, & par conſéquent à parler raiſonnablement, & à ſe conduire de même dans toutes les actions de leur vie.

La Morale pratique ſe trouvant entiérement renfermée dans les Leçons de l'Hiſtoire, ils né-

négligent de s'occuper de cette Morale oisive, & qu'on pourroit nommer intellectuelle, où l'on n'agite que des questions frivoles, plus propres, pour l'ordinaire, à soutenir l'imagination qu'à former le cœur & les sentimens.

Ils traitent avec un pareil mépris la Métaphysique, qui ne nous a encore présenté que des idées très-imparfaites de la Divinité. Ils corrigent cette Science, & c'est à l'aide de la bonne Physique, qu'ils apprennent à connoître Dieu, & la partie intelligente qui nous anime.

L'étude de la nature qui succéde à la Logique, soutenue de la connoissance des Mathématiques, fait faire à ces Peuples, qui ont naturellement une grande justesse d'esprit, de grands progrès

progrès dans la Phyſique. Ils apprennent à connoître les cauſes par leurs effets, & quelquefois à preſſentir les effets par les cauſes qui ſont connues. Par l'uſage bien ménagé de cette Science, ils ſe délivrent d'une infinité d'erreurs & de préjugés qui ſont ſi communs ſur notre Terre.

Toutes ces Etudes préliminaires étant achevées, on permet à un jeune homme de lire les Poëtes. On lui fait connoître quel eſt cet Art tant vanté, & combien il ſe trouve ſouvent éloigné du but où il tend, qui eſt de plaire & d'inſtruire, de rendre le vice odieux, & de faire aimer la vertu. Mais cette idée, diſent les Habitans de Mercure, n'eſt que comme le Roman de la Poëſie, ou le maſque trompeur

peur dont on abuſe preſque tous les jours.

Un Sage que j'ai connu, la nommoit l'Art ingénieux d'impoſer à la raiſon par la cadence & l'harmonie des paroles. Il ſemble, diſoit-il, que l'enthouſiaſme dont les Poëtes ſe piquent, ſoit un vertige, & je ne ſçai quel eſprit de ſéduction qui les met hors d'eux-mêmes, & leur fait preſque toujours oublier la raiſon, pour ſuivre le nombre & la meſure du Fanatiſme qui les entraîne, les tire hors de leur ſujet, & en pervertit l'idée; enſorte qu'avec les meilleures intentions du monde pour la juſteſſe & la ſolidité des raiſons, un Poëte ſe trouve conduit par une eſpece de violence magique dans le faux & la puérilité.

La Poëſie qui doit plaire n'at-

teint

teint donc pas à ſon but quand elle s'écarte de la juſteſſe, & qu'elle s'amuſe à la bagatelle triviale ; car un Lecteur ſenſé ne cherche que le vrai & des idées ſolides.

Elle n'inſtruit pas non plus, quand elle déguiſe les objets, & qu'au lieu de les montrer tels qu'ils ſont, elle ne préſente qu'un maſque enjolivé qui les rend ſouvent méconnoiſſables.

Il eſt vrai que dans ces défauts ce n'eſt pas l'Art qu'il faut blâmer, & que l'Ouvrier a tout le tort : auſſi ne mépriſe-t'on pas la Poëſie dans Mercure, mais on avertit ſeulement de la lire avec précaution, pour ſe préſerver de la ſéduction qu'elle répand ſouvent à pleines mains.

C'eſt grand dommage, diſent nos Sages, que les Eleves des Muſes avec tant d'magination, d'agré-

d'agrémens & de feu ne s'appliquent pas assez à former leur jugement. S'ils faisoient quelques réflexions sur un point si important, ils verroient que les frivolités auſquelles ils se livrent, deshonorent l'Art qu'ils professent, & que les tendres Sornettes, les puérilités champêtres, les fades louanges & les petits riens rimés à la fabrique desquels ils vieillissent, diffament tout à la fois l'Art & l'Artisan.

Les Habitans de Mercure ne refusent pas leur approbation, & les couronnes aux Poëtes qui s'en rendent dignes ; mais ils ajugent aussi des Moulinets & de Marotes à ceux qui ne leur donnent pas autre chose.

L'ignorance & la sottise ne passent pas dans Mercure pour des agrémens, comme sur notre

notre terre : on y éleve les filles de même que les garçons, pour tout ce qui concerne l'esprit & la justesse du raisonnement ; on leur fait l'honneur de leur croire assez de tempérament & de santé, pour acquerir un certain nombre de connoissances nécessaires : on juge même qu'elles ne perdront pas plus de leur teint, ni de l'embonpoint qui fait la beauté en se formant la raison, qu'en se tendant les mains adroites. Suivant ce système au lieu de leur apprendre à filer, à broder, ou à faire de la tapisserie, on les instruit à penser juste, à réfléchir, & on les conduit autant qu'il est possible à connoître un très-grand nombre de choses, & à en parler raisonnablement.

Il y en a peu qui n'ait appris une

une des langues que parlent les Sages, outre celle de la Cour que tout le monde ſçait, & perſonne n'a encore remarqué que cette étude & celle de la Philoſophie, leur ait rendu les yeux moins brillans, & le teint plus terne. Il ſemble au contraire, que les lumieres de leur eſprit qui ſe répandent ſur toutes leurs actions & leurs diſcours, les font trouver plus aimables : je ſçais bien du moins que la douceur de leur humeur, la gayeté, ni le goût des plaiſirs n'en ſouffrent point ; & j'ai quelquefois entendu de très-jolies perſonnes cauſer à leur toilette avec le grand Deſcartes, de choſes très-ſublimes, pendant qu'elles arrangeoient leurs mouches avec un merveilleux artifice, & des intentions très-éloignées de la Métaphyſique. Ces

Ces faits doivent apprendre aux beautés de notre monde, qu'on peut ſçavoir bien des choſes, ſans devenir laides; mais qu'il eſt fort difficile d'être bien jolie quand on eſt ſotte & qu'on ignore tout.

Le premier ſoin qu'on prend après leur avoir formé l'eſprit, c'eſt de les affermir autant qu'on le peut, contre les illuſions de l'amour propre. Toutes les femmes dans Mercure ſont ſujettes à cette maladie épidemique: elle les attaque ordinairement vers les quinze ou ſeize ans, & leur revient de tems à autre par accès; il s'en trouve même à qui elle dure toute leur vie.

On appréhende preſqu'autant cette infirmité que notre petite verole: ce n'eſt pas qu'elle gâte les traits, ou qu'elle détruiſe la fraîcheur

fraîcheur du teint ; mais c'eſt qu'elle répand ſur toute la perſonne qui s'en trouve atteinte, je ne ſçai quoi d'injuſte & de rebutant, qui écarte l'amour & l'amitié à cinq cens pas à la ronde, ce qui paſſe pour un grand malheur dans la Planette. Heureuſement l'Art de guérir cette maladie n'eſt pas difficile ; car il ne conſiſte qu'à donner à chacun une idée priſe de ſa propre valeur intrinſéque, à perſuader à une belle Perſonne qu'elle n'eſt pas une Divinité, & à une jolie femme qu'elle n'eſt que cela. Suivant ce tarif, telle qui ſe connoît peu d'eſprit, s'en tient à la complaiſance & aux agrémens de l'humeur, & celles qui ſe trouvent des talens & du génie au-deſſus des autres, ne laiſſent pas d'avoir la modeſtie de croire qu'il

leur

leur peut arriver quelquefois de n'avoir pas raison. Dans cette idée l'entêtement n'eſt pas un de leurs défauts, & ſans s'attirer leur mépris & leur averſion, on peut ſe diſpenſer d'être toujours de leur ſentiment, ce qui eſt d'une grande utilité pour la douceur du commerce de la vie.

On charge la Comédie de ce qui reſte à faire pour l'éducation du beau ſexe : on leur y fait voir les peintures ingénieuſes & vraies de toutes les paſſions. C'eſt-là où l'on apprend qu'elles doivent toutes reconnoître l'empire de la raiſon, mais qu'il faut ſur-tout ſe garder de celles qui mettent notre bonheur entre les mains d'autrui, comme l'ambition, & l'amour.

Ces deux Tyrans nous ſoumettent

mettent à tant de gens, & font dépendre notre fortune d'un ſi grand nombre de bagatelles imperceptibles, qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver un moment de repos à leur ſuite. L'homme ambitieux eſt l'eſclave de ſon Maître, du Favori, du Miniſtre, de la Maîtreſſe & des Valets. Il faut de plus lutter contre ſes gaux, écarter ſes Supérieurs, & craindre généralement tous ceux que la juſtice, le hazard, ou la ſeule ambition peut mettre en concurrenee avec nous : car quelqu'inférieurs qu'ils nous puiſſent être en toutes choſes, ils pourroient par fineſſe, par préſens, & comme on dit, par le deſſous des cartes, nous ſupplanter : rien n'eſt plus commun dans le chemin de la Fortune. Il eſt donc vrai qu'en briguant

ſes

ſes faveurs, notre bonheur ne dépend plus de nous ; puiſque nous nous livrons à tant de hazards. L'amour n'eſt pas moins contraire à notre repos que l'ambition : il attire toujours par une route ſemée de fleurs. La beauté, la joye, les amuſemens l'accompagnent, une ſéduction réciproque nous ſoutient pour un tems dans un raviſſement auquel tout autre plaiſir céde, mais ces momens enchanteurs ſont moins durables que le calme de l'Océan.

L'habitude arrive bientôt ſuivie de l'afadiſſement, qui ne marche jamais ſans le dégoût & l'inſupportable ennui. Cette dangéreuſe compagnie s'empare de notre cœur, & comme notre ſexe eſt plus diſpoſé à la recevoir, c'eſt auſſi chez nous qu'elle

le commence ordinairement à s'établir.

De-là naissent les inattentions, les airs distraits, les écarts, quelquefois les impolitesses, & sûrement les indiscrétions : l'humeur vient ensuite, & ce mal contagieux produit les éclaircissemens, les réponses séches, les reproches, & une infinité d'impertinences réciproques ; dont chacun séparement, seroit tout-à-fait incapable.

On conte à ce sujet une imagination singuliere d'Artemise, après la mort de Mausole son mari qu'elle avoit parfaitement aimé. Comme cette Princesse resta veuve très-jeune & fort belle, son tempérament & les vertus du célibat ne s'accordoient point ensemble : cependant pour agir avec connoissance de cause, elle char-

gea un Mathématicien fameux de calculer au vrai les plaisirs & les chagrins que l'amour pouvoit causer, & pour l'aider dans ce calcul, elle lui donna le journal exact de sa vie depuis son mariage.

Le Géomêtre, après une supputation fort attentive, rapporta que l'attachement le plus parfait entre les personnes les mieux assorties, donnoit environ treize quinziémes de peine plus que de plaisir.

Cette régle d'Arithmétique, exprimée en des termes plus simples, signifie que deux personnes qui s'aiment bien, n'ont au plus dans toute l'année, que deux mois de bonheur & de calme parfait pour dix d'inquiétude, de contre-tems, de babioles fâcheuses & de tracasseries

ries désespérantes. Sur cet exposé la belle Reine de Carie, que son goût naturel inclinoit à de secondes nôces, conclut au célibat ; mais pour se distraire & s'occuper dans son loisir de quelque pompeuse bagatelle, elle bâtit le fameux Mausolée qui fut en son tems le plus superbe monument de l'impertinence humaine.

CHAPITRE V.

Des Enterremens.

LA Mort étant ici une action volontaire, elle ne traîne rien de lugubre à sa suite ; au contraire les amis du Mort se réjouissent de ce passage que vient de faire leur Compatriote, à une

ſorte de vie qui étoit plus de ſon goût que la derniere, puiſqu'il l'a quittée. Suivant cet opinion qui eſt très-raiſonnable, ils n'employent rien dans les funérailles qui ne ſoit propre à inſpirer la joye, tous les ſymboles en ſont rians. On dreſſe une Pyramide devant la porte du défunt, elle eſt parée de verdure, de couronnes & de guirlandes de fleurs entremêlées de repréſentations agréables & d'emblêmes. On y chante des airs d'allegreſſe à la louange du Mort, on y raconte ſes bonnes qualités, ſans manquer jamais de faire une Satyre douce de ſes défauts : c'eſt comme la petite Piece Comique qui ſuit la grande dans nos Spectacles. On y rit, on y profite,

Le plus beau du Spectacle eſt l'arrivée des cendres du défunt, que

que ſes amis apportent dans une eſpéce d'urne très-précieuſe, & magnifiquement ornée : on la place découverte ſur le plus haut de la repréſentation. Cette cérémonie achevée, les plaiſirs, les danſes, la muſique & toutes ſortes de jeux tant d'exercice que d'autre eſpéce, recommencent & durent le reſte de la journée ; enſuite chacun ſe retire, laiſſant les cendres de ſon ami dans le ſein de l'air qui s'en charge, & va les verſer, par des chemins inconnus, dans les tréſors de la nature, qui fait un nouvel individu de ce peu de pouſſiere. Ainſi ſe perpétue la race humaine.

Ces froides Reliques étant bientôt diſſipées, on détruit l'appareil des Funérailles : c'eſt alors que ceux qui ſont aſſez touchés

chés de la mort du défunt, pour s'amuser à le pleurer, sont dénoncés au Magistrat, qui les condamne comme des ingrats à une amende pécuniaire applicable aux héritiers. On dit pour raison de cet usage, que celui qui aimoit assez le defunt pour le pleurer après sa mort, lui avoit sans doute bien des obligations, qui consistoient dans l'agrément de sa conversation, la douceur de son commerce, son amitié, ses bons offices, &c. Le Pleureur, dit-on, a joui de tout cela, sans quoi il ne le regretteroit pas; il en a même joui pendant un tems considérable, puisqu'il y est si accoutumé qu'il ne sçauroit s'en passer. Mais n'est-il pas bien juste que le défunt qui a tant vêcu pour le plaisir de son ami, ait enfin la liberté de mourir pour sa satisfaction

tisfaction particuliere, & n'eſt-ce pas une grande ingratitude d'être fâché par ſon intérêt perſonnel, du bien qui eſt arrivé à notre ami intime ? Voilà pourquoi la Police punit ceux qui s'affligent de la mort d'un autre.

Nos Sages ont quelquefois demandé, pourquoi on ne dreſſoit point de tombeau dans Mercure, comme on fait dans la plupart des autres Planettes ? A quoi les Mercuriens ne répondent que quatre mots ; mais fort déciſif : « Si les Tombeaux, » diſent-ils, & les Epitaphes étoient éternels, la Planette ne » ſeroit pas capable de les contenir tous : s'ils ſont périſſables, ce n'eſt pas la peine de » les bâtir.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Termetis & de Nixée.

TERMETIS étoit plus beau que l'Amour, & auſſi amuſant que lui. Le voilà connu de toutes les femmes, c'eſt à qui l'aura, on ſe l'arrache. L'aimable Nixée fut la ſeule qui ne donna point dans cette frénéſie. Comme elle avoit plus de goût & de diſcernement que les autres, elle évita le piége de ces attraits ſuperficiels. Termetis fut éconduit, & fit des efforts inutiles pour la mettre ſur ſon Catalogue. Je ne ſçai quelle mauvaiſes langues avoient dit de lui, Que *tout ce qui reluit n'eſt pas or*; mais il eſt certain que ce Proverbe

verbe, & quelques discours assortissans, l'avoient si bien dépris auprès de Nixée, qu'à peine pouvoit-elle le souffrir. Un pareil traitement lui paroissoit bien insupportable : car ces Tyrans des cœurs devant qui toute vertu trebuche, souffrent les contradictions avec grande impatience. Voilà donc Termetis amoureux pour la premiere fois de sa vie, Nixée d'en rire, & lui de s'en désesperer. Les autres avoient beau l'agacer, le railler sur le malheur de ses soins, & sur une fidelité qu'on ne lui demandoit pas : rien n'y faisoit, il étoit impossible de le guérir.

Après des années de persévérance qui n'avoient eu aucun succès, il se mit en tête de vaincre l'opiniâtre dédain de sa Reine, ou de mourir : comme ce

dernier parti lui parut plus sûr & plus facile, ce fut celui qu'il tenta d'abord. Il se rendit à la grande Montagne dans un tems qu'elle se trouva très-vivement attaquée. Termetis se plaça partout où le péril etoit le plus évident, fit des prodiges de valeur, & fut bientôt choisi pour être à la tête de la principale Troupe, dont le Chef venoit d'etre tué. Le combat fut très-long, & ne cessa que par l'extrême lassitude des deux Partis. Il recommença le lendemain, dura tout le jour, & Termetis qui ne cherchoit qu'à mourir glorieusement, mena ses Soldats bien plus loin qu'ils ne se croyoient capables d'aller. Ils parvinrent jusqu'à la Croûte que les Ennemis avoient abandonnée, se logerent sur leur propre terrein, & lorsque les ennemis

nemis vaincus & repoussés crurent trouver un azile dans leur Patrie, ils n'y trouvérent que la mort & des chaines. Ce nouveau prodige de courage & de bonne conduite, fut loué même de l'Empereur, ce qui est dans Mercure le comble de la gloire. Mais le Prince ne se contenta pas d'avoir donné des louanges à Termetis, il lui écrivit de sa main, & lui manda qu'il lui accorderoit les trois premieres graces qu'il lui demanderoit, pourvû que ce ne fut pas le don de la Métamorphose, parce que le nombre étoit rempli. Termetis qui ne souhaitoit que ce don par lequel il espéroit pouvoir se rendre aimable aux yeux de Nixée, reçut la Lettre de l'Empereur & ses promesses comme des biens inutiles, & ne songeoit qu'à mourir, comme

font les gens trop vifs qui mettent toujours les choſes au pis. Il revenoit accablé de triſteſſe & le déſeſpoir dans le cœur, maudiſſant ſa cruelle deſtinée, lorſqu'il apperçut deux petites figures vieillotes mâle & femelle qui diſputoient à l'ombre d'un oranger avec autant de véhémence que s, ils n'avoient eû que quinze ans, & que s'ils euſſent voulu ſe manger le blanc des yeux. Il s'approcha dans l'intention de les mettre d'accord, s'il étoit poſſible; mais ils étoient ſi animés qu'ils ne le voyoient pas, quoiqu'il y eût long-tems qu'il étoit à les écouter; enſorte qu'il avoit déja appris que l'eſſentiel de la diſpute conſiſtoit à ſçavoir, ſi les Charniers Saints Innocens ſubſiſtoient encore dans leur ancienne forme à Paris, ou s'il

s'il étoit vrai qu'on en eût fait un marché au cœur de la Ville, comme l'avoient assuré quelques Sages nouvellement arrivés de la grande Lune qui est notre Terre: Le petit Bonhomme soutenoit le premier point, sa petite Bégueule assuroit le second. Enfin ils apperçurent Termetis, à qui la Vieillote s'adressant la premiere, lui demanda, s'il n'avoit point entendu dire ce qu'elle assuroit? Il répondit que non; mais qu'il ne concevoit pas comment deux personnes qui avoient l'air si sage pouvoient si fort s'émouvoir pour une pareille bagatelle. Comment bagatelle, s'écria la bonne petite Vieille? c'est en effet bagatelle pour vous à qui ils ne font rien, mais pour moi qui les ai bâtis, la chose n'est pas égale. Car c'est mon ouvrage, &

l'Egliſe

l'Eglise qui y tient aussi, & encore de belles & bonnes maisons du Quartier. Il est vrai que Flamel mon mari qui est là présent, me fournit l'argent, ayant trouvé la belle & bonne Pierre Philosophate : dites Philosophale, interrompit Termetis ; Philosophale, comme vous voudrez l'appeller, dit la petite Femme, il est là pour m'en dédire. Termetis voyant bien alors qu'il avoit affaire à un homme bien plus important qu'il ne le se l'étoit imaginé, fit bien des politesses à Flamel, & lui demanda pardon de l'être venu interrompre, en se mêlant peut-être indiscretement de leur dispute. Non, mon enfant, répondit le Vieillard, je ne vous en sçai point mauvais gré ; mais faites-moi le plaisir de me dire, qui vous croyez de nous deux

deux qui a raiſon : nous vous prenons pour Juge, n'eſt-il pas vrai Pernelle, dit-il en s'adreſſant à ſa femme? Oui, répondit-elle, de bon cœur.

Termetis ſurpris d'avoir à décider un fait dont il n'avoit pas la moindre connoiſſance, voulut s'en excuſer ; mais on le pria des deux côtés ſi inſtamment de prononcer qu'il ſe rendit à leurs prieres. Si vous m'en croyez, dit-il, après avoir demeuré quelque tems ſans parler, le plus court, pour ſçavoir à quoi s'en tenir, ce ſeroit d'y aller voir.

Bon, répondit Flamel, voilà une belle déciſion, vraiment nous irions bien ſi nous le pouvions: mais quoique Sages & Philoſophes, nous ſommes retenus ici par des liens indiſſolubles. Hermes qui, comme vous ſçavez,

vez, est le premier des Sages, & qu'on doit regarder comme le Génie de la nature, est celui qui nous force à vivre dans Mercure, sans en pouvoir sortir qu'après mille ans de séjour. Je ne sçai qui l'a averti, quand nous étions sur notre Terre, que nous y faisions de grandes dépenses, des bâtimens magnifiques, des aumônes extraordinaires, & de grosses fondations. Il commença par blâmer notre imprudence, ensuite voyant qu'elle continuoit il m'en parla, & je lui promis d'être plus sage à l'avenir: mais la femme que vous voyez-là (ces animaux, dit-il en souriant, sont faits pour tourner la tête des hommes) m'a tant persécuté, qu'il ne m'a pas été possible de tenir la parole que j'avois donnée à notre Maître, & lui voyant que

que j'étois incorrigible là-dessus, m'enleva une belle nuit de chez moi avec ma femme, & nous conduisit ici. Il nous dit en chemin qu'il ne le faisoit que pour notre bien, & à dessein d'empêcher que quelque Prince avare ou d'autres puissans envieux de notre secret, ne se saisissent de nous, pour nous forcer à le leur apprendre, & ne parvinssent enfin à une divine connoissance qu'on ne doit jamais acquerir par pure révélation, mais par ses soins, par son génie, ou par l'amitié de quelque Sage qui peut bien en donner une partie pour tâcher de mettre au fait du reste, comme il m'est arrivé à moi-même : car j'ai sçû la matiere premiere d'un Juif, mais j'ai dû le reste à mes veilles & à mon attention.

Je vous plains, répondit Termetis,

metis, d'être pour si long-tems encore exilés de votre patrie, car vous ne paroissez pas avoir plus de trois ou quatre cens ans. A peu près, dit la bonne petite femme qui rougit en voyant son Baptistere. Puisque cela est, dit Termetis, je m'engage, si vous voulez, à vous faire avoir un passeport & une voiture, pour retourner chez vous, & pour revenir ici. Vous connoissez le pouvoir de l'Empereur: il m'a promis, comme vous le pouvez voir par la Lettre dont il m'honore, de m'accorder trois dons. Le premier que je lui demanderai, ce sera votre voyage, & il ne me le refusera pas sans doute. Le petit couple ratatiné tomba aux pieds de Termetis qui les releva, en les assurant qu'il se trouvoit fort heureux de rencontrer

contrer une occasion aussi favorable d'obliger des personnes si importantes.

Flamel certifié par la Lettre de l'Empereur de la vérité du fait, & pénétré de reconoissance pour la bonté de Termetis, lui offrit tout son sçavoir, & ce qui lui restoit de poudre de projection. Termetis qui ne voyoit pas comment ce secret le rendroit plus aimable auprès de Nixée, remercia Flamel. Le bonhomme parut surpris de ce refus, & en demanda la raison. c'est, répondit Termetis, qu'il ne s'agit pas pour mon bonheur de transmuer les métaux, mais de changer le cœur inflexible d'une personne que j'aime passionément, & qui ne sçauroit me souffrir. Mort de ma vie, répondit la petite Pernelle, elle est donc

bien

bien dégoutée de ne vous pas trouver à ſon gré? Il y a quelque choſe là-deſſous : mais depuis quand l'aimez-vous ? *Termetis*, depuis trois ans. *Pernelle*, & elle ne vous aime pas ? *Termetis*, non. *Pernelle*, c'eſt, reſpect à la Compagnie une grande..... elle a tort aſſurément, ou il faut que vous en ayez beaucoup. Ecoutez : Flamel n'as-tu point ſur toi de cet Elexir de ménage dont tu prens ſi ſouvent? Oui, dit le bonhomme, mais celui-ci n'en a que faire, du moins je n'en prenois pas à ſon âge. *Pernelle*, il eſt vrai; mais auſſi on t'aimoit, j'en ſuis bonne preuve, & on ne l'aime pas. Donne lui en un peu, cela ne ſçauroit lui faire de mal. Croyez-moi, beau garçon, prenez-en, vous ne vous trouverez pas re-

reconnoiſſable, je ſçai bien ce que je dis : quand Flamel en eut pris cinq ou ſix fois, il embellit ſi fort, je m'entends bien, que c'étoit tout un autre homme ; ils diſent que cela amende la nature, que c'eſt un furet qui va chercher les defauts & qui les chaſſe. Enfin, que ſçai-je? je n'entends rien à tout cela ; mais je ſçai bien comme je m'en ſuis trouvée. Termetis ne ſe le fit pas dire deux fois, il en prit : Flamel lui en donna une grande bouteille, & promit de lui en apporter d'autres à ſon retour ; avec cette aſſurance ils allerent tous trois à la Cour. La Requête de Flamel fut accordée par l'Empereur. La troupe alors ſe ſépara, chacun tira de ſon côté. Le lendemain Termetis reprit une doze de

ſon flacon. A peine y avoit-il deux heures qu'il l'avoit bue, qu'il apperçut ſenſiblement que ſes mains qu'il avoit un peu groſſes s'étoient allongées & blanchies ; il ſe mira dans la premiere fontaine, il trouva ſes ſourcils plus épais, ſes cheveux plus longs & mieux fournis. S'il ſe fut baigné quelles merveilles n'auroit-il pas vûes ! Il ne les ignora pas long-tems.

Il lui tardoit d'être arrivé, pour voir Nixée : il fit donc grande diligence, & alla deſcendre chez elle. On lui dit qu'elle venoit de ſortir, & qu'une telle de ſes amies l'attendoit ; c'étoit une de celles qui lui vouloit du bien. Il monta, & malgré ſa grande paſſion pour Nixée, il n'eut pas le courage de reſiſter à l'occaſion preſente : l'elixir étoit trop

preſſant

preſſant & la Dame trop foible. Dans le tems qu'il ſe paſſoit des prodiges, Nixée rentra, & trouva nos gens ſi enyvrés qu'à peine l'apperçurent-ils. Termée qui la vit le premier ne fit qu'un ſault pour s'aller cacher.

Nixée qui etoit bonne Princeſſe, ſe contenta de faire quelques petits reproches à ſon amie, de ne l'avoir pas avertie du rendez-vous : celle-ci jura que ce n'étoit qu'une rencontre, mais qu'elle valoit bien une bataille, & lui fit le détail de l'avanture. Dans l'admiration où étoit Nixée de ce récit circonſtancié, elle s'écria, qu'il étoit donc bien vrai que les voyages faiſoient les hommes. Le voyageur rentra, s'alla jetter aux génoux de ſa Maîtreſſe qui lui pardonna, à condition de ſe corriger, ou de

de prendre plus poliment une autrefois son champ de bataille. Elle fut si contente de son Amant, qu'elle jura que dans la suite, elle ne se laisseroit jamais prévenir, & qu'elle jugeroit de toutes choses par elle-même, avant que de les croire.

CHAPITRE VII.

Du Premier Ministre de l'Empereur.

CETTE Place est fort briguée, comme on peut croire, y ayant de grands honneurs, beaucoup de crédit & de gros appointemens qui y sont attachés. Mais comme il n'y a point de fortune qui ne soit sujette à inconvénient, il s'en trouve un considérable à cet emploi,

ploi, comme on va le voir.

Auſſi-tôt que l'Empereur a nommé un premier Miniſtre, il eſt ſaiſi ſubitement d'une maladie contagieuſe, à laquelle les autres hommes ne ſont pas ſujets: pluſieurs en ſont morts, d'autres n'en guériſſent jamais; & ceux-mêmes qui s'en ſauvent, n'en reviennent pas ſans avoir été bien malades.

Ce mal s'appelle le *Rengorgement*: il commence par la joye, & finit par la douleur. J'expliquerai quelques-uns de ſes ſymptômes, mais non pas tous: car ils ſont innombrables.

Le Rengorgement eſt précédé de vapeurs violentes, qui montent à la tête, & qui la troublent abſolument. D'abord une eſpéce de raviſſement ſaiſit le malade: on voit dans ſes yeux

une joye qu'il ne peut contenir, & qui l'étouffe ; parce que la décence qu'exige ſon nouveau grade, le force à une contenance ſérieuſe. Cependant ce rire retenu ſe répand ſur toute ſa perſonne : il l'a gonfle, la redreſſe, & l'allonge au point qu'un nouveau Miniſtre croît au moins de quatre grands doigts en vingt-quatre heures.

Mais à peine a-t-il joui de l'avantage de ſa taille, que ſes yeux s'égarent ; je ne ſçai quoi de farouche, charge ſa Phiſionomie & la brunit, le ſon de ſa voix s'altere, & prend un ton affirmatif qui fait peur aux petits enfans, & dont les autres ont peine à s'empêcher de rire.

Quand le mal a gagné juſques-là, on le voit augmenter à vûe d'œil. Alors le malade perd

perd la mémoire, il oublie le visage de ses meilleurs amis ; il appelle *chose* ses plus anciens domestiques, dont le nom cesse de lui être familier : un mouvement inquiet l'agite sans cesse, il n'entend rien de ce qu'on lui dit, il ne sçait ce qu'il repond, il trépigne, va & vient dans une chambre au milieu des nouveaux Idolâtres de son rang. Il tend encore la main, il la serre à qui la lui présente, & c'est la derniere Scéne Comique de cette piéce, il entre dans les coulisses, & disparoît.

C'est alors que le Rengorgement arrive à son période, & que la force du mal change absolument toute la constitution du Ministre, & lui donne un nouveau caractère.

Desemillant, poli, gai, riant &

verbiageux qu'il étoit d'abord ; il devient posé, rude, sombre, hagard, taciturne : il fuit le monde, il commande des verroux à son appartement, un homme bizarrement vêtu s'en empare. Le cerbére prend par contagion le mal de son maître, & devient aussi rogue & aussi sauvage que lui ; il défend la porte comme une place frontiere, il en repousse les assiegeans, & avec ces trois mots *on entre pas* qui composent toute sa Rhétorique, il expédie cinq cens personnes.

Pendant ce tems-là, le Ministre mystérieusement renfermé, pirouette sur le talon, coupe ses ongles, murmure un Vaudeville, écrit à sa Maîtresse, & prend tout fait de la main de son Secretaire, le rapport dont il

il eſt chargé pour le premier Conſeil. Ces fonctions importantes étant remplies en trois ou quatre heures au plus, la Pendule ſonne, mon homme prend ſon habit, demande ſa tabatiere, & aſſure ſa contenance. La porte s'ouvre; à l'apparition de l'homme d'Etat, chacun s'empreſſe, les plus Grands l'abordent, quelques-uns lui parlent, il ſourit ſans les entendre, & ſe charge de terminer telle affaire qu'on ne verra terminée que dans quarante ans. Un quart d'heure ſuffit pour cet emploi pénible; on l'attend, il ne peut s'arrêter, le Conſeil va ſe tenir, il s'éclipſe & ſe dérobe à la foule qui l'a attendu tout le jour, & qui l'attendra demain préciſément à la même heure & avec le même ſuccès.

Le Rengorgement ne s'en tient pas là : le mal gagne, & rend en très-peu de tems le malade plus intraitable, il devient fier avec ses Supérieurs, insolent avec ses égaux, impraticable à ses amis, & invisible au reste des hommes. De-là s'engendrent les haines, la jalousie, puis les clameurs publiques. Le Prince les écoute un tems, & en est fatigué; il dissimule, il espere que les plaintes se pourront assoupir, elles augmentent. Il faut enfin ceder, le Maître accablé du cri de tous les Etats, retire la main qui soutenoit le Ministre, il tombe & sa chûte entraine tous ceux que sa maladie avoit gagnés. Ce *Janitor* inflexible qui rudoïoit les plus Grands, accueille un homme de la populace.

Le

Le Favori disgracié, qui répondoit à peine d'un signe de tête aux prosternations, salue à présent le premier venu. Il demande la faveur & la protection de tel qu'il ne daignoit pas honorer de la sienne, & sa famille avec laquelle les plus grands noms briguoient la gloire de se déshonorer, trouve à peine des alliances de plein pied ; tant la fortune se plaît souvent à humilier davantage ceux qu'elle a le plus élevés.

CHAPITRE VIII.

De l'Amour.

L'AMOUR n'est pas regardé dans Mercure, comme une affaire plus sérieuse que les au-

tres occupations de la vie: il y paſſe pour un amuſement, tel que le jeu, la bonne chere, le goût des ſpectacles, & les autres diſſipations. On ne le condamne point dans la Planette; mais on ne laiſſe pas de rire du ridicule qu'il donne aſſez ſouvent. Car il n'y a point de ſentiment ſi propre à dévoiler les caractères, & à en faire connoître les defauts. On ne fait nul ſcrupule de la choſe, mais on en craint fort les conſéquences: c'eſt ce qui fait que le ſecret d'une galanterie n'eſt guéres moins gardé que celui d'une affaire d'Etat.

Les Amans ne confient donc au Public ni leurs peines ni leurs plaiſirs; on ignore dans Mercure, ces catalogues effrontés qui affichent les conquêtes d'une jolie femme, & l'eſpéce d'arithmétique

métique grossiere d'un jeune étourdi qui calcule aux yeux du Public ses amusemens journaliers. Enfin rien n'est moins libre en apparence ni si apprivoisé en effet que l'amour dans Mercure.

Un mari n'enferme point sa femme, un nouvel Amant ne fait refuser la porte à personne, pas même à son prédécesseur; les meres ne contrarient point leurs filles, il est également libre aux deux sexes de se promener, & même de voler autant que leurs ailes ont de force, sans crainte d'être suivis sur la terre & dans l'air.

Il est vrai qu'on n'use de ces facilités que la nuit; on se rencontre, on se voit tout le jour comme ici, mais tant que le Soleil éclaire, l'amour se dissimule.

On ne le confie tout au plus qu'au Crépuſcule, mais auſſi au Soleil couchant il y a tout à parier qu'avant deux heures, tous les Habitans de Mercure ſeront tête à tête.

La jalouſie de notre monde eſt inconnue dans la Planette. Il eſt vrai que les craintes délicates de perdre ce qu'on aime, n'en ſont pas bannies, & qu'on y eſt ſenſible comme ici aux inquiétudes légéres qui ſoutiennent l'amour, & le rendent attentif: mais deux perſonnes qui s'aiment, s'eſtiment aſſez pour ne pas craindre de véritables trahiſons; d'ailleurs, c'eſt un uſage tout établi que le premier de qui le goût s'uſe, l'avoue ſans détour. Ainſi la jalouſie qui ne conſiſte que dans la crainte & le ſoupçon, n'a point de lieu

lieu, puique tout eſt éclairci d'abord : en ce cas on ſe ſépare, & on ſe déſeſpere, ſi on veut ; mais du moins on n'eſt pas jaloux, & les Connoiſſeurs diſent tous, qu'épargner la jalouſie à un Amant quitté, c'eſt accorder la grace à un malheureux condamné qui ſe trouve ſur l'échafaud.

S'il reſte donc quelque peine en amour, c'eſt au plus celle du commencement d'une affaire de cœur, où l'incertitude ne laiſſe pas l'ame dans une ſituation bien paiſible ; mais les inquiétudes de cette eſpéce ont plus d'agrément que d'amertume. Cela eſt ſi vrai, que l'Empereur ayant un jour offert d'enſeigner l'Art de conſulter les ſorts ſur les nouveaux engagemens, pour ſçavoir dès les premiers jours s'ils

viendroient à bien ou non, il fut très-humblement prié de laisser les choses sur l'ancien pied; ce qui paroit d'autant plus raisonnable que pour l'ordinaire cette espéce d'incertitude n'est pas longue. On a cependant vû des femmes qui ont été sur la défensive trois mois entiers; mais la chose, quoique vraye, passe encore pour incroyable, tant elle est rare. Nos hommes sont si adroits, & les Dames de cette Planette sont si vives qu'un rien suffit pour les déterminer.

Une blonde incertaine, & qui persistoit dans son irrésolution depuis plus d'un mois, avoit deux Amans qui lui plaisoient également. Celui qu'elle voyoit le dernier, lui paroissoit toujours preférable; mais lorsqu'ils

qu'ils se rencontroient tous deux ensemble, elle ne pouvoit se résoudre à perdre ni l'un ni l'autre, & malheureusement l'usage de les prendre tous deux n'étoit pas encore passé de notre Monde dans celui-là. Dans cet embarras l'un des deux qui se trouva un jour seul avec elle, s'avisa de lui dire : L'Amour, belle Zénis, augmente la beauté, & la joye l'entretient, au lieu que le sérieux & l'ennui la détruisent. Rien au monde n'est si beau que vous ; cependant il y a des gens qui disent, que l'incertitude où vous êtes, pour choisir d'Alcime ou de moi, vous donne je ne sçai quoi de sombre, qu'on ne vous trouvoit pas auparavant. Je ne m'apperçois pas pour moi de ce changement, & il faut que ce soit

vos

vos envieuſes qui font courir ces bruits-là ; mais. . . Non Télexis, interrompit-elle, on ne ſe trompe pas, je m'apperçois moi-même qu'on a raiſon, & je ſuis trop heureuſe d'avoir à quoi me prendre des reproches que me fait mon miroir depuis quelques jours : mais puiſque vous me faites appercevoir qu'une plus longue incertitude ſeroit capable de me cauſer un malheur effroyable, finiſſons-la, recevez mon cœur avec tous les témoignages de ma plus vive tendreſſe.

Alcime arriva peu de tems après: Zénis ne lui diſſimula point la préférence qu'elle avoit donnée à ſon rival, il en fut touché; mais le mal étant ſans remède, il fallut chercher ailleurs des conſolations, dont l'humanité

manité de nos Belles ne laisse guéres manquer les affligés.

Comme les maladies & les foiblesses de tempérament sont peu connues dans Mercure, voilà deux causes essentielles de boudetie, ôtées du commerce galant. Ce n'est pas que la source des plaisirs y soit inépuisable non plus qu'ici, mais elle est bien moins limitée.

D'ailleurs la nature ingénieuse, & toujours attentive au bonheur de ce Peuple favori, permet aux hommes de thesauriser en fait de plaisir, c'est-à-dire, de reserver ceux qu'ils n'ont pas dépensés dans l'usage journalier, pour les employer quand il leur plaît. C'est ainsi que dans notre Monde on épargne pendant toute une année en Province, pour vivre trois mois splen-

ſplendidement dans la Capitale.

Pour les Dames la mere commune les a jugées ſi riches de leur propre fonds, qu'elle n'a pas cru devoir leur ménager cette eſpéce d'économie.

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES SINGULARITE'S DE LA PLANETTE.

Le Palais de la Nature.

A Une diſtance à peu près égale des deux Pôles, on trouve un grand amas de rochers tout couverts de mouſſe & d'arbres de toutes les eſpéces, chargés en tout tems de fleurs & de fruits.

Cette

Cette montagne est percée de tous les côtés, & les intervalles que les rochers laissent entr'eux forment des Portiques irréguliers, dont on ne sçauroit se lasser d'admirer la noble & magnifique simplicité. Ces antres superbes sont le Palais de la nature : elle y travaille sans cesse à toutes ses productions, & c'est de-là qu'elle les distribue dans tous les globes de ce tourbillon.

Ce Palais est éternellement ouvert à tous ceux qui cherchent la Nature ; mais il faut avoir passé par des sentiers rudes, avoir grimpé des rochers & traversé des torrens, avant d'être digne d'en approcher. Elle n'a pas voulu que sa demeure fut également accessible à tous les hommes, mais seulement à

ceux

ceux qui la cherchent avec ardeur. Elle les appelle ſes enfans, elle les traite en véritable mere, toutes les portes leur ſont ouvertes ; il leur eſt permis de la voir travailler, & de l'interroger auſſi ſouvent qu'il leur plaît. Mais comme elle n'aime pas fort les queſtions, le meilleur eſt de l'étudier en la voyant faire, & de l'interroger ſans diſcourir, en examinant ſes Ouvrages, & en tâchant de pénétrer par quelle voye elle les exécute : mais pour en venir avec elle à cette grande familiarité, il faut la connoître de longue main, & l'avoir vû bien des fois.

Comme elle nous fait l'honneur à nous autres Sages, de nous admettre à ſa confidence la plus intime, & que nous la voyons tant qu'il nous plaît, il m'eſt

m'eſt facile d'en faire le portrait. C'eſt une grande perſonne fort belle, ſes traits ſont parfaitement réguliers, & pleins d'agrémens. La ſanté, l'innocente joye, la tranquillité qui ne l'abandonne jamais, ne s'occupent qu'à broyer les belles couleurs qu'on voit ſur ſon viſage, à renouveller ſon embonpoint, & à lui conſerver l'éclat toujours renaiſſant d'une jeuneſſe éternelle. Sa taille eſt fort au-deſſus de l'ordinaire, & lui donne un air de majeſté plus noble que piquant; ce qui fait dire à bien des gens, que ſes traits ſont un peu maſſifs, & que ſa beauté ſeroit plus agréable dans un moindre volume: telle devoit être Candace & Minerve, & telle eſt à peu près M. de N.

Pour

Pour ſon humeur, c'eſt la gaieté, la douceur & la complaiſance mêmes: la juſteſſe & l'équité formeut ſon caractere, & comme l'aimable jeuneſſe répare ſuffiſamment quelques coups de burin qui manquent à ſa perſonne, le fond de toutes les vertus eſſentielles qu'elle poſſede, la dédommage amplement de quelque poliſſure, & d'un peu d'agrémens qu'on pourroit lui ſouhaiter. Voilà quelle eſt la Nature.

Aſſez près de ſon Palais, on trouve celui de l'Art: il eſt ſitué dans la partie oppoſée de la Planette, c'eſt-à-dire, auſſi loin qu'il peut l'être de celui de la Nature. Ce point de l'Hiſtoire de Mercure étant fort ignoré, pourra faire plaiſir à ceux

ceux qui ſont bien aiſes de tout ſçavoir.

La Nature avoit pris l'Art en grande averſion, parce qu'il avoit eû la temérité de retoucher quelques-uns de ſes Ouvrages & de les gâter, en y faiſant voir à découvert les traces de ſon travail. Auſſitôt qu'il mettoit la main à quelque choſe, il y imprimoit ſa marque, & par une vanité inſolente à un Eleve, il ſe rendoit auſſi reconnoiſſable dans les ouvrages de la Nature, que la Nature même. On voyoit aiſément dans tout ce qu'il faiſoit les traits de pinceau, les coups de burin, & les impreſſions de la lime; ce qui faiſoit croire à bien des gens, au grand ſcandale de la verité, que la Nature ne travailloit q'en tâtonnant, & qu'elle ne pouvoit

voit donner ces coups libres & ces traits hardis, qui font le véritable prix des bons Ouvrages. Ces causes de jalousie bien fondées, & la ridicule opiniâtreté de l'Art à ne pas se soumettre à la Nature, l'avoient si fort brouillé avec elle, qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Les hommes qui ont bien plus besoin d'elle que de lui, s'étoient joint à leur mere, insultoient à son ennemi par tout où il osoit se montrer, & cela vint au point qu'à force de le persécuter, ils l'obligérent à se cacher au bout du monde. A peine y fut-il retiré qu'il y bâtit un Palais qu'on ne sçauroit décrire, parce que les merveilles qu'on y voyoit passoient tout ce qu'on peut imaginer, & la merveilleuse idée des Châteaux en Espagne

gne n'en approchoit pas.

Comme le Maître de la maiſon étoit en grande froideur avec la nature, à cauſe de l'averſion générale qu'elle lui avoit attirée, ce Palais enchanté ne tenoit rien du tout d'elle. Ses jardins étoient en l'air, les eaux jailliſſoient au lieu de couler, les arbres étoient taillés en forme humaine, & au lieu de l'émail des prés & du gazon, celui des pierres précieuſes parquetoit, pour ainſi dire, les promenades: on foulait aux pieds les rubis, mille pierres brillantes formoient des fleurs & des plantes, & quand on avoit envie de ſe coucher ſur l'herbe fraîche, on ſe trouvoit ſur une moſaïque d'émeraudes. Il eſt vrai que cette peinture reſſembloit ſi fort à la nature que les yeux y étoient

étoient trompés; mais ce n'étoit pas elle, & les autres sens murmuroient toujours de ce qu'on ne leur tenoit rien de ce que la vûe leur avoit promis.

Cependant la rancune de la Nature, & les bouderies de l'Art duroient toujours. Les choses en étoient là, quand le bon Goût, l'un des Suivans de la Nature & son plus zélé Partisan, se mit en tête de voyager, pour achever de se former l'esprit; sa Maîtresse le lui permit. Après avoir parcouru toutes les Planettes, & séjourné quelque tems à Paris, il prit son vol vers Mercure, & s'arrêta justement à l'endroit où l'Art avoit bâti son Palais. Ils étoient amis de tout tems, comme ayant passé leur vie ensemble, & servi sous même Maître. Le Voyageur fut frappé

pé d'abord de la magnificence prodigieuſe de ce Palais: mais au lieu de l'admirer, il demeura ſurpris des étranges écarts qu'on peut faire, quand on abandonne la nature, pour ſuivre le caprice. Où peut-on voir, dit-il à ſon ancien Camarade, plus de beautés, de richeſſes, & de génie? Rien n'eſt aſſurément ſi régulier, ſi beau, ſi ſçavamment inventé, & on ne peut répandre les ornemens avec plus d'élegance & de profuſion; mais dirai-je ce que je penſe? Notre Maîtreſſe manque ici. L'Art ne répondit que par un ſoupir: Je le vois bien, continua ſon Ami, le Dépit & le Chagrin ont plus de part en tout cet ouvrage que toi-même; tu boudes notre Souveraine, & tu veux lui faire croire qu'on peut

se passer d'elle ; vaine entreprise, elle rira de ce projet, & tout ce qui la connoît prendra le même parti : de sorte que ce beau chef-d'œuvre passera parmi eux pour un assemblage bizarre de parties admirablement travaillées, mais qui composent un corps monstrueux. Il y a environ deux mille ans qu'il me vint comme à toi dans l'esprit de faire bande à part ; j'allai dans la grande Lune, & j'arrivai d'abord à la Chine. Là j'inventai les chapeaux pointus, les bottes perpétuelles même pour ceux qui ne montoient jamais à cheval, & le vertugadin pour les femmes. D'abord le Peuple amateur de la nouveauté, poussa ces modes jusqu'à l'extravagance. Elles passerent de l'extrêmité de l'Asie en Europe, &

& il n'y a guéres plus de cent cinquante ans qu'elles étoient en France. Scais-tu ce qui en eſt arrivé, le vent enlevoit tous les chapeaux, ou bien ils s'accrochoient aux portes; l'Infanterie bottée s'embarraſſoit dans ſes éperons, & culbutoit à tout moment; le vertugadin qui n'étoit qu'un grand cercle de fer au bas des jupes, étoit encore ſujet à de plus grands inconvéniens. Je conclus de là que ni toi ni moi ne valons rien, quand nous nous écartons des conſeils de notre Reine: nous ne ſommes bons qu'à ſa ſuite. Mais veux-tu que je t'avoue tout bas un ſecret, ſous parole d'honneur de n'en rien dire: c'eſt que ſi elle nous met en valeur, de notre côté auſſi nous ne lui ſommes pas inutiles. Je ne dis pas toujours ce que je pen-

ſe, mais entre nous je lui vois conſtruire d'auſſi mauſſades figures qu'on en peut imaginer. Il n'y a rien de ſi gauche pour l'attitude, rien de ſi ridicule que leur viſage : elle réuſſit mieux dans les plantes & dans les animaux. Quant aux figures principales, c'eſt-à-dire aux hommes & ſur-tout aux femmes, pour une qu'elle rend parfaite, elle en manque mille. Cela eſt ſi vrai, que lorſque nous voulons faire une ſtatue, nous ſommes obligés d'avoir recours à pluſieurs femmes ; d'imiter le contour du viſage de l'une, la taille d'une autre &c. ce qui fait voir qu'il eſt infiniment rare qu'elle nous préſente un modéle parfait dans toutes ſes parties, mais chut... tu vois bien la conſéquence de ma ſincérité. Je ne ſuis pas ja-

ſeur, répondit l'Art, & dans tout ce que tu viens de dire, je ſuis abſolument de ton avis. Hé bien, dit le bon Goût, ſi cela eſt, croi-moi, les plus courtes folies ſont les meilleures, rentre dans ton devoir ; allons tout franchement retrouver notre bonne Maîtreſſe : tu connois, comme moi, ſa douceur & ſon humanité, je te réponds qu'elle te recevra le mieux du monde ; mais commence par détruire ce beau Palais de chimères. L'Art qui connoît mieux que perſonne ſon intérêt, le ſuivit en cette occaſion : il avoit alors inventé tout nouvellement une ſorte de feu d'artifice qu'on appelle des Bombes ; ces machines ſont d'une terrible activité. Il en mit ſous toutes les parties du Palais, & en un tour de

main il disparut comme un songe.

Cela fait, l'Art & le bon Goût arrivérent à tire d'aîles au Temple de la Nature. Elle fit d'abord une mine assez séche à son ancien Déserteur ; mais il lui parla avec une telle soumission, qu'elle en parut touchée. Pour achever de la désarmer, il lui présenta quelques articles qu'il avoit pris soin d'écrire en volant (car il est ingenieux comme un Démon) & après avoir fait serment de les observer suivant leur forme & teneur, il fut reçu en grace. Voici ces Articles. Je jure : 1°. de ne porter jamais mon ambition plus loin qu'à imiter ma divine Maîtresse.

2°. Je suivrai ses leçons dans toutes mes entreprises.

3°.

3°. J'étudierai ſes façons d'agir, & me contenterai de l'aider dans ſes opérations.

4°. Je ne mettrai plus ma marque à rien, & je ferai enſorte que tout ce qui viendra de mon induſtrie paroîtra l'Ouvrage de notre Reine, qu'elle ſe ſera donné la peine de finir avec une attention particuliere.

5°. Rien ne ſortira jamais de mes mains que muni de l'approbation du bon Goût dont je veux être inſéparable. Moyennant ces clauſes, la réconciliation fut confirmée, & a toujours duré depuis.

Ce fut dans ce tems là qu'il bâtit ce Palais où il habite, tout auprès de celui de la Nature : il joignit aux graces naturelles tout ce que l'adreſſe & le génie pouvoient inventer de plus parfait.

Nous en avons ici quelqu'idée en ce qui regarde les Jardins. Verſailles juſqu'au Canal eſt pris en petit ſur ce modéle. Les Tuilleries ne s'éloignent pas beaucoup du deſſein d'une promenade, que l'on voit à l'une de ſes Maiſons de Campagne. Je n'ai pas ſçû par où la Nautre avoit eû ces deſſeins: c'eſt peut-être par le ſecours de quelque Génie, ou par l'amitié de nos Sages; mais il eſt certain qu'il ne peut les avoir tirés que de Mercure: car il n'eſt pas donné à un homme mortel d'avoir des idées ſi nobles, auſſi n'a-t-il pas ſuivi ſon deſſein exactement, & n'a-t'il pû s'empêcher d'y montrer du Meſquin. Il eſt vrai qu'il l'a reconnu dans la ſuite; mais c'eſt lorſqu'il n'étoit plus tems. Et comme un défaut en

attire

attire un autre, la barbarie du Goût humain lui a fait croire qu'il étoufferoit les fautes d'entente & de diſpoſition, ſous la profuſion des ornemens : c'eſt pourquoi il les a prodigués avec cette abondance raſſaſiante qui n'abandonne point le défaut de Goût, c'eſt ainſi qu'il eſt parvenu à gâter d'excellentes piéces, premiérement, en les faiſant trop étroites & mal-proportionnées; & en ſecond lieu, en les aſſommant de paſtures convenables ou incompatibles, ſuivant l'impulſion du Hazard, plutôt que des régles du Génie.

CHAPITRE X.

De l'Iſle de la Fortune.

DU Palais de la Nature, on apperçoit l'Iſle de la Fortune : elle eſt toute bordée de rochers qui font frémir, la Mer eſt preſque toujours orageuſe dans ce parage, & quand les vents n'y ſoufflent pas, les calmes y ſont tout auſſi dangéreux. Un brouillard éternel couvre tout le Pays, & répand une très-grande obſcurité dans une vaſte plaine qu'il faut traverſer avant que d'arriver au Palais de la Fortune. Ce Palais eſt bâti ſur une haute montagne fort élevée, & toute entourée de torrens, de précipi-

ces

ces ſans fond & de rivieres preſque toujours débordées.

Une infinité de chemins conduiſent à la montagne ; mais ils ſont ſi étroits & ſi gliſſans, qu'on a bien de la peine à s'y ſoutenir : d'ailleurs le brouillard eſt ſi épais qu'à moins de marcher à tâtons, comme les aveugles, il eſt preſqu'impoſſible de ne pas ſortir du droit chemin. Pour peu qu'on s'en détourne, on ne manque pas de donner du nez dans une infinité de petites marmites fort barbouillées qu'on ne voit pas dans le brouillard, & qui s'y tiennent ſuſpendues à peu près à la hauteur de la tête des Voyageurs, c'eſt ce qu'on appelle ſur notre Terre *le Pot au noir*.

On n'en rencontre pas, tant qu'on ſe tient dans le chemin ;

mais ſitôt qu'on en ſort, on donne contre, à droite & à gauche, devant & derriere; & le moindre mal qui en puiſſe arriver, eſt de regagner la route, barbouillé comme un maſcarade. Il y a même des gens qui y attrapent de bonnes contuſions, & des boſſes dont ils ne guériſſent jamais.

Il n'y a pourtant rien de fort dangéreux à tout cela : car on ne meurt pas pour ſe cogner le nez, gagner quelques boſſes, ou pour ſe noircir le viſage; mais cette momerie a quelque choſe de ſi ridicule & de ſi inſupportable, qu'une infinité de gens en ſont rebutés & retournent en arriere. Pour peu qu'on revienne ſur ſes pas le brouillard ſe diſſipe, le chemin s'applanit, & la route devient ſpacieuſe & facile :

cile : mais auſſi cette voye ne conduit qu'à la médiocrité, au repos, à la vie douce, mais obſcure, au ſommeil paiſible, & au loiſir pour lequel les hommes ont une antipathie invincible, quoiqu'à les entendre, il faſſe l'objet unique de leurs déſirs.

L'Empire de la Fortune ayant autant d'étenduë ſur notre Terre que la Terre même, & ne ſe trouvant pas renfermé dans un coin de notre Monde, comme dans Mercure, le pot au noir s'étend auſſi à proportion, & quoique nous n'y voyons point un brouillard réel qui nous le cache, il ne laiſſe pas d'y être, quoiqu'inviſible. Une eſpéce d'obſcurité Métaphiſique le couvre toujours, & tel qui marche ſûrement le nez haut dans le chemin de la Fortune, & qui voit

voit la porte de ſon Palais ouverte à deux battans, y rencontre quelquefois un terrible pot au noir qui lui caſſe le nez, & lui fait donner du cul à terre : car plus on va hardiment dans cette route-là, plus on eſt près de s'y caſſer le cou. Notre Monde eſt plein de gens qui ne s'occupent à autre choſe qu'à mettre de ces pots au bout d'un bâton, & à les préſenter à tous ceux qui voyagent dans le chemin de la Fortune ; on appelle ces gens-là des Tendeurs de paneaux, de torquets, de croc-en-jambes. On en voit dans toutes les rues, aux Spectacles, aux Promenades, dans les Maiſons particulieres, chez ſa Maîtreſſe, chez ſon Maître ; mais les plus adroits de tous vivent à la Cour : c'eſt leur élement, ils y nagent en

en pleine eau, & pour peu qu'on ait voyagé ſur cette mer, on ne ſçauroit manquer d'avoir vû de ces vilains poiſſons, pires que le Requin & le Crocodile.

Après nous être rembarqués, & débarbouillés, comme c'eſt la coutume de tous ceux qui ont donné dans le pot au noir, nous nous amuſions à cauſer enſemble, & chacun contoit ce qu'il ſçavoit de plus ſurprenant des merveilles de la Nature; quand notre Pilote dit, en ſe mêlant de la converſation. Vous n'avez rien vû, Meſſieurs, puiſque vous n'avez jamais été dans cette Iſle, qui ſe préſente à côté de nous, & de laquelle il ſemble que les montagnes bornent l'horizon.

Les Marmites vous ont paru des

des animaux dans le Païs que nous quittons; & en effet on diroit qu'elles penſent & qu'elles raiſonnent, tant elles ſe ſoutiennent adroitement en embuſcade dans ce brouillard pour inſulter le nez des paſſans: mais on trouve dans l'Iſle dont je parle des prodiges bien plus étranges. On n'y voit ni bêtes ni gens: la Nature par une bizarrerie incompréhenſible ne l'a peuplée que d'êtres inanimés. Les Marmites, par exemple, y ſont réellement vivantes & agiſſantes, comme les perſonnes le ſont ailleurs; & on n'eſt point du tout ſurpris d'y voir marcher & raiſonner des Pantoufles, des Bonnets de nuit, non plus que de rencontrer des Mitaines & des Bas de ſoie qui courent les rues, & vacquent à leurs affai-

res

res avec autant de bon ſens & d'activité que tous les autres Habitans de la Planette. J'en puis parler ſçavamment; car il n'y a guéres que trois mois que j'y ai fait un voyage dans lequel j'eus l'honneur de ſaluer la Reine qu'on appelle *la Femme Forte*: mais il faut avoir vû ce lieu-là pour le connoître; puiſque vous ne croiriez jamais ce que je vous en pourrois conter.

Comme nos affaires ni notre chemin ne nous conduiſoient pas à cette route, & que le peu que nous venions d'entendre, nous donnoit une grande curioſité, nous priâmes le Pilote de vouloir bien nous dire ce qu'il ſçavoit de cette Iſle ſi étrange. Le bonhomme de qui l'humeur étoit la plus ſociable du monde, & qui ne manquoit pas d'eſprit,

prit, ne se fit guéres prier pour nous faire cette relation.

CHAPITRE XI.

De la Femme forte.

NE vous imaginez pas, Messieurs, que la Femme forte dont il est question, soit une Femme: elle en a bien à peu près la figure & le maintien, mais dans le fond ce n'est qu'une espéce mitoyenne entre la jolie Femme & la Pécore. La derniere que j'ai vûe, est grande, d'une beauté très-réguliere, bien faite, mais toute d'une piéce; ses yeux seroient admirables, s'ils étoient plus animés: elle a la bouche du monde la plus incarnate & la mieux façonnée, mais

mais on diroit qu'elle eſt muette, le reſte de ſes traits n'en diſent pas davantage. Il regne dans toute ſa phiſionomie, je ne ſçai quoi d'engourdi, qui fait tomber les bras. Deux Compagnes inſéparables de la Femme forte, ſont la Tiédeur & la Mauſſaderie : elle n'a point d'autres Gardes, mais ces deux eſpéces de perſonnes, graces à leurs talens, ſuffiroient pour la défendre contre une armée. Pour peu qu'on apperçoive la premiere, on s'étend, on baille, on ſe tourne de l'autre côté, & on s'endort. L'autre tient une petite baguette magique, dont elle donne ſur tout ce qu'elle rencontre, & ce malheureux petit bâton, ſans altérer la ſanté, eſtropie les gens pour deux fois 24. heures, & les affoiblit de maniere,

niere, qu'on diroit à les voir qu'ils ſont perclus de tous leurs membres. On voit bien qu'avec de pareilles Sauvegardes la Femme forte n'a rien à craindre: auſſi l'Etat n'entretient-il aucunes Troupes réglées. On leve ſeulement des Milices, quand il eſt queſtion de défendre les côtes, ou d'attaquer les Voiſins, ce qui arrive quelquefois, comme vous allez voir.

La Femme forte étant parvenue à la Couronne, où la chaleur du ſang inſpire l'audace & des penſées ambitieuſes, il lui prit envie d'étendre ſon Empire par la conquête d'une petite Iſle voiſine qui lui paroiſſoit fort à ſa bienſéance: ce Pays s'appelle *Coquetterie*. Ce n'eſt qu'une eſpéce d'écueil d'une très-petite étendue; mais l'air

y eſt ſi doux, & les Peuples en ſont ſi jolis & ſi gais, que la Femme forte mouroit d'envie de s'en emparer. C'étoit une injuſtice manifeſte : car les droits ſont tellement réglés entre ces deux Etats, & les prétentions ſi différentes, qu'il ne pouvoit pas y avoir le moindre prétexte raiſonnable de faire la guerre; mais un des Miniſtres de la Princeſſe qu'on appelle *Tempérament*, perſonnage brouillon & ambitieux, lui perſuada cette entrepriſe, & ce ne fut réellement que pour le contenter, qu'elle fit une irruption dans l'Iſle voiſine, où elle ſe figuroit de trouver des tréſors dont elle ſe promettoit de faire un délicieux uſage.

La Femme forte ayant donc formé ce chimérique projet, s'ima-

s'imagina, pour y réuſſir, qu'il falloit joindre la ruſe à la force; & pour couvrir ſon intention, elle fit courir le bruit qu'elle vouloit aller faire une viſite de politeſſe à la Reine ſa voiſine, s'inſtruire des mœurs & des Coutumes du Pays, & voir par elle-même, s'il ne ſe trouvoit point quelqu'uſage de cette Cour brillante, qu'elle pût établir dans la ſienne, afin d'adoucir un peu l'humeur ſauvage de ſon Peuple.

Pour donner plus d'autorité à ce ſtratagême, ce qu'elle mena de troupes avec elle, fut tout compoſé de ceux de ſes Sujets qui étoient les plus connus dans l'Iſle voiſine, & qui y entretenoient un commerce réglé.

Dans cette vûe on n'enrôla que des Rubans d'Angleterre de

de toutes les couleurs, des nompareilles, du rouge, des Mouches, des Coëffures de gaze ; des Robes couleur de roſe, des Fleurs, des Eventails, de petits Manchons, des Mules brodées admirables, &c. De ces Soldats qui ne paroiſſent point ſuſpects à l'ennemi, on forma les Régimens & la groſſe Phalange : on pourvut tout le corps d'Officiers capables de les commander, & on leur donna des Enſeignes & des Drapeaux convenables pour le raliement. Après avoir fait exercer quelque tems cette Milice pour la diſcipliner, la Femme forte fit embarquer ſes Troupes au ſon des Thuorbes, des Fluttes Allemandes & des Luts, des Claveſſins, des deſſus de Viole, qui tenoient lieu de Trompettes

tes & de Tambours.

Ce fut à la tête de cette Armée que la Femme forte descendit dans l'Isle de la Coquetterie. Elle mit d'abord ses Troupes en bataille sur deux lignes, & après cette précaution nécessaire en Pays ennemi, elle s'avança à grandes journées, croyant surprendre des gens qui ne s'attendoient pas à une pareille irruption. Mais les Coquettes qui sont alertes & difficiles à tromper, parce que ce sont elles qui trompent les autres, ne s'étoient pas endormies, & elles avoient dressé une contrebatterie si fine au stratagême de la Femme forte, qu'elles la crurent suffisante.

Cependant la Reine s'avançoit; mais le troisiéme jour de sa marche on vint l'avertir

tir au lever du Soleil que l'Ennemi paroiſſoit. En effet, on découvrit bientôt la plaine toute couverte de petites Coquettes, qui s'en venoient riant, danſant au ſon du Tambour de Baſque & des Caſtagnettes, armées à la légere de leurs paniers à nœuds, avec les navettes aſſortiſſantes, & montrant la contenance du monde la plus aſſurée. Les deux Armées s'approcherent, & faiſoient mine d'en venir aux mains ; l'air retentiſſoit du bruit des inſtrumens de guerre, & l'Echo des Montagnes le renvoyoit encore plus éclatant & plus terrible : les Commandans à la tête des Troupes les haranguoient, & diſoient les plus belles choſes du monde. L'Antipathie qui voloit entre les deux Camps, y ſouffloit l'implacable

cable Colere : la Haine barbare, l'Audace folle, & la déteſtable Rancune étoient peintes ſur les viſages ; enfin on ne fut jamais ſi près de voir de furieux coups d'ongle, & des milliers de coëffures arrachées. Le Soleil ſe couvrit pour ne pas éclairer de ſemblables forfaits ; mais dans l'inſtant fatal où on alloit en venir aux mains, la pauvre Femme forte, par une trahiſon ſans exemple, ſe vit abandonnée de toutes ſes Troupes qui ſe rangerent du côté de l'Ennemi.

Les Mouches, comme les plus légeres, donnerent, pour ainſi dire : le ſignal de la déſertion ; le Rouge & les petites Pantoufles qui raiſonnent toujours de travers, les ſuivirent : les Fleurs & les Robes couleur de

de roſe, glacées de frayeur mirent bas les armes : il n'y eut que les Eventails & les petits Manchons qui firent quelque défenſe, mais ils ne tinrent qu'un moment. Les Coquettes ſe jetterent deſſus avec une telle furie, qu'il fut impoſſible à cette pauvre Troupe abandonnée, de ſoutenir une attaque ſi bruſque. Le ſeul corps qui fit ferme en cette occaſion, fut la Phalange de reſerve : elle ſoutint avec quelque valeur l'ancienne vertu de la Nation. Cette Troupe étoit compoſée de Paniers de toutes les eſpéces : les Chefs à reſſorts & garnis de taffetas paroiſſoient à la tête, & montroient une contenance toute martiale, & les ſimples Soldats, quoique garnis tout ſimplement de toiles jaunes, ne laiſſérent

pas de témoigner beaucoup de hardieſſe, & de paroître diſpoſés à une belle defenſe. En effet on les voyoit tomber morts ou bleſſés, couverts de playes honorables toutes reçûes pardevant; mais on peut dire que cette défenſe leur fut plus honorable qu'avantageuſe aux intérêts de la Femme forte. Car enfin les Coquettes enfoncerent la redoutable Phalange, & firent main baſſe ſur tout ce qui réſiſta, rompant les cordons, briſant les baleines, déchirant les taffetas: c'étoit une choſe hideuſe de voir l'épouvantable ravage qu'elles firent, & le nombre de priſonniers qu'elles emmenerent: elles laiſſerent à la Reine la liberté de regagner ſes Vaiſſeaux. Car ce Peuple folâtre & leger, qui ne vouloit que l'honneur de

de vaincre & profiter cependant des dépouilles de l'ennemi, ne s'amusa pas à suivre les fuyars.

La Femme forte, retournée chez elle, fut bien-honteuse de cette cacade; elle se promit bien de n'y plus retourner, & trouvant heureusement le Païs dépeuplé de ses Sujets traîtres & rebelles qui l'avoient si mal servie, elle résolut de former un nouveau peuple plus robuste que le premier. Dans cette vûe, elle fit venir des Isles voisines ce qu'on peut appeller une Peuplade, ou une Colonie composée de toutes sortes de Nations, comme des Eguilles de tapisserie, des Rouleaux de carton, des piéces de Canevas, des Pélotons de laine de toutes les couleurs, des Pézons de marbre, des Mê-

tiers à broder, des Cornettes unies, des Pantoufles de maroquin, des Robes minimes, des Coëffes noires &c. Ces nouveaux Sujets ont si fort multiplié dans l'Isle par le pouvoir des Fées, qu'on n'y voit plus autre chose; & réellement il ne reste plus des anciens Habitans, que quelques Romans, comme *mille & une Nuits*, le *Virgile travesti*, la *Gigantomachie*, les *Lettres d'Héloïse & d'Abelard*, le *Tableau de l'Amour considéré dans l'état de Mariage*, les *Lettres galantes du Chevalier d'Her...* &c. Mais comme la foi de ces anciens Peuples est toujours très-suspecte, on a répandu dans tout le Pays *les Méditations de Bu...ée*, le *Combat spirituel à cheval qui commande le Guet*, & de *grandes Heures à la Chancelliere*,

celiere qui font ſans ceſſe la ronde, portées dans un beau ſac de velours noir : ce ſont elles qui maintiennent la police, & qui mettent l'ordre dans toute l'Iſle.

CHAPITRE XII.

D'une Peinture qu'on voit chez l'Empereur.

CE Tableau s'appelle d'un nom qui revient au mot Eſpagnol *il deſinganno*, qu'on ne peut traduire dans notre Langue, que par celui de *déſabuſement* qui par malheur n'eſt pas uſité. On peut voir dans cette Peinture juſqu'à mille Portraits hiſtoriés des Hommes & des Femmes illuſtres qui ont

vêcu dans toutes les Planettes du Tourbillon.

Il ne faut que toucher les noms de ceux ou de celles qu'on a deſſein de voir, & qui ſont tous gravés ſur la bordure ; dans l'inſtant même la perſonne paroît admirablement bien peinte dans le moment le plus brillant de ſon Hiſtoire, c'eſt-à-dire dans l'occaſion qui lui a fait le plus d'honneur, & où elle a montré une plus haute ſupériorité ſur le reſte de l'eſpéce. Ce Tableau eſt le ſeul bijou que l'Empereur qui régne à préſent ait apporté du Soleil.

Il a une merveilleuſe propriété, c'eſt qu'après avoir montré la perſonne dans toute ſa gloire, il vous la repréſente encore dans quatre points différens de ſa vie, ce qui s'exécute par le moyen

moyen de quatre lorgnettes, qui ſont taillées de maniere que chacune repréſente les choſes toutes différentes de ce qu'elles paroiſſent dans le Tableau.

L'Optique nous fait voir dans notre Monde, mais comme en ſonge, une légere idée de ce Tableau; car par le moyen des cilindres & des cônes réfléchiſſans, nous voyons les objets tout différens de ce que la Peinture nous préſente à la ſimple vûe. La même choſe arrive dans ce Tableau où la figure principale reſte toujours; mais tout ce qui l'accompagne, juſqu'à ſes habits, s'y diverſifie, ſuivant les différens rôles qu'elle joue. Pour mieux faire entendre ce Tableau mouvant, je décrirai la derniere repréſentation que j'y ai vûe, & qui m'eſt encore très-

préſente à l'eſprit.

La Peinture repréſentoit un Héros Guerrier le jour de ſon Triomphe, & au moment le plus éclatant de ce grand ſpectacle : rien ne manque dans le deſſein à la gloire du Conquerant, l'or brille, l'encens fume, l'admiration ſe lit dans tous les yeux, la pompe des habillemens & la ſublimité du char triomphal ſemblent offrir le Héros aux adorations du Peuple ; enfin l'Art & l'imagination du Peintre ont raſſemblé là toutes les nobles bagatelles, & toutes les ſérieuſes bouffonneries que les hommes ont inventées, pour ſe tourner la tête les uns aux autres.

Eſt-on las de cette magnifique repréſentation ? les grandes Marionettes diſparoiſſent : il n'y a qu'à

qu'à prendre l'un des quatre verres à facettes, pour voir le noble Pantalon dans ſon domeſtique ; la morgue de ſon Triomphe l'y a ſuivi. C'eſt en termes pompeux & impératifs qu'il exige la complaiſance de ſes enfans, & la tendreſſe conjugale. Un Eſclave qui lui tourne le dos, rit avec ſon camarade de l'emphaſe déplacée du Fanfaron : un malheureux Paraſite, que l'attente du ſouper retient, baille, ſans deſſerrer les lévres, au vingtiéme récit de la derniere bataille.

La Dame du logis entend d'un air diſtrait le détail faſtueux des opérations de la derniere campagne, & ſourit avec complaiſance à toutes les jolies ſottiſes que fait autour d'elle un jeune Aide de Camp, qui fut Page de ſon illuſtre époux. On

ſe tiendra pour dit, que dans ce Tableau, les paroles & même les intentions ſont peintes ſur les viſages.

En changeant de lorgnette, on apperçoit le foudre de guerre, qui reçoit un tas d'or des mains de ſon Intendant : il examine attentivement les piéces, raiſonne ſur le poids & l'aloi des eſpéces, & montre par ſa contenance, qu'il eſtime bien plus l'avantage d'avoir dépouillé les Nations, que la gloire de les avoir ſoumiſes. Il ſe plaint aigrement d'un délai que l'humanité de ſes gens n'a pû réfuſer à l'impuiſſance préſente d'un Créancier mal-aiſé, quoique ſolvable. Il eſquive le payement d'une dette également juſte & preſſée. Il feint de ne pas entrevoir les déſirs de ſa fille qu'il aime

me, de peur d'être contraint de tirer une légere part de cet immenſe ſuperflu, pour l'établir. Rigide Obſervateur des Réglemens domeſtiques, il ne ſçait rien accorder à la bienſéance, ni aux plaiſirs d'autrui ; enfin il enferme ſon or, en appuyant ſur les difficultés du tems, & finit la Scéne par des vétilleries de ménage, médiocrement héroïques.

Un autre verre repréſente le Héros amoureux : ſa tête ſuperbe eſt ſoumiſe au joug d'une jeune écervelée, qui badine, & ſe moque dans un coin du Tableau des attentions puériles du Dictateur ; un jeune Citoyen rit avec elle des inquiétudes du Barbon : on voit qu'elle aſſure le préferé, que ce n'eſt pas ſa faute, ſi le Général

lui

lui fait inutilement l'honneur d'aſpirer à ſa conquête, & s'il fonde des eſpérances ſur la ſimple politeſſe qui l'oblige à le ſouffrir. En continuant de regarder, on verra que la petite fille n'eſt pas trompeuſe, & que le Vainqueur des Sarmates eſt bien éloigné de devenir le ſien: car tous les objets ſe préſentent ſucceſſivement.

Le quatriéme verre changera la Scéne: le Triomphateur dans un fauteuil, paroît accablé de douleur; la fortune qui l'a abandonné, laiſſe voir en lui toute la foibleſſe qu'elle couvroit. Ce Héros, la terreur des Armées, qui bravoit les dangers & la mort, n'a pas la force de ſe rendre ſupérieur à ſa diſgrace: il tourne une derniere fois la tête, regarde ſes premieres Dignités

&

& ſon ancienne grandeur, & il meurt de ſatiſfaction. Voilà ce que c'eſt qu'un grand homme.

Hé! qui pourroit, bon Dieu, après la contemplation de ces miſeres humaines, conſerver encore quelqu'amour propre, puiſque ceux-mêmes auſquels on croiroit plus pardonnable d'en avoir, ont tant de motifs d'humiliation. Tous les Portraits ſont ſujets à ces lorgnettes déſabuſives : elles ne ſont pas toutes ſemblables ; car tous les hommes ne ſont pas ridicules, avares, amoureux, ou foibles : mais tel échappe à l'un de ces défauts, qui tombe dans un autre, & preſque tous les hommes ont à peu près dans le cours de leur vie, la même dose de ridicule & d'impertinence.

L'étude de ce Tableau que tou

tout le monde connoît, demaſque ſi naïvement les caractéres, & fait ſi bien voir le peu que vaut l'homme qui vaut le mieux, qu'on n'eſt guéres ſujet dans Mercure, à s'eſtimer plus qu'on ne mérite.

CHAPITRE XIII.

Sentiment des Sages de Mercure ſur ce qu'on appelle Bel-Eſprit.

IL n'eſt que trop ordinaire de confondre dans Mercure, comme ſur notre Terre, les noms de bel Eſprit, & d'Homme d'Eſprit; cependant l'opinion des Sages eſt que le bel Eſprit ne reſſemble pas plus au véritable Eſprit, à l'Eſprit ſupérieur, que le clinquant reſſemble

ble à l'or, & le tale au diamant. Le bel Eſprit, diſent-ils, eſt un homme qui paſſe ſur le vrai, pour ſaiſir le merveilleux; qui mépriſe le facile, pour tenter l'impoſſible; qui préfere l'agréable à l'utile, le ſuperflu au néceſſaire, & le brillant au ſolide.

Il ne voit que la ſuperficie, l'enveloppe des choſes, ne touche qu'à l'épiderme, & n'en prend que l'élixir & la quinteſſence. Il ignore les Sciences & les Arts, il en connoît ſeulement la définition; il ſçait que la Géométrie n'eſt pas la Mécanique, & que le Peintre n'exerce pas l'Art du Statuaire, mais ne lui demandez rien de plus.

Son ignorance le rend Pirrhonien: mais quoiqu'il vive ſans principes, & qu'il ne voye rien de certain, il ne laiſſe pas d'être

tre ſuperſtitieux, parce qu'il eſt crédule, en même tems qu'il doute des vérités les plus certaines, pour peu qu'elles ſe trouvent enveloppées de la moindre obſcurité, ou qu'elles ſoient contraires à ſes penchans & à ſes inclinations. Tout examen, tout effort le fatigue, l'appeſantit; & il aime mieux regarder la démonſtration la plus claire, comme un piége qu'on lui tend, que de s'attacher à la comprendre. Enfin le bel Eſprit pourroit devenir homme d'Eſprit, s'il apprenoit tout ce qu'il ignore, & s'il oublioit une grande partie de ce qu'il ſçait.

Tout bel Eſprit ne fait uſage que de ſa mémoire & de ſon imagination, encore joint-il rarement enſemble le talent de ſe ſouvenir & celui d'imaginer; mais

mais pour le jugement, on diroit qu'il eſt exclus de ſon lot, ou qu'il dédaigne de s'en ſervir.

Celui de qui la mémoire fait tout le mérite, l'a ſoigneuſement chargée de tout ce que les anciens & nouveaux Poëtes nous préſentent de bagatelles harmonieuſes : il les cite, on encenſe le ſoporatif harangueur ; chacun convient que cet homme eſt dans le fond un grand Eſprit, un merveilleux génie, & qu'on ne ſçait pourquoi l'on dort en l'écoutant.

Un autre bel Eſprit de la même claſſe, ſçait à point-nommé toutes les Anedoctes du dernier ſiécle, & les bons mots de la vieille Cour : il s'en fournit le matin, & les débite dans la journée. On l'applaudit, on l'admire ; cet homme a tout vû, tout

ſçû, c'eſt un prodige ; la vérité du fait, c'eſt qu'il ſçait lire, qu'il a feuilleté ſon Recueil avant que de ſortir, qu'il vous en entretiendra le reſte de l'année, pour le recommencer l'an prochain dans le même ordre, & qu'il mourra très-convaincu, que pour mériter le titre d'Eſprit ſupérieur, d'homme incomparable, il ſuffit d'avoir de la mémoire, & de poſſeder un ample répertoire de jolis riens, à l'uſage de la Cour & de la Ville.

La latitude de quarante-cinq degrès, continuent toujours les Sages, nous fournit une autre ſorte de beaux Eſprits de la ſeconde eſpéce.

Leur imagination vive, pétillante, enflâmée conſume, pour ainſi dire, leur mémoire, & dévance leur jugement : contens

tens d'imaginer légérement & foiblement, les objets, les discours, les faits préſens les déterminent; ils en compoſent des images fleuries, riantes, colorées comme les aîles de Papillons, & ſolides comme elles. Les ſaillies de leurs Compatriotes qu'ils apprennent dès l'enfance, compoſent toute leur doctrine, & leur mémoire ne va pas plus loin, mais il ne leur en faut pas davantage: ce Catalogue d'Epigrammes, joint au talent de la Nation, les met en état de tourner aſſez plaiſamment en ridicule ce qui n'en mérite point. Juſteſſe dans l'Eſprit, connoiſſances acquiſes, talens, ſentimens raiſonnables, ſont les ſujets favoris de leur perpétuelle ironie; & leur unique reſſource pour plaire, eſt de parodier

en

en burleſque le beau, le bon, le vrai, partout où il ſe trouve.

Fuyez cette eſpéce de feux folets, qui dans le vrai ne brulent point, mais qui ne laiſſent pas de fatiguer la vûe. Si ce qui fait le mérite de ces Saltimbanques, pouvoit s'appeller de l'eſprit, quel homme ſenſé deſireroit d'en avoir? Heureuſement ils n'en ont que le nom, & leurs Brevets ne ſont ſignés que de la populace.

Le beau Monde féminin ne laiſſe pas d'en diſtribuer un aſſez grand nombre d'une pareille valeur, ce ſont ceux que nos petits Maîtres obtiennent, & qu'on ne leur refuſe jamais, pour peu qu'ils aient la taille paſſable, quelque liberté dans l'attitude, un peu de phiſionomie, & le ramage aſſortiſſant. Alors le

le plus fort de l'ouvrage eſt fait, le reſte conſiſte à ſe montrer chaque jour à tous les ſpectacles, à ſçavoir, au moins par oui-dire, ce qu'on peut attendre d'une Actrice qui vient de paroître pour la premiere fois. On ſuppoſe auſſi qu'il n'aura pas manqué d'obſerver que Madame une telle a lorgné, & quel effet a produit ce Phénoméne ſur un Spectateur intéreſſé. Il ſe deſhonoreroit dans le monde, ſi ſortant de la premiere repréſentation d'un Opéra, il avoit négligé de ſçavoir le nom du Poëte & du Muſicien qui l'ont fait. Demandez lui ſon avis, il n'en a point; mais il vous répétera ce qu'on en penſoit ſur l'eſcalier, car c'eſt dans cette Académie qu'il apprend à juger du Poëme & de la Muſique.

Au

Au surplus, vous en pourrez juger vous même : il a le Livre dans sa poche, il sçait l'air & les paroles d'un Rondeau parfait & d'un Tambourin qui font tout le sublime de la Piéce, & il les chante passablement. On s'enthousiasme, on admire également sa mémoire & sa voix ; mais s'il joint à ces prodiges quelques couplets d'un Vaudeville que personne ne sçait encore, ou des calomnies rimées qui ne paroissent que d'hier au soir, on le fête, on s'extasie, c'est un homme adorable, un esprit merveilleux, un garçon unique, on pourroit encore ajouter un bel Esprit à poil folet, qui ne manque pas d'un peu de mémoire & d'imagination.

CHAP.

CHAPITRE XIV.

Avantures dépendantes des Métamorphoſes.

TELENIS étoit jolie, très-vive & extrêmement coquette. Lénidor fort piqué de ſa figure & de ſes façons, cherchoit à avoir une friponerie avec elle; mais il n'auroit pas voulu pour toutes les Brunettes du monde, (car elle n'étoit que cela) finir le commerce charmant qu'il avoit avec Zélemi, la plus aimable fille de l'Empire, & la plus accomplie. Si on pouvoit lui reprocher un défaut, c'étoit d'être ſi pleine de ſa paſſion, qu'elle ne la pouvoit cacher. L'amour n'étoit pas ſeule-

ment sur ses lévres & dans ses yeux, il brilloit dans toute sa personne, il l'embellissoit, il répandoit mille graces sur sa taille & dans son air, il causoit son indolence, il animoit sa gayeté: enfin regarder Zélemi, c'étoit voir l'Amour au char de Lénidor.

Quoique Lénidor aimât passionément cette fille, la petite Télenis le tentoit d'infidélité; & soit malice, soit coquetterie pure, elle lui faisoit tout ce qu'on fait aux gens qu'on seroit bien-aise qui s'offrissent: il s'offrit donc, & ne fut point rebuté. Les huit premiers jours cette affaire alla un train de chasse; il ne manquoit que la conclusion, & selon toutes les régles de la fortification, cette place ne pouvoit encore tenir trois jours.

jours. Mais, s'écrie ici le ſage Auteur de cette Hiſtoire, ô prudence humaine, que tes vûes ſont bornées! Cette grande vivacité s'aſſoupit preſqu'auſſi tôt qu'elle s'étoit allumée. Lénidor étoit ſouffert comme tous les autres, mais il ne pouvoit deviner ce qui l'arrêtoit en ſi beau chemin, ni comprendre comment ſes Rivaux ne jouiſſoient pas d'un meilleur ſort que lui. Cette nouveauté le piqua : il n'aimoit pas Télenis, mais il n'en vouloit pas avoir l'affront, ni qu'il fut dit que la petite perfide ne courroit pas la moitié du hazard ; elle s'en abſtint pourtant, cela étoit réſolu par le deſtin. Lénidor, après avoir bien eſſuyé tous ſes caprices, toutes ſes humeurs, tous ſes travers & toutes ſes façons, ſans régle &

ſans méſure, s'en plaignit enfin : d'abord ce fut avec toute la douceur d'un amant affligé, on le laiſſa dire ſans même faire ſemblant de l'entendre. Un de ceux de qui il ſe plaignoit entra : on le reçut mieux qu'à l'ordinaire, on ne fut occupé que de lui pendant tout le jour. Il ſortit enfin, Télenis reſta tranquille & réveuſe ; elle prenoit un Livre, elle bailloit : Lénidor ne diſoit mot. Il étoit quelquefois honteux de s'attacher à une perſonne qui ſembloit ſe livrer ſi aiſément à tout le monde ; le mauvais ſuccès de ſes ſoins ne lui donnoit pas meilleure opinion de ſa maîtreſſe : il ne ſçavoit, s'il devoit la quitter pour ne la plus revoir, ou attendre encore quelques jours. Il en étoit là quand elle lui dit : Eh ! qu'avez-vous donc

vous ne dites mot, cela eſt aſſurement bien vilain de me laiſſer ennuyer comme un chien, ſans deſſerrer les dents. Si vous vous ennuyez, dit-il, il n'y a pas long-tems, car il me ſemble qu'on vous a tenu bonne & joyeuſe compagnie pendant tout le jour. Bon, dit-elle, j'étois dans une gêne à mourir, comment donc eſt-ce qu'il a ſeulement le ſens commun? Mais, dit Lénidor, comment eſt-il donc poſſible que vous ayez tant cauſé avec lui, que vous l'ayez tenu dans toutes les fenêtres, & que vous lui ayez ſi ſouvent parlé bas? C'eſt qu'il me contoit l'Hiſtoire de la pauvre.... vous jugez bien que cela ne ſe peut pas dire haut devant tout ce qui étoit là. Eh! quoi? répondit Lénidor, il ne s'agiſſoit que de cela? Non, je vous aſſu-

re, reprit Telenis : vous êtes bien cruelle de me faire tant souffrir pour rien. Telenis. Vous ? comment cela ? Lénidor. Comment cela ? Est-ce que vous avez oublié que je vous aime plus que ma vie, que je vous l'ai dit, & que je suis dans une inquiétude horrible ? Télenis. Je vous entends ; vous voulez sçavoir si je vous aime ? Non, assurément. Lénidor. Assurement. Telenis. Cela est, comme je vous le dis. Lénidor. Vous êtes donc bien méchante de me l'avoir fait croire ; quel plaisir avez-vous pris à me tromper ? c'est une perfidie qui n'a point d'exemple. Télenis. Oh ! fort bien ; mais, vous, comment appellez-vous la bouffonnerie que vous faites à Zélemi ? est-il possible que sa beauté, son esprit, son amour ne soient

ſoient dignes que de votre indolence ? je n'en crois rien, avec votre permiſſion ; mais, comme je n'ai pas tant de raiſons qu'elle de croire le radotage des hommes, j'ai compté que vous cherchiez à vous amuſer : je vous ai aidé, & j'ai pris ma part du divertiſſement. Je regarde donc cela, comme une petite Comédie que nous avons jouée, n'ayant rien de mieux à faire. Lénidor parla plus ſérieuſement, il ſe fâcha, il bouda, il changea de ton, il n'oublia aucun de ceux qui perſuadent ſi ſouvent, & il chargea ſon diſcours de toute la vivacité qu'inſpire une paſſion violente & expéditive. Il en fut pour ſes frais : on lui fit honte de l'infidélité qu'il vouloit faire, & on le me-

naça d'en avertir la personne intéressée.

Pour lui il étoit confondu, & auroit juré que ce malheur-là n'étoit jamais arrivé à personne qu'à lui. Il n'avoit aucune confiance au serment que Télenis lui avoit fait de n'avoir rien dans le cœur, & de vivre de la même façon avec tous les hommes : il auroit au moins voulu la convaincre de mensonge, pour la pouvoir quitter avec moins de regret, & se dire à lui-même qu'elle ne valoit pas la peine qu'il s'étoit donnée. Plein de cette belle imagination, il examina pendant quelques jours, avec une attention de jaloux, toutes les actions de Télenis, sans rien trouver de ce qu'il cherchoit.

Il ne douta pas que la Coquette, fine & adroite comme elle étoit,

étoit, ne cachât bien son jeu. Enfin il commençoit à se rébuter, quand il apperçut qu'il avoit le don de la Métamorphose: il fut ravi que ce bonheur-là lui arrivât si à propos. Voilà donc Lénidor qui se change en Papillon, il entre chez sa Maîtresse,& ne la quitte plus. Elle ne disoit pas un mot, ni ne faisoit aucune démarche, qu'il eût lieu de lui reprocher; cela dura longtems, & si long-tems que Zélemi qui ne le voyoit presque plus, lui en fit les plaintes les plus touchantes. Lui par délicatesse de parfait Amant, après mille sermens de n'aimer jamais qu'elle, lui découvrit le sujet de ses disparates. Il avoua le goût passager qu'il avoit eû pour Télenis, & promit de n'y plus retourner, non plus

qu'à l'eſpionage qui l'avoit occupé ſi long-tems, & ſi mal-à-propos. (il faut remarquer que Lénidor tenoit ſoigneuſement caché à ſes deux Maîtreſſes, qu'il avoit le don de la Métamorphoſe.)

Je veux, répondit Zélemi, que vous continuiez d'obſerver Télenis : il eſt bon que vous voyez clair à la fin dans cette eſpéce d'énigme, & que vous ſçachiez la différence qu'il y a de toutes les autres femmes à moi. Il ſe ſeroit bien paſſé de cette expérience ; cependant il obéit. C'eſt alors qu'il garda Télenis à vûe : il étoit chez elle, ou le Papillon, ou la petite Souris, ou une mouche qui ſe mettoit dans ſa coëffure, ſans en jamais ſortir. La conduite de Télenis étoit uniforme, toujours

gaye

gaye, toujours vive, on auroit dit folle, mais rien de plus.

Enfin un jour qu'elle étoit seule avec une de ses amies qui la connoissoit bien, & qui repassoit avec elle le nombre innombrable de ses Amans, Lénidor vint à son rang. C'est, dit Télenis, celui qui me reviendroit le mieux ; mais il est si bien pris, qu'il faudroit être folle pour y songer. Je l'ai eû quelques jours, & s'il n'est point menteur, il n'a tenu qu'à moi de l'avoir davantage : mais quelque sotte... & pourquoi donc, lui dit son amie, l'avez-vous chassé mécontent ? Certainement vous avez quelquefois des manieres qui sont si fortes contre vous, qu'il n'y a personne qui ne soit pardonnable, s'il vous prend pour une Guénon, je tranche le mot, mais

vous le méritez. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage, & même plus ſage qu'une autre, il faut encore le paroître, quand on en fait les frais. Télenis. Bon, eſt-ce que je ne la parois pas ? Demandez à Lénidor, s'il ne vous dira pas que je ſuis la plus grande vertu du monde : j'ai ſçu par lui-même qu'il m'avoit épiée long-tems, & il n'a ſûrement rien vû, car il n'y a rien ; & je ſuis ſûre qu'il a auſſi bonne opinion de moi que de Zélemi.

A propos, dit la Confidente, la paſſion de Zélemi eſt-elle auſſi exceſſive qu'on le dit ? Se peut-il qu'elle dure depuis ſept ans, ſans le moindre contre-tems, ni le moindre nuage ? Cela me confond : je n'aime point les choſes auſquelles je ne ſuis point accoutumée, & ſi j'étois homme,

me, j'entrerois en défiance d'une ſi grande ſérenité. Télenis. Mais que voulez-vous qu'on puiſſe craindre, quand on vous délivre même des plus légers ſujets de ſoupçons? Je ne ſçais, répondit ſon Amie, mais en la place de Lénidor, je n'aurois pas une confiance ſi abandonnée: enfin je vous l'avoue, j'en aurois le cœur net.

Et moi auſſi, dit Lénidor en lui-même, mais ce ne ſera que quand je l'aurai eû entiérement ſur ce qui vous regarde. Il continua ſes attentions jalouſes, & avec tout auſſi peu de fruit qu'auparavant. Il retourna à Zélemi, & lui rendit compte de la commiſſion qu'elle lui avoit donnée. Vous l'avez mal-faite, dit Zélemi, ou vous me trompez; & pour l'une ou pour l'autre de ces raiſons.

raisons, je vous condamne à faire encore quinze jours cet examen.

Il fallut obéir, mais il ne laissa pas d'être surpris de la proposition. Comment, disoit-il, on ne me voit jamais assez, on gronde sur les moindres dissipations, & on me jette quinze jours à la tête, sans que je le demande: y auroit-il quelque chose là-dessous? Mais, non: que pourroit-il y avoir? N'importe, la chose vaut bien peu, si elle ne vaut quelques jours d'attention; j'en serai bientôt quitte.

Il le fut bientôt en effet, car dès le lendemain, il vit entrer un homme dans la chambre de Zélemi, par une porte dont il n'avoit jamais eû connoissance. Il crut d'abord que c'étoit un jeu & une coquetterie de sa Maîtresse,

treſſe, qui ſe vouloit donner le plaiſir d'une demie avanture : mais il ne demeura pas dans le doute, la demie avanture en devint une très-complette, fut ſuivie d'une ſeconde, & elle alloit encore croître, ſi Zélemi n'avoit congédié ſa compagnie, parce qu'il n'y en a point de ſi bonne qui ne ſe ſépare.

Lénidor étoit dans un étonnement, dans une admiration, dans une fureur qui ne ſe peut imaginer : il arrangeoit ſon diſcours, pour finir la Métamorphoſe, paroître aux yeux de l'infidéle, & l'accabler de reproches ; mais il n'en eut pas le tems. La porte qui venoit de ſe fermer ſe r'ouvrit, un ſecond Champion vint prendre la place du premier. Venir, voir & vaincre fut la même choſe. Jamais

Scéne

Scéne ne fut plus brillante, & plus soutenue de part & d'autre ; elle finit pourtant, pour être renouvellée par l'arrivée d'un nouvel Acteur. Celui-ci fit perdre patience à Lénidor, il s'ennuya de cette incomparable volubilité de sa Reine, & sortit tout effrayé d'un pareil embrasement. Comme il passoit, il fut surpris de rencontrer près du logis de Zélemi, un des Habitans des Croutes du Soleil : il ne s'imagina pas qu'il allât chez elle ; mais, comme dans ce moment d'indifférence il ne cherchoit qu'à s'amuser, il suivit le Prisonnier de guerre, & ce ne fut pas sans un peu d'étonnement qu'il le vit entrer par où venoit de sortir le dernier. Ce mauvais Complimenteur prit Zélemi entre ses bras. Lénidor n'en voulut pas voir davan-

davantage. Il crut enfin qu'il alloit être vengé de la perfidie de sa Maîtresse, & qu'assurement elle en mourroit; mais il fut bien étonné, quand il sçut qu'elle n'en avoit pas seulement cligné les yeux.

On peut aisément comprendre, que c'en étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour guérir Lénidor de sa passion pour Zélemi: aussi ne songea-t'il plus qu'à se vanger avec Télenis de la Scéne tragique qu'il venoit d'essuyer. Dans ce dessein il entra chez elle à la faveur de la Métamorphose. Il la trouva seule avec son amie, qui s'amusoit à quelques ouvrages, & à repasser en revûe tout ce qu'elles avoient vû la journée précédente: chacun reçut son coup de peigne. Le discours tomba plu-

plusieurs fois sur lui, il entroit dans toutes les comparaisons. Je fais là, dit Telenis, une chose que vous devez trouver bien ridicule, nous en revenons toujours à Lénidor, c'est une espéce de Rondeau; il ne me tient pourtant guéres plus à cœur que les autres, vous sçavez bien l'amour que j'ai pour la liberté. Je ne veux d'empire sur personne; mais si je m'en donnois, je voudrois qu'on m'aimât à la rage. Au reste je veux fuir tout esclavage, un cœur bien pris est dans une sujetion éternelle, on croit ne dépendre que de soi, on passe sa vie à faire la volonté d'un autre, & souvent à obéir à des caprices pénibles, & qui ne rendent jamais ce qu'ils coûtent.

Elle en étoit là, quand Lénidor

nidor se fit voir tout d'un coup: leur surprise fut grande, & elles comprirent qu'il avoit le don des Métamorphoses. Il l'avoua, leur conta l'usage qu'il en avoit fait, redit toutes leurs conversations, remercia fort Télenis de l'heureuse prévention qu'elle avoit pour lui, & pour détruire tout ce qui pouvoit diminuer cette simpathie, il leur rendit mot pour mot l'avanture de Zélemi. Selima ne fut pas trop étonnée; mais pour Telenis elle n'en pouvoit revenir. Comme nous jugeons ordinairement des autres par nous-mêmes, nous croyons difficilement ce qui est opposé à notre caractère.

Lénidor sçut bon gré à Télenis de n'avoir pas même l'idée des vivacités de Zélemi: son

amour

amour augmentoit pour l'une, autant que son aversion croissoit pour l'autre. Mais il craignoit l'engourdissement du cœur de Telenis : il ne fut pas long-tems à dire ce qu'il en pensoit. La préférence de Sélima, qu'il sçavoit être dans ses intérêts, l'enhardissoit encore de maniere qu'il pressa Télenis de toutes les façons imaginables de vouloir bien accepter le cœur d'un Amant que Zelemi lui avoit enlevé. L'Amie commune joignoit de très-bonnes raisons aux siennes, & le goût naturel de Télenis en disoit encore de meilleures. Cependant trois Orateurs si victorieux pour l'ordinaire n'avançoient rien : le libertinage d'esprit, seule Divinité de Telenis, la défendit long-tems ; mais enfin étant seule contre trois, il fallut

fallut ceder, ou du moins se battre en retraite. Télenis ne vouloit jamais être contrainte, Sélima l'assuroit que Lénidor n'étoit pas capable de faire jamais rien qui pût lui déplaire, & il confirmoit par des sermens effroyables tous les engagemens qu'on prenoit pour lui. Télemis souriroit à tout cela, sans rien répondre; la dispute ne l'ennuyoit pas: enfin ne pouvant résister à tant de prieres, & sur tout ayant égard à la recommandation de la sympathie, elle consentit à tout ce qu'on voulut.

Il entra sur le soir chez Télemi, qu'il trouva seule à son ordinaire. Elle lui fit les reproches du monde les plus tendres, d'avoir été si long-tems sans la voir: il s'excusa sur la commission qu'elle lui avoit donnée d'observer

la

la conduite de Télenis. Je ne voudrois pas, ajouta-t-il, pour rien au monde avoir manqué de la ſuivre, on ne ſçauroit avoir mieux été payé de ſa peine que je l'ai été, vous ne ſçauriez croire combien j'en ſuis dégoûté. Il commença alors à lui dire de Télenis tout ce qu'il avoit vû d'elle-même, lui faiſant entendre qu'il avoit trouvé moyen de ſe cacher dans ſon appartement, & qu'il y avoit vû cinq perſonnes dans la même nuit. Comme il nommoit ceux qui paſſoient pour être attachés à Télenis, le diſcours paroiſſoit aſſez vraiſemblable ; mais comme il rendoit l'eſſentiel de l'avanture, telle que Zélemi ſe ſouvenoit bien de l'avoir éprouvée, elle ne pouvoit aſſez admirer cette étrange conformité, & ce qui l'étonnoit

l'étonnoit encore davantage, étoit de voir qu'on avoit tenu à Télenis les mêmes discours qu'elle avoit entendus; cela la rendoit sérieuse. Elle la devint bien plus, quand elle vit que la suite de cette nuit étoit positivement moulée sur la sienne, & que les particularités les plus vives, comme les moins importantes, y avoient un rapport si parfait. Vous ne riez point, disoit Lénidor qui pâmoit de rire de son embarras, sous prétexte de la plaisanterie du conte. Non, dit-elle, je ne sçaurois rire de voir une personne comme Télenis connoître si peu ce qu'elle vaut, & se livrer avec tant d'infâmie à l'emportement de son goût pour le premier venu; & je suis si surprise de voir qu'il y ait au monde une femme de

de ce caractére, que je ne ſçaurois en revenir. Je n'ai pas les agrémens de Télenis, ni ſa coquetterie, ni peut être ſon eſprit & ſa gayeté, mais au moins je ſçai aimer, je ſçai être fidéle; & ſi jamais vous deveniez jaloux, il faudroit que ce fut de votre ombre: car je ne vois, je n'écoute que vous; ma maiſon eſt une retraite impénétrable, & je ne ſçaurois ſouffrir que perſonne m'empêche d'être toujours occupée de mon Amant.

Lénidor indigné de cette fauſſeté exceſſive ne put diſſimuler plus long-tems, il ſe métamorphoſa devant elle. Puis reprenant ſa figure: vous voyez, dit-il, la facilité que j'ai eû d'obſerver Télenis, je m'en ſuis auſſi ſervi pour vous; & c'eſt dans votre chambre où j'ai paſſé la nuit

nuit derniere que j'ai appris par cœur la Scéne que je viens de vous dire, ſous le nom d'une autre : vous ne me la nierez pas, vous avez vû de reſte par mon diſcours que je vous ai conté la vérité, puiſque je vous ai répété juſqu'aux moindres paroles qui ſe ſont dites.

Zélemi qui pendant ce terrible aveu, avoit eu un moment pour ſe remettre, voulut ſe retrancher à nier la choſe. Dites plutôt, répondit Lénidor, que vous rêviez dans ce tems-là, & que la violence de votre paſſion vous faiſoit prendre pour moi tout ce qui ſe donnoit la peine d'entrer dans votre chambre : en achevant ce diſcours avec un ſourire ironique, il ſortit de chez Zélemi pour n'y plus rentrer de ſa vie, & s'en alla conter à Tele-

nis l'entretien qu'il venoit d'avoir avec elle. Comme ils se trouverent seuls, il y a grande apparence qu'elle le paya du plaisir que lui avoit donné son Histoire.

CHAPITRE XV.

Des Simulacres de la Calomnie.

UNE tradition de plus de quatre mille ans, porte que long-tems avant l'arrivée des Empereurs qui regnent aujourd'hui, les hommes vivoient en paix dans Mercure, gouvernés par des Rois équitables & pleins d'humanité, quand arriva l'avanture que je vais rapporter.

Une nuit le Ciel étant plus serein qu'à l'ordinaire, & Venus en son

son plein répandant une lumiére qui ne permettoit pas de regretter la préſence du jour, tout à coup le Ciel ſe couvrit, & une vapeur épaiſſe & empoiſonnée couvrit d'horribles ténébres toute la face de la Planette. Après que l'obſcurité eut duré quelque tems, un nombre innombrable de feux rouges & enfumés s'éleverent des bornes de l'horizon, & ce nuage enflammé s'approcha de la Planette avec un fracas épouvantable & une incroyable rapidité. Dans le tems de ſon paſſage, un monſtre hideux compoſé d'une flâme dévorante ſe ſépara en une infinité de parcelles, dont chacune ſe revêtit d'un corps fantaſtique. Rien au monde n'étoit plus effrayant que la figure de tous ces Démons naiſſans : il n'y

en avoit pas deux qui se ressemblassent dans cette multitude infinie qui inondoit la Planette.

Une terreur universelle s'empara de tous les cœurs : chacun fuit, il n'y avoit point de forêts assez épaisses, ni de cavernes assez profondes pour se cacher.

Les Monstres qui avoient fixé leur séjour dans Mercure, s'apperçurent bientôt qu'il leur seroit impossible d'y vivre avec les hommes, comme c'étoit leur intention, s'ils ne trouvoient le secret de les apprivoiser à la difformité de leur figure, ou d'en changer du moins en apparence. Ils reconnurent par la continuation de l'épouvante générale qu'on ne s'accoutumeroit point à les voir sous leurs propres formes, desorte qu'ils prirent la résolution de déguiser le

mieux

mieux qu'il leur seroit possible les défauts de leurs personnes, & de se faire des masques si rians & si agréables, que tout le monde en fut charmé.

Cette résolution prise fut bientôt exécutée, & à l'aide des secrets de la Magie, toute leur laideur disparut. Ce n'est pas qu'ils changeassent effectivement de forme; mais c'est que n'y ayant point au monde de plus subtils Enchanteurs, ils trouverent le secret de couvrir si bien leur difformité, qu'il étoit impossible de les reconnoître.

Un long habillement plein de décence les couvroit de la tête aux pieds, & un masque où respiroit la douceur & la modestie couvroit leur visage. Dans cet état ils s'approcherent des hommes, & les assurerent qu'ils

avoient chassé leurs ennemis ; qui étoient les suivans detestables de la calomnie, ce monstre hideux qui leur avoit apparu sur le nuage embrasé.

Les Peuples de Mercure à qui le mensonge & le déguisement sont des vices inconnus, ajouterent foi sans répugnance aux artificieuses paroles de leurs nouveaux Hôtes, & les voilà en moins de rien bras dessus, bras dessous. Ils reçoivent dans leurs maisons les perfides ennemis qu'ils détestoient deux jours auparavant, & déçus par la fausse apparence, ils ne croyent point avoir d'amis plus fidéles & plus dévoués. Les Rois suivirent l'exemple du Peuple, ou plutôt le lui donnerent ; car c'étoit surtout à la Cour des grands Princes qu'ils avoient destiné de fi-

xer leur séjour, & c'étoit auprès d'eux qu'ils faisoient les plus grands efforts pour se ménager un établissement solide.

Ils y réussirent bientôt. A peine furent-ils huit jours dans la Planette qu'ils la gouvernerent. Les anciens Serviteurs étoient suspects à leurs Maîtres. On se défioit de ses amis les plus solides, les sacrés nœuds de la nature se relâchoient insensiblement. Les peres craignoient la perfidie de leurs enfans, & ceux-ci les piéges couverts de leurs peres. Le mari cachoit ses vûes à sa femme, & de son côté elle n'osoit confier à un époux qu'elle aimoit, ses craintes ni ses espérances. L'amour même étoit sans confiance. Quelqu'un avoit-il bien servi le Prince, & prodigué ses jours pour sauver

ceux de son Maître, on le perdoit dans son esprit, & on qualifioit ce sujet fidéle du nom d'ennemi couvert.

Comme il a bien servi, disoient ces monstres, il ne trouve aucune récompense digne de ses services: aussi sçait-on par des voyes certaines qu'il cabale, qu'il se fait des amis, qu'il cherche des protecteurs & de l'appui. Si vous sçaviez, disoit-on au Prince, quelle liberté il prend quelquefois de censurer vos actions, quelle interprétation sinistre il donne à vos projets les plus judicieux, & quels discours .... mais ce seroit un crime de les rédire. Sur les moindres soupçons, le plus homme de bien, l'ami le plus intime du Prince, (si les Princes peuvent en avoir) étoit perdu sans ressour-

ce

ce. On n'attentoit pas encore à sa vie, mais on s'éloignoit de sa familiarité ; & enfin on l'éloignoit lui-même, sans lui dire jamais ce qui l'avoit détruit. Ceux mêmes qui lui plongeoient le poignard dans le sein en lui dérobant le cœur de son Maître, blâmoient en sa présence la méconnoissance & l'infidélité du Prince, & s'offroient pour Médiateurs entre deux bons amis qu'une légere froideur éloignoit, disoient-ils, l'un de l'autre ; ensuite ils employoient en apparence leurs offices pour un raccommodement, auquel ils avoient barré toutes les avenues.

Peut-être, Seigneur, disoient-ils au Prince, qu'on vous en impose sur ce qui regarde un tel,

Je ſuis sûr dans le fond qu'il aime Votre Majeſté. La calomnie eſt un Hydre à cent têtes, elle infecte toutes les Cours. Quelque parfaite & ſemblable aux Dieux que ſoit Votre Majeſté, peut-être n'eſt-elle pas à l'abri des traits perfides de ce monde: dans toutes les converſations que j'ai eues avec un tel qui eſt mon ami, j'ai cru voir ſon innocence à découvert; le crime n'eſt pas capable de cette conſtance héroïque avec laquelle il ſoutient ſa diſgrace: on diroit qu'il ne la ſent pas, & que Votre Majeſté en ſe privant de lui, y perd plus qu'il n'y perd lui-même...Si Votre Majeſté lui rendoit ſes bonnes graces, je ſuis sûr que ce ſeroit le moyen d'amolir cette ame inflexible que l'adverſité révolte,

volte, & qui ne paroît être tenté d'un crime, que par le desir de la vengeance, passion si naturelle aux grands cœurs.

Avec de pareils traits trempés dans l'aconit ou le venin de Cerbère, on empoisonnoit le Prince en feignant de vouloir le calmer, & la ruine de l'innocent ne manquoit jamais d'être le prix d'une calomnie si finement apprêtée.

Alors la confiance du Prince, la dépouille du malheureux, les grands emplois, les richesses étoient la proie des monstres. L'innocence opprimée ne trouvoit plus d'accès auprès du Trône. Le mérite le plus éclatant fut persécuté, la vertu passa pour un crime; la science & la raison étoient plus que suffisantes pour rendre suspects de révolte

& de sédition les meilleurs sujets de la Planette.

Ce qui se faisoit à la Cour, se pratiquoit avec le même artifice & un succès pareil dans les maisons particulieres : il n'y avoit plus, si l'on en croyoit les monstres, d'ami fidéle, de domestique désintéressé, d'héritiers exemts de soupçon, d'Amant discret, de Maitresse tendre, d'ouvriers experts dans leur Art, ni de Philosophes qui sçussent lire.

Les monstres liés ensemble d'un intérêt indissoluble, étoient les seuls sages, les seuls éclairés, les seuls vertueux dignes des récompenses : aussi les envahissoient-ils toutes pour se les partager, avec cette précaution que jamais celui qui avoit renversé quelque famille, ne s'appropriait rien de ses dépouilles ; c'étoit

c'étoit sur un autre que retomboit tout le prix des injustices qu'il faisoit commettre, pendant qu'à son tour il recueilloit les débris d'une fortune que quelqu'autre de ces monstres avoit renversée.

Enfin la calomnie, source de tous les malheurs de la Société, gouvernoit absolument la Planette ; & je crois qu'elle en auroit chassé les propres habitans, comme elle a déja renversé tant d'Empires, quand le Souverain qui régne dans le Soleil apperçut le désordre effroyable qu'elle avoit répandu dans Mercure. Il tenta plusieurs moyens d'y remédier ; il envoya dans cette Planette favorite, la Raison, l'Examen & la Vérité, les chargeant de s'opposer en toutes manieres aux entreprises de la calomnie.

La

La Raiſon s'efforçoit de rendre ſuſpects les diſcours des monſtres, l'Examen en faiſoit voir quelquefois la fauſſeté, & ſurtout la Verité arrachoit leur maſque, & les montroit à decouvert. Leur viſage faiſoit horreur; mais l'ennemi s'etoit acquis un ſi puiſſant empire dans tous les cœurs par le ſecours du menſonge ſon aſſocié, de l'amour propre qu'il tenoit à gage, & de la flaterie parée des atours de l'amitié, qu'on n'avoit de confiance que pour eux. A peine la Raiſon oſoit-elle montrer le nez, qu'on la ſifloit également chez le peuple, à la Cour, & dans les places publiques. L'Examen qu'elle tenoit par la main, fut déclaré par un Arrêt authentique ennemi public, & la démence alla juſqu'à ce point, qu'on

qu'on précipita la Vérité dans le fond d'un puits. Heureuſement ces Divinités ne pouvoient mourir ; mais la perſécution qu'elles avoient à ſouffrir, les rebuta au point qu'elles ne ſe montroient plus nulle part ; car les Vertus ſont un peu fieres, & comme l'accueil favorable les attire, la huée les effarouche. Il n'y a que le vice qui ſçache allier l'impudente effronterie à ſes autres horreurs.

Les choſes étoient en cet état quand le Génie qui régne dans le Soleil, envoya un de ſes habitans dans Mercure pour gouverner la Planette. A peine y fut-il arrivé, qu'il réunit toutes les Puiſſances ſéparées en ſa ſeule perſonne, comme on l'a dit plus haut : enſuite d'un coup de ſon pouvoir ſuprême il démaſ-

qua

qua tous les monſtres, & les ayant rendus odieux en les montrant à découvert, il arma tous ſes ſujets, ſe mit à leur tête, & pourſuivit à force ouverte ces ennemis que l'artifice avoit rendu ſi long-tems invincibles.

Ils tentérent inutilement toute ſorte de ruſes pour ſéduire l'armée de l'Empereur, débaucher ſes ſoldats, & le rendre odieux à ſes peuples, en publiant de lui toutes les horreurs que le menſonge & la malignité peuvent inventer: mais le maſque étant arraché, la perfidie ne put réuſſir, & il fallut en venir au combat. Leur défaite fut entiere; la plus grande partie des monſtres périt ſur la place, une partie tomba dans les fers, & l'autre ſe ſauva par la fuite. Ceux-ci ſe ſont répandus dans toutes les Planettes, & par

par préférence sur la notre, où ils exercent un empire tyrannique dont nous ne devons jamais espérer la fin.

Pour ceux qui demeurérent prisonniers, l'Empereur qui jouit du droit des Métamorphoses, les changea en statues de bronze, après leur avoir rendu leurs masques & les habillemens qui cachoient leurs défauts: mais il ne voulut point leur ôter la vie, ni le mouvement; il se contenta de les enchainer avec des liens de fer qui, quoiqu'aussi souples que les corps de ces métamorphosés, conservent une solidité que rien ne peut ni dissoudre, ni briser.

En cet état il les exposa sur de magnifiques théatres dans la plus grande place de toutes les Villes & il voulut qu'elles continuassent d'y

d'y vivre dans leur naturel. Il conſerva auſſi la vie à tous les Rois que les monſtres avoient ſéduits, & les condamna pour trente mille ans à repréſenter tous les jours en Public toutes les injuſtices qu'ils ont commiſes, & tous les maux que leur aveuglement en faveur des monſtres a cauſés à leurs ſujets.

Les monſtres devenus ſtatues de bronze, mais mobiles & vivantes, continuent donc de flater les Rois, les Grands, les Riches, & ceux-ci ſe laiſſent enyvrer comme autrefois de ce poiſon : mais toutes ces piéces tragiques admirablement repréſentées finiſſent toujours par l'arrivée de la Raiſon, de l'Examen & de la Vérité, qui découvrent par une infinité de voies ingénieuſes les artifices & la malignité

malignité de la Calomnie. Ainſi elle ſe retire toujours couverte de honte & accablée de ſifflets, tandis que le Roi & l'homme riche pénétrés de repentir de leurs crimes ſouffrent tous les remords de leur conſcience pendant la nuit; car le matin tout eſt oublié, & une nouvelle ſcéne paroît ſur le théatre, dans laquelle on repréſente toutes les intrigues, toutes les démarches couvertes, tous les menſonges & toutes les voies ſourdes par leſquelles la Calomnie venoit à ſes fins. On aſſure qu'au bout de trente mille ans, l'Empereur qui régnera alors obtiendra de l'intelligence qui gouverne le Soleil, le pouvoir de purifier l'eſprit des monſtres, & d'en faire des hommes en leur formant des corps pareils à celui des habitans de Mercure. Voilà

Voilà quels sont ces Simulacres animés si communs dans Mercure, & si admirables, puisque ce sont les seules statues vivantes & agissantes qui soient dans l'Univers.

A l'égard de ceux qui ont fait des crimes par la séduction des monstres, leur punition finit aussitôt qu'ils ont achevé d'en représenter toutes les histoires publiquement, & après avoir essuyé la honte & les remords qui suivent naturellement de pareilles fautes. Alors ils quittent leurs corps de bronze pour en prendre un autre, tel que sont ceux de la Planette à laquelle on les destine. Car ils sont tous exilés, l'Empereur trouvant toujours quelque danger à conserver parmi son peuple ces ames foibles & assez peu éclairées, pour n'avoir pas

pas pû distinguer pendant leur vie le mensonge de la vérité, ni leurs véritables amis des perfides flateurs.

L'Empereur prétend qu'une ame deshonorée par des taches de cette importance, en garde long-tems les flétrissûres, & qu'il ne faut pas moins qu'un grand pélérinage pour lui restituer sa premiere noblesse, & le ramener à la vertu.

CHAPITRE XVI.

Du Principe de la Médecine dans Mercure.

QUoique le tempérament des habitans de Mercure soit le plus ferme & le meilleur de notre tourbillon, & que la pureté

pureté de l'air, secondée de la proximité du Soleil les entretienne toujours dans une santé parfaite, on ne laisse pas de trouver des Médecins dans la Planette, où ils sont nécessaires pour le moins aux sages qui l'habitent. Car ils n'ont pas tous la Pierre Philosophale, ainsi leur santé n'est pas inaltérable.

Ces Médecins de Mercure n'ont pas leurs pareils dans toutes les Planettes de notre Univers, comme on en sera facilement persuadé, quand on sçaura combien ils ont simplifié leur Art, & de combien d'études frivoles & de connoissances inutiles ils l'ont débarrassé.

On veut sur notre terre qu'un Médecin renferme dans sa seule tête toutes les connoissances imaginables. Il doit sçavoir à fond l'anatomie,

l'anatomie, quoique ce talent seul demande l'étude & le travail d'un habile homme pendant toute sa vie. Outre cela on veut qu'il connoisse la nature de toutes les liqueurs qui composent la masse du sang : qu'il voie, pour ainsi dire, tous les chemins par lesquels elles passent, ceux par où elles s'échappent, & les causes qui peuvent les arrêter dans leur cours, contre les intentions de la nature.

Il faut qu'il connoisse les qualités de toutes les plantes, de tous les bois, des écorces, des feuilles, des racines, des terres, des pierres, des métaux, des minéraux, celles de tous les sels, des soufres ; & qu'il sache prévoir avec certitude l'espéce d'action que toutes ces matieres sont capables de produire avec le sang

&

& les humeurs, dans tous les différens états où elles peuvent se trouver. Ce qui suppose une parfaite connoissance de la Chymie, longue & pénible étude, à laquelle toute la vie d'un homme est bien éloignée de suffire.

L'essentiel de sa profession, suivant notre idée, est de sçavoir définir toutes les maladies, d'en marquer les divisions, & d'en connoître tous les symptômes.

Il doit avoir dans sa mémoire les noms très-présens de toutes les drogues, tant simples que composées, & leurs doses fort exactes.

Il faut outre cela qu'il connoisse tous les tempéramens en général, & celui de chacun de ses malades en particulier ; parce que, suivant notre système de Médecine, ce qui convient au bilieux

bilieux, nuit au flegmatique, & ce qui peut enrichir un sang appauvri, est capable de briser tous les canaux qui contiennent un sang trop vif. Enfin il faut tant de mémoire, tant de connoissances acquises, & tant d'esprit pour former chez nous un bon Médecin, que s'il s'en rencontroit un tel en mille ans, on ne devroit pas s'étonner de voir les hommes lui dresser des Autels : car les récompenses monnoiées, les louanges mêmes, & les acclamations sont trop au-dessous d'un tel personnage, en qui on doit imaginer quelque chose de divin.

Les Médecins dans Mercure, sont bien éloignés d'une telle ambition. Comme les principes de leur Art sont simples, & peu nombreux, l'étude en est facile,

& l'application des préceptes de la Médecine n'exige qu'un mérite très-ordinaire, & des connoiſſances aſſez communes : ſi bien que d'un jardinier paſſable, mais ſur-tout d'un botaniſte un peu éclairé, rien n'eſt plus facile que de faire un excellent Médecin.

Auſſi eſt-ce dans les parterres de l'Empereur, dans ſes boſquets & dans ſes potagers qu'ils font leurs principales études, & qu'ils prennent, pour ainſi dire, leurs licences.

On y cultive des arbres, des fleurs, & des fruits de toutes les eſpèces, principalement de ceux qui ſervent à la nourriture de tout le monde, & qui ſont l'aliment univerſel. C'eſt le ſeul jardin de la Planette, où on trouve de ces fruits. Car hors de

là

là, ils ne croiſſent que ſur les hauteurs, comme on l'a vû ci-devant: mais on les cultive avec ſoin dans ces Potagers, pour l'amuſement & l'inſtruction de ceux qui s'attachent à l'étude de la Nature.

Un Salamandre Chef de tous les Botaniſtes de ce monde, y fait la démonſtration anatomique, & l'Analyſe de tous les végétaux.

On apprend dans ces Ecoles la ſtructure du corps organiſé, dont il eſt, dit-on, plus facile de s'inſtruire ſur ceux des arbres & des plantes, que ſur les animaux; par la raiſon que les parties des premiers ſont plus ſenſibles & plus formées que celles des corps animés. D'ailleurs la liberté de les diſſéquer vivans dans tous les tems, laiſſe remar-

quer très-aiſément la diſpoſition des fibres, leur entrelacement & le cours de la liqueur végétative. On y voit auſſi que l'abondance ou la diſette de cet Elixir, ſon épaiſſiſſement ou ſa liquidité, cauſent la vie & la ſanté des Plantes, ou leur maladie & leur mort.

C'eſt dans le cours de cette étude que les éléves de la Médecine comprennent le merveilleux artifice de la nature, qui, ſans employer d'autre principe qu'un peu d'eau pure chargée de quelques ſels & de certains ſoufres, produit & nourrit tout ce qui végete ſur la terre : car c'eſt de ce liquide, qu'on appelle l'eſprit univerſel, que la nature induſtrieuſe forme les arbres les plus durs & les herbes les plus délicates, l'émail & l'odeur des

Fleurs

Fleurs & des Plantes aromatiques, les goûts des fruits & les différentes formes de toutes ces choſes, variées à l'infini, malgré l'extrême ſimplicité du principe unique qui les compoſe toutes.

Les nouveaux Botaniſtes étant munis de ces connoiſſances préliminaires, on apprend, mais d'une maniere très-générale, l'anatomie animale, reſervant l'exactitude & le détail infini de cette Science pour les Chirurgiens.

Ces derniers, dit-on, ayant à opérer ſur preſque toutes les parties, n'en ſçauroient connoître trop exactement le lieu, la forme, la tiſſure, auſſi bien que celles des parties qui les couvrent, & de toutes les autres qui les entourent.

Mais pour le Médecin, il lui

ſuffit de ſçavoir l'uſage & la ſituation des parties, avec les incidens qui peuvent y cauſer l'abondance ou la diſette du ſang, ſon épaiſiſſement ou ſa liquidité.

On leur fait remarquer dans le cours de cette étude, combien la Nature agit uniformement dans la végétation des Plantes, & dans la nutrition des animaux. Ils y voyent que le Chile, principe unique du ſang & des humeurs, ne différe en aucune maniere de l'eſprit univerſel qui circule dans les Plantes. Ces deux liquides étant compoſés l'un comme l'autre d'une eau pure chargée de divers ſels & de différens ſoufres, opérent toutes les fonctions animales, à l'aide de la circulation du ſang, comme ces mêmes matieres agiſſent

giſſent dans les Plantes, pour y entretenir la vie & la ſanté, ou y produire les maladies & la mort.

Ils apprennent encore la différence des tempéramens, qui ſe trouve entre les arbres, comme parmi les hommes.

En effet, celui qui produit le Baume, ſuc amer & ſulphureux, ne reſſemble en rien au Cerifier, dont les productions ſont aqueuſes & acides, de même que la Vigne n'eſt pas ſemblable au Maronier, &c.

Ces obſervations générales les conduiſent à une remarque préliminaire très eſſentielle, & qu'on peut regarder comme le point principal de la Médecine; ſçavoir, que la différence du tempérament dans les Plantes, n'empêche pas qu'elles ne ſe

nourriſſent toutes du même ſuc, & qu'elles ne puiſſent toutes être guéries par les mêmes remedes & le même régime.

En effet, pourvû qu'on arroſe une plante, & qu'on laboure la terre autour d'elle, pour chaſſer l'Eſprit Univerſel juſqu'à ſa racine : pourvû qu'on détourne les accidens d'un froid exceſſif qui le coagule, ou de l'extrême chaleur qui le peut deſſécher, ce puiſſant liquide fera tout le reſte. Il ſuffira que l'attention du Jardinier élague les branches trop abondantes, qu'il coupe celles qui déparent ſa Plante, & qu'il dépouille quelquefois l'arbre de l'excès de ſes fleurs & de ſes fruits, pour ne laiſſer de bois qu'autant qu'en peut nourrir la quantité de l'Eſprit Univerſel qui s'inſinue par ſes racines & circule

circule dans toutes ſes parties. Mais de quelque tempérament que ſoit un arbre, je veux dire, ſoit qu'il produiſe du baume, des liqueurs acides, ou des fruits inſipides, ce petit nombre de remedes & quelque peu d'autres qu'on y peut ajouter, les entretiendront tous en vie & conſerveront leur ſanté.

Ce raiſonnement qu'ils font ſur les plantes, & de la vérité duquel ils ſont convaincus par des expériences indubitables, ils l'étendent juſqu'aux animaux & aux hommes; prétendant que le bilieux & le flegmatique, le ſanguin & le pituiteux, le fort & le foible, le jeune & le vieux doivent tous être guéris par l'uſage du même remède, ſoutenu d'un régime ſagement adminiſtré par un Médecin intelligent. Ils ſou-

tiennent ainſi cette propoſition qui paroît d'abord une idée fanatique ; mais dans laquelle on ne laiſſe pas d'entrevoir quelques traits de lumiere & de verité qui ſurprennent.

Tous les hommes, diſent-ils, de quelque tempérament qu'ils ſoient, ſe nourriſſent d'un même liquide qu'on appelle le Chile. Cette liqueur eſt compoſée de tous les alimens & de toutes les boiſſons dont ils uſent.

Tant que cet Elixir ne s'épaiſſit point, & qu'il n'engorge pas des vaiſſeaux qui les contiennent, le corps jouit d'une ſanté parfaite.

Il ne s'agit donc plus que de ſçavoir ſi la Médecine fournit les moyens de tendre le ſang des animaux fluide & propre à circuler dans leurs vaiſſeaux, comme

me l'Agriculture nous apprend à donner ce secours aux arbres & aux Plantes.

Elle en fournit, il n'en faut pas douter. La Nature divine, mere de tous les Etres, n'a garde de nous avoir refusé un préservatif à tant de poisons qu'elle a répandus sur la terre. Car on doit appeller ainsi tout ce qui peut détourner l'action salutaire du sang, & nous conduire peu à peu à la mort, par le triste chemin des infirmités & des maladies.

Mais pour ne nous pas assurer d'un fait sur une simple vraisemblance, parcourons, dit un Médecin de Mercure, quelques-uns des différens accidens qui sont capables d'épaissir le sang. Il n'y en a pas un assez grand nombre, pour rendre cet examen

difficile, & on peut espérer que chaque cause du mal nous offrira tout naturellement dans son contraire un Antidote certain & nullement mystérieux.

Supposons donc un homme robuste & jouissant d'une pleine santé. Tout le monde convient que le sang & les humeurs doivent circuler librement, & faire parfaitement toutes leurs fonctions dans ce corps bien organisé.

Or par un principe certain des Mathématiques, toutes choses restent dans leur état naturel, à moins que quelque chose ne les dérange.

S'il arrive donc que la santé de cet homme s'altére, on ne sçauroit douter que cet accident ne soit causé par quelque faute qu'il aura faite contre sa façon ordinaire

ordinaire de vivre. Supposons que cette faute soit un exercice trop violent, par lequel le sang privé d'esprits soit devenu moins fluide, n'est-il pas vrai que le repos, un régime judicieusement réglé, & l'usage des bons alimens le remettront dans le même état de santé, où il étoit avant cet excès?

Si c'est la paresse & la gourmandise qui coagulent le sang, un exercice modéré le rendra liquide.

L'indigestion peut faire le même effet que les deux causes précédentes : mais la diéte toute seule réparera le dommage.

Les ravages de l'acide seront aisément detruits par l'usage des amers spiritueux, ou par la dissolution des sels dans une abondante

dante boiſſon d'eau, qui les charira hors du corps par le chemin ordinaire des ſecrétions. Le ſimple ſommeil, dans la chaleur du lit, fait preſque ſeul le même effet.

La diſette des ſucs nourriciers eſt encore une cauſe de la coagulation du ſang. La bonne nourriture un peu abondante la détruira.

La trop longue application d'eſprit, qui fixe toutes les liqueurs, auſſi bien que l'inſomnie, trouveront un remède très-ſimple dans un peu de diſſipation néceſſaire & dans un ſommeil paiſible.

Les paſſions qui tiennent de la douleur, comme la triſteſſe, la crainte, la jalouſie, le regret, l'averſion &c. ſont de très-grands coagulans.

Mais

Mais le repos de l'ame ou les passions opposées détruiront les impressions de celles-là : c'est à quoi un Médecin doit faire une sérieuse attention ; car en vain entreprendra-t'il de guérir le corps, tant que l'ame sera malade.

Les fougues de ce Tyran domestique peuvent faire plus de mal, que tous les remedes du monde n'en scauroient guérir.

Jusques à présent nous n'avons pas encore eu besoin des médicamens effectifs, & il nous a suffit d'écarter les causes du mal pour en trouver la guérison.

Mais s'il est arrivé par malheur qu'on ait négligé ces premiers secours qui s'offrent d'eux-mêmes, & que la Nature se trouve accablée, c'est alors qu'il faut joindre ensemble, & pour ainsi

ainſi dire, dans un ſeul médicament, tout ce qui peut être contraire à la coagulation.

Nous venons de voir que les acides, le froid, la pareſſe, l'indigeſtion, le travail d'eſprit, le trop violent exercice, & les ſentimens douloureux de l'ame, la cauſent; on doit employer ſans difficulté dans le remede le contraire de toutes ces choſes, & régler le régime dans un ſens convenable à cette idée. Ces précautions judicieuſes étant bien priſes, c'eſt à la Nature à faire le reſte; & elle le fera ſans doute, pourvû que la longueur du mal n'ait pas altéré quelques-unes des parties principales.

Tout ce procédé eſt ſimple, & il n'eſt pas queſtion d'un grand nombre de connoiſſances pour

pour en remplir les vûes, puiſqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Il n'eſt pas non plus néceſſaire d'employer des médicamens précieux, ni de receptes myſtérieuſes. Cependant il nous paroît auſſi clair que le jour, qu'il n'y a point de maladie qu'on ne puiſſe guérir par cette voie, puiſqu'elle rendra très-sûrement au ſang & aux humeurs leur liquidité naturelle, & que la circulation reprenant ſon train ordinaire, ramenera la ſanté telle qu'elle étoit avant que la triſte contagion l'eût détruite.

On pourroit s'en tenir à ce qu'on vient de voir ſans étendre davantage ce Chapitre. Mais les Phyſiciens de Mercure appuyent leur doctrine par des raiſonnemens ſi nouveaux & quelquefois ſi ſéduiſans, qu'on s'imagi-

s'imagineroit faire tort au Public, si on le privoit absolument de quelques-unes de leurs observations les plus générales.

CHAPITRE XVII.

Des Raisonnemens des Médecins de Mercure.

CEs Médecins s'expliquent, comme les nôtres, sur ce que nous appellons médicamens froids ou chauds ; mais leurs idées ne sont pas les mêmes. Ils appellent drogues chaudes, fussent des alimens, tout ce qui cause de la chaleur, & occasionne la fievre, & non pas ceux qui font appercevoir sur la langue une espèce de chaleur passagere.

Suivant

Suivant cette idée, ils avouent que l'indigeſtion qui donne la fiévre, cauſe une grande chaleur, qu'un abſcès produit le même effet, que la migraine échauffe la tête, qu'une ſoif violente & continuelle jointe au défaut de boiſſon cauſe une grande ardeur intérieure, & enfin qu'on peut être fort échauffé, lorſqu'on a fait uſage des choſes qui produiſent ces maladies : mais comme ils n'admettent la chaleur ou le froid que dans le malade qui le ſent, & non pas dans les médicamens, ils n'attribuent pas la moindre chaleur au poivre, aux épiceries & aux aromates, quelques ſpiritueux qu'ils ſoient; parce qu'ils ne jugent pas que ces drogues puiſſent cauſer la coagulation du ſang, dans laquelle réſide la cauſe de la chaleur

leur qu'on ſent dans la maladie.

Le ſang, diſent-ils (& ils comprennent ſous ce nom toute la maſſe liquide qui circule dans notre corps) nous cauſe le froid ou le chaud, ou l'état moyen, ſuivant qu'il circule librement ou difficilement : le premier état eſt celui de la ſanté, & le ſecond celui de la maladie.

C'eſt le ſeul frotement de ce liquide contre les parois intérieurs des vaiſſeaux contendans, qui cauſe toute la chaleur des animaux, tant la naturelle que celle qui eſt contre nature.

Quand le ſang coule librement, le frotement qu'il fait eſt mediocre, & la chaleur cauſée par ce frotement eſt de même nature, c'eſt-à-dire douce & modérée ; mais ſi le ſang circule

circule avec difficulté, parce qu'il se trouve d'une consistence plus épaisse qu'à l'ordinaire, alors son frotement intérieur devenant plus fort, il occasionne une plus grande chaleur; ce qui arrive de la même maniere que la chaleur que nous occasionnons dans nos mains & dans toutes les parties, en les frotant avec quelque sorte de force.

Il s'agit, disent-ils aussi bien que nos Médecins, de procurer toujours au sang la fluidité qui lui est naturelle, afin que ces frotemens ne soient pas plus forts dans un tems que dans l'autre, & alors nous n'appercevrons jamais une chaleur incommode.

Mais comment rendre au sang sa liquidité naturelle, quand il l'a une fois perdue? En compo-

sant

ſant le Chile d'alimens & de medicamens contraires à ceux qui cauſent l'épaiſſiſſement du ſang.

On a déja dit bien des fois, que l'action de la Nature conſiſte toute entiere dans la circulation, c'eſt par cette méchanique qu'elle fait tout dans l'Univers.

Le ſuc qui circule dans les Plantes les produit, forme leurs fleurs, leurs feuilles, leurs fruits: c'eſt par la circulation que contiennent ces derniers, qu'ils mûriſſent, s'attendriſſent, s'adouciſſent, ſe parfument, &c. celui qui, faute de réflexion, ne ſçait pas cette doctrine, eſt un aveugle indigne du nom de Phyſicien. Ce que la circulation opére dans les Plantes, elle le fait dans les corps animés.

Un

Un liquide universel composé d'une infinité de parties différentes, se sépare dans nos corps en plusieurs liqueurs de diverse nature, suivant les réservoirs qui les renferment, & les usages auxquels elles sont destinées. Tout cela s'opere par la circulation, & quand elle est libre & facile, ces actions se font aisément & selon l'exigence de la Nature : mais pour que la circulation soit libre, il est nécessaire que toute la masse liquide qui circule dans notre corps, ait une certaine liquidité pour couler aisément par des canaux d'une petitesse infinie ; car lorsqu'elle s'épaissit, elle ne sçauroit plus passer.

Un des grands usages que fait la nature de la circulation, est de s'en servir à broyer sans cesse

tout

tout le liquide circulant, afin de le rendre plus coulant & plus fluide ; car on sent bien que plus les parties qu'on peut mêler avec de l'eau, seront menues & fines, & plus elles pourront passer avec l'eau qui les charie dans les pores & les conduits étroits.

Or il faut que toutes les parties de nos alimens soient réduites à une extrême finesse, afin que la Nature puisse les employer, tant à réparer le dépérissement perpétuel de notre substance, qu'à réformer les esprits si fins, si volatils & si actifs, qui servent à tous les mouvemens corporels.

Ces merveilleuses opérations ne pouvant s'exécuter que par le ministère de la circulation, il faut donc la rendre facile, & par conséquent maintenir le sang, c'est-

c'eſt-à-dire, toutes nos liqueurs dans la fluidité que la Nature exige.

On a dit plus haut que le moyen d'entretenir cette fluidité, étoit de compoſer le Chile d'alimens & de médicamens contraires à ceux qui épaiſſiſſent nos liqueurs : il ne s'agit plus que de les faire connoître.

L'expérience nous apprend que les alimens difficiles à digérer (on entend ceux dont la maſſe eſt ſolide & impénétrable aux levains digeſtifs) épaiſſiſſent le ſang. Tels ſont, par exemple, les amandes, les noix, toutes les graines de cette nature, celles de Melon, Concombres, Citrouilles, Abricots, &c. qui ſont innombrables, tous les fruits dont la chair eſt compacte & ſolide, le pain dont la farine reſte en maſſe,

ſans être levée, par conſéquent toute celle qui compoſe la pâtiſſerie, que le beure rend maſſive & preſque impénétrable dans la bouche à la ſalive, & dans l'eſtomac au levain digeſtif, enfin toutes les viandes coriaces & à longs filets ſolides : car il faut que tous nos alimens ſe réduiſent, pour ainſi dire, en eau, ou du moins en une eſpéce de gelée fort claire, pour que la Nature les employe dans le corps aux uſages convenables. Eſt-il bien aiſé de comprendre qu'elle réuſſit beaucoup plus aiſément à affiner les parties des alimens tendres & friables, que celles qui ſont fermes, dures, ou coriaces.

Tous les alimens dont on vient de parler, ne pouvant ſe réduire par la circulation en parties

ties assez menues, elles arrêtent la circulation, & empêchent le sang de couler, ou du moins en retardent la course dans les conduits étroits de notre corps; & comme il est de la Nature du sang de s'épaissir, à proportion qu'il circule lentement, il est visible que tout ce qui embarrasse & retarde son cours, occasionne son épaississement.

Ce que les alimens font par leur dureté, leur solidité & la grosseur difficilement altérable de leurs parties, de certaines liqueurs l'opérent par leur propre Nature, quoi qu'elles soient d'une subtilité presque incroyable.

C'est ainsi que l'Alcool de vin, c'est-à-dire l'esprit de vin le plus fort épaissit la lymphe du sang, si on l'y mêle, & que

l'eſprit de vitriol congele toute la maſſe du ſang, ſi on en introduit quelque goûte dans l'artére d'un animal vivant.

On verra dans la ſuite quels ſels & quelles liqueurs opérent un effet contraire. Mais à-préſent il faut ſçavoir que notre ſang eſt à peu près de même nature que le lait : c'eſt ce qu'on prouve par une infinité d'expériences fort exactes, qui démontrent que le lait n'eſt autre choſe que le Chile tout pur.

Il ſuit de ce ſyſtême bien prouvé, que tout ce qui peut épaiſſir & coaguler le lait, doit produire un effet ſemblable ſur notre ſang.

Or tous les acides coagulent le lait, & doivent par conſéquent opérer le même effet ſur le ſang.

Mais

Mais qu'eſt-ce que l'acide ? Ce n'eſt autre choſe qu'un ſel ſolide, & non volatiliſé fondu dans l'eau. Ce ſel eſt fixe & ſolide, parce qu'il n'a pas été travaillé par la Nature qui tend ſans ceſſe à le rendre volatil. Mais le ſel par un décret du Souverain Maître, tend auſſi toujours à le rendre ſolide.

Ce combat & cette alternative étoit néceſſaire pour la génération, la converſation & la deſtruction de toutes choſes, car le ſel fixe eſt d'une utilité inconcevable.

C'eſt lui qui procure la ſolidité de tous les êtres. Le Chêne qui en contient plus que les autres arbres de notre Europe, eſt le plus dur. Il fait auſſi la peſanteur ; c'eſt pourquoi ce bois qui contient plus de ſel que tout au-

tre, est aussi plus pesant : il cause encore la durée, & s'oppose à la pourriture & à toute destruction. Ce peu d'éclaircissement qui nous vient de Mercure doit être, disent leurs Physiciens, un ample sujet de méditation pour les Médecins de notre monde. Mais ceux de Mercure se contentent de le présenter à leur sagacité, sans en dire davantage. Ils ajoutent seulement, que le sel solide & non volatile, causant la solidité, le poids & l'incorruptibilité de tous les êtres, il peut aussi, & doit faire l'épaississement de notre sang, quand il s'y trouve contre l'intention de la nature, qui ne sçauroit les souffrir dans les corps animés. C'est ce que l'expérience démontre.

En effet, il ne s'en trouve pas un

un seul grain dans tous les corps vivans, & quelqu'opération qu'on puisse faire par la Chymie sur toutes les parties des animaux, on n'en retire que du sel volatil : la Nature a une grande attention à se defaire de l'autre par les urines & la transpiration, comme elle fait sans cesse. Car ces évacuations nous sont données, pour separer de notre sang la trop grande abondance de sel. Mais quand cette lessive ne se fait pas suffisamment, c'est-à dire quand les urines ne coulent pas, ou qu'on ne boit pas assez d'eau pour dissoudre le sel trop abondant de notre sang, alors il y séjourne ; & la Nature ne pouvant pas le volatiliser tout, parce qu'elle auroit trop à faire, ce qui reste épaissit le sang, & cause tous

les maux auxquels nous ſommes ſujets.

Comme il eſt vrai que les ſels volatils ſont les ſeuls qui entrent dans la compoſition de nos corps, il eſt viſible auſſi qu'on n'en ſçauroit trop mettre de tout fait dans le chile, & que par-conſéquent l'uſage ordinaire des alimens chargés de parties balzamiques & ſulphureuſes doit être fort recommandé, toutes les fois qu'on ſoupçonne le ſang d'un malade d'être épaiſſi.

Tous les febrifuges ſont de ce caractère, & ſans avoir recours au Quinquina, on guérit aiſément toutes les fiévres par le ſeul uſage des Plantes balzamiques & ſpiritueuſes, pourvû qu'on en prenne autant de celles des païs chauds en poudre, qu'on prend

prend de Quinquina en pareille occurence.

L'uſage de ces mêmes Plantes guérit les douleurs de tête, retarde l'yvreſſe, & la ſoulage, réſiſte au ſcorbut, & facilite l'éruption de la petite Vérole. Tous les païſans des païs chauds, où elles croiſſent plus remplies de leur propre vertu, ne ſe ſervent pas d'un autre ſpécifique, & c'eſt toujours avec un tel ſuccès, qu'ils regardent comme un remède univerſel & le plus précieux des dons de la nature pour conſerver la ſanté, toutes les Plantes odoriférantes.

Il eſt vrai, de l'aveu général de tous les Médecins, que les maladies qu'on vient de ſpécifier n'ont pas d'autre cauſe, que la coagulation du ſang; mais puiſque les

ſels volatils nous en délivrent, c'eſt une preuve de leur efficacité dans les remédes.

Quelques taſſes de caffé bien fait ſoulagent dans toutes les langueurs, les péſanteurs de la tête, l'aſſoupiſſement involontaire, les laſſitudes & l'affaiſſement qu'on ſent quelquefois, ſans l'avoir occaſionné par le travail; & cette boiſſon peut vous guérir d'une infinité de petites infirmités, qu'on nomme vapeurs, mais qui ne ſçauroient s'attribuer qu'à la coagulation du ſang.

Il eſt donc vrai que les ſels volatils préparés par la Nature, ou par l'art, étant choiſis & ſagement appropriés par leur doſe aux forces du malade, ſont infiniment propres à diſſoudre le ſang trop épaiſſi.

Ce

Ce principe une fois accordé, (Eh ! comment pourroit-on le nier ?) les Phyſiciens de Mercure l'étendent à toutes les maladies, & en tirent toutes les guériſons.

Mais, leur dit-on, ne craignez-vous pas que ces eſprits des végétaux qui ſont inflammables, n'allument le ſang? Cela nous paroît, répondent-ils, auſſi peu vraiſemblable qu'il l'eſt, devoir l'huile s'allumer dans une ſalade, quoi qu'elle brule dans une lampe.

Suivant cette doctrine, les Philoſophes de Mercure appellent froid, tout ce que nous nommons chaud en fait de médicamens, & chaud tout ce que nous appellons froid. Car, diſent-ils, puiſque les eſprits ſulphureux défigent le ſang dont

la fixation cauſoit notre chaleur contre nature, il faut les nommer froids: mais puiſque la limonade, les orgeats, &c. figent le ſang & occaſionnent l'ardeur fiévreuſe, on doit les appeller des potions chaudes & enflammées, malgré le rapport contraire du toucher & du goût.

Ces Phyſiciens ſe font quelquefois un grand mérite de démentir le rapport de leur ſens, quand la raiſon le combat; & ils appellent ironiquement eſprits ſublunaires, ceux qui fondent ineptement des ſyſtêmes, ſur le témoignage ſuſpect de leurs ſenſations, ſans attendre le conſentement de la raiſon réfléchie.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De la Saignée & de la fermentation du Sang.

ENtre autres choſes, ils ſe récrient contre notre uſage de la ſaignée, de laquelle ils ne comprennent en aucune maniere la néceſſité.

Votre ſang, diſent-ils, circule avec violence, & par ſon épaiſſiſſement vous cauſe pendant la fiévre une chaleur inſupportable! Hé bien diſſolvez cette coagulation contre nature, & enſuite votre ſang coulant avec liberté, l'ardeur fébrile ceſſera; mais quand on vous aura tiré ſix onces de ſang, ce qui n'eſt rien en comparaiſon de

20 ou 25 livres que vous en avez, puiſque ce n'eſt qu'environ la quarantiéme partie, y a-t'il de l'apparence que vous puiſſiez être ſoulagé ?

Nos Médécins alléguent contre cette remarque, que le ſang étant dans une violente fermentation, il faut en diminuer la maſſe, de crainte qu'il ne briſe les conduits qui le contiennent. Hé, Meſſieurs, répondent les Mercuriens, ſi la fermentation ſe fait dans toute la maſſe de 400 onces de ſang que nous avons dans le corps, comment pouvez-vous raiſonnablement compter que cette petite portion de ſix, huit ou dix onces que vous avez ôtée, ſera ſuffiſante pour empêcher les 390 onces qui reſtent de briſer leurs vaiſſeaux ?

Direz-

Direz-vous comme les Saltinbanques, qu'en ouvrant la veine & en diminuant du trente-neuviéme la quantité du ſang, vous arrêterez la fermentation ; mais non, vous ne direz pas une ſi grande puérilité : car toutes les nourrices, & les gens d'Office qui voient fermenter le lait, le caffé, ou le ſucre ſur le feu vous démentiront ; puiſque l'expérience leur apprend, que quand ils ôteroient du vaiſſeau où fermentent ces liqueurs, la moitié & même les trois quarts de ce qu'ils contiennent, le liquide franchiroit encore les bords du vaiſſeau.

Vos Fraters diſent, qu'en donnant de l'air au ſang, on arrête la fermentation. Heureuſement ce ſont des ſulbalternes de quiles paralogiſmes ne tirent

pas

pas à conſéquence ; mais les Phyſiciens ſçavent bien que donner de l'air à des matiéres qui fermentent, pour arrêter leur agitation, ce ſeroit à peu près la même choſe, que de jetter des matiéres inflammables dans un incendie pour l'éteindre ; puiſqu'aucune matiére ou liqueur ne fermente, qu'à proportion qu'elle nage dans l'air libre, & que la ſuppreſſion de l'air arrête toute ſorte de fermentation.

Les Phyſiciens de Mercure ne ſe contentent pas d'aſſurer qu'en tirant du ſang, ou en lui donnant de l'air, on ne ſçauroit arrêter ſa fermentation, s'il en a ; mais ils ſoutiennent que la fermentation du ſang eſt abſolument impoſſible, & que cette idée ſur laquelle eſt bâti le ſyſtême énorme de la ſaignée

aignée Européene, n'eſt qu'une pure chimere qu'ils prétendent détruire par les raiſons ſuivantes.

Pour qu'une liqueur fermente, trois conditions eſſentielles ſont requiſes, ſans leſquelles la fermentation eſt impoſſible, comme l'expérience le démontre.

1°. Il faut que la liqueur ſoit contenue dans un vaiſſeau, dont elle n'ocuppe que la motié ou le tiers, afin qu'il y reſte vuide un eſpace conſidérable.

2°. Que le paſſage de l'air ſoit libre, & ſa communication facile avec la liqueur.

3°. Que ce qui doit fermenter, demeure en repos. Quelques exemples prouvent, combien ces trois conditions ſont indiſpenſables, pour que la fermentation s'exécute.

Une bouteille de biere forte, étant

étant bien bouchée, la liqueur qu'elle contient ne fermente pas & se conserve long-tems ; mais si-tôt qu'on ôte le bouchon, la biere s'épanche au-dehors avec violence, parce qu'elle nage librement dans un espace propre à laisser libre le ressort de ses parties, que l'air étend avec rapidité.

La communication de l'air est nécessaire : car c'est parce qu'elle étoit empêchée, que la biere ne fermentoit pas dans la bouteille. Et si on objecte, que la biere fermente dans le vuide, on répondra qu'en cet état, c'est l'air contenu dans la biere qui s'étend par son ressort naturel, & qui sépare avec violence les parties du liquide. Il est vrai que sans l'espace, le ressort de l'air ne feroit pas fermenter la liqueur ;

queur : car alors ce reſſort ne pourroit s'étendre ; mais malgré l'eſpace, la biere ne fermenteroit pas ſans la communication de l'air. C'eſt ainſi que l'eau purgée d'air, ſe glace ſans étendre ſa maſſe, parce qu'alors elle ne fermente point : elle ſe durcit même, ſans laiſſer voir aucune de ces bules d'air qu'on voit ſi ordinairement dans les glaces, & qui cauſent l'extinction de la maſſe d'eau.

Les liqueurs qui ſe gonflent ſur le feu, s'affaiſent auſſi-tôt qu'on les agite violemment, & qu'on en fait ſortir l'air qui cauſoit la fermentation.

L'huile dans laquelle l'air s'inſinue difficilement & qui en contient très-peu, bout ſur le feu preſque ſans effervescence.

Si

Si on continuoit de pêtrir le pain, après qu'on y a mis la quantité de levain néceſſaire, ce mouvement empêcheroit la fermentation, & la pâte ne s'enfleroit pas.

Ces trois conditions, l'eſpace, la communication de l'air, & le repos ſont donc néceſſaires à la fermentation. Il y auroit encore une infinité d'exemples à propoſer, qui prouveroient cette vérité ; mais les habitans de Mercure ſe contentent de montrer le chemin, ſans nous conduire comme par la main, dans toute la route, & ils abandonnent le ſurplus aux réflexions de ceux qui étudient la Nature.

Plus on examine ces trois conditions ſans leſquelles la fermentation ne peut s'exécuter, & plus on s'aſſure qu'elle ne ſçauroit convenir

convenir au sang.

1°. Ce liquide est extrêmement renfermé dans ses vaisseaux, & il les remplit, ensorte que même les vaisseaux font ressort sur lui & le compriment, ce qui prouve qu'il ne reste aucun vuide dans les vaisseaux.

2°. L'air ne sçauroit avoir de communication avec notre sang, puisqu'il est extrêmement pressé par le ressort de ses propres conduits, & par celui du cœur qui les remplit à chaque pulsation, d'une nouvelle quantité de sang, laquelle touche & pousse en rond toutes les autres, pour les rapporter au cœur. Mais quand on soutiendroit qu'il y a de l'air mêlé à notre sang, puisque son passage dans les poulmons semble le prouver par l'altération & le changement de couleur

couleur, qu'il en reçoit, cet air ne causeroit pas la fermentation, s'y trouvant en trop petite quantité, & l'espace étant trop rempli pour laisser du jeu au ressort de l'air, comme il arrive à la biere renfermée dans une bouteille qui ne fermente pas, quoiqu'elle contienne de l'air.

D'ailleurs on ne scauroit dire, qu'il y ait plus d'air dans notre sang pendant la maladie que durant la santé; & c'est cependant dans ce premier état que les Médecins craignent si fort la fermentation.

Mais une derniere expérience prouve que l'air n'occasione pas la fermentation du sang, puisque le sang au contraire se coagule & se réduit en masse solide, sitôt qu'il sort de nos vaisseaux & qu'il se répand dans l'air libre.

3°.

3°. Le ſang ſe trouvant toujours dans un mouvement très-rapide, puiſqu'il paſſe 13 fois environ par heure dans le cœur, la fermentation qui exige le repos, ne s'y peut faire : mais quand on diroit que, quelques fermentations s'executent malgré le mouvement total de la liqueur, on ne gagneroit rien par cette chicane ; car les autres conditions néceſſaires à la fermentation ne ſe rencontrant pas dans le ſang, elle ne s'y feroit pas.

En effet, ce n'eſt pas aſſez qu'une liqueur ſoit en repos pour fermenter, ou qu'elle ſe trouve capable de fermenter pendant ſon mouvement, il faut encore qu'elle nage dans l'air, & qu'elle ne ſoit pas comprimée dans ſon vaiſſeau. Enfin il eſt néceſſaire que les trois

conditions

conditions requiſes concourent toutes enſemble, ce qui ne ſçauroit arriver au ſang.

Les Phyſiciens de notre monde inſiſtent : ſi le ſang ne fermente point ; d'où provient donc le mouvement exceſſif du ſang dans la fiévre ? D'où proviennent la fréquence du pouls, la tention des artéres & des veines, & tant d'autres phénomenes qui indiquent une violente effervescence dans les liqueurs ?

Les Médecins de Mercure répondent à cette interrogation par une autre. D'où vient, diſent-ils, que le ſang circule plus vîte pendant le ſommeil que pendant la veille ? D'où vient que le mouvement des artéres eſt auſſi violent dans la durée d'un travail pénible, que dans la

la fièvre, & pourquoi ce même phénomene se renouvelle-t-il tous les jours pendant nos repos, sur-tout s'ils sont amples, & que la joie les anime ? D'où vient encore qu'une grande joye, & en général tous les mouvemens d'une passion agréable & vive, augmentent considérablement la vîtesse du sang ?

Voudroit-on dire, ajoutent-ils qu'il se fait dans tous ces cas une nouvelle fermentation du sang ? mais si on l'avoue, il en résultera que la fermentation du sang lui est très-avantageuse : car tout ce qu'on vient de dire procure ou entretient la santé. Ainsi la fermentation du sang ne sera plus un phénomene funeste, & au contraire plus il fermentera & plus il avancera notre santé ; ce qui seroit un pa-

ralogiſme, puiſqu'il ne ſçauroit fermenter. Mais pour détruire l'idée de cette fermentation prétendue, les Phyſiciens de Mercure expliquent ainſi les mouvemens accidentels du ſang, dont on vient de parler.

Toute accélération au cours naturel de notre ſang, déſigne un état de ſouffrance, & marque que la Nature fait un effort plus ou moins grand, à proportion de la violence du mouvement qu'elle imprime dans nos liqueurs.

On a dit plus haut que la Nature n'opére rien ſur la terre, ni dans ſon intérieur, ni même dans toute l'étendue de notre atmoſphére, que par le moyen de la circulation. On peut même ajouter que la circulation eſt la véritable nature, puiſque c'eſt

c'eſt elle qui exécute tous les deſſeins du créateur, ſoit dans la génération des individus, ſoit dans leur conſervation & dans leur deſtruction.

Ce mouvement univerſel de circulation ne tend point à une autre fin, qu'à celle de broïer les liqueurs, de les ſubtiliſer, de faire des ſécrétions du pur avec l'impur, & de chaſſer ce qui pourroit nuire, en conſervant ce qui eſt utile au corps animé.

Dans les corps animés en particulier, la circulation affine les liqueurs, dans le deſſein d'en former des eſprits en aſſez grande quantité, pour qu'ils puiſſent ſuffire & entretenir le mouvement général de toute la machine corporelle.

Plus le mouvement de circulation eſt vif, & plus il ré-

forme d'esprits par l'effet de la trituration, & du broyement des parties trop grossiéres qui ne sçauroient se subtiliser, que par le moyen de la circulation.

C'est par cette raison que le sang circule plus vîte pendant le sommeil, que durant la veille.

La Nature épuisée d'esprits par le travail de la journée précédente, presse la circulation pour subtiliser toute la masse des liqueurs, & la rendre propre à refournir les esprits qui se sont épuisés la veille, & qui nous sont nécessaires pour le lendemain.

Comme cette opération de la nature est très-importante, tout concoure à la procurer.

La cessation de toutes nos fonctions mentales & corporelles,

les laisse aux esprits la liberté de se mêler dans la masse du sang, pour la rendre plus fluide, & par conséquent plus propre au mouvement.

La chaleur du lit entretient la liquidité du sang ; car l'expérience prouve que le moindre froid l'épaissit, & la situation de notre corps qui se met autant qu'il peut dans une direction paralelle à l'Horison, aide encore ce mouvement du sang, qui trouve bien plus de facilité à se mouvoir horisontalement, quand nous sommes couchés, que perpendiculairement, quand nous sommes de bout.

Quoi qu'on ne puisse pas dire que le corps soit malade dans le sommeil, on peut cependant assurer qu'il n'est pas dans l'état parfait de la santé, puisque la

privation des esprits dissipés durant la veille ne lui permet pas de vaquer aux fonctions ordinaires. Ainsi la nature fait un effort pour le rétablir dans sa premiere vigueur, & cet effort s'exécute par une plus grande vîtesse dans la circulation.

La même chose arrive après nos repas & pendant leur durée, s'ils sont longs; parce qu'alors un chile crud, glutineux & grossier se mêle à notre sang, & qu'il est nécessaire que cette portion crue du sang soit perfectionnée, c'est-à-dire qu'elle soit attenuée, broiée, divisée & réduite à ses mennes parties. Mais comment la nature peut-elle exécuter cette méchanique si importante? ce n'est assurement que par la circulation, & même

en

en augmentant la vîteſſe ordinaire ; car ſans cela l'opération ſeroit trop lente, & l'état d'engourdiſſement, de péſanteur & de ſommeil qui n'eſt que trop commun après le repas, dureroit trop long-tems.

On peut obſerver les mêmes occaſions de preſſer la circulation dans le cours d'un travail pénible.

Il ſe diſſipe beaucoup d'eſprits pendant cet exercice, & la nature qui tend ſans ceſſe à les réparer, pour en fournir une quantité ſuffiſante, hâte la circulation, & la rend du moins égale à celle de la fiévre, auſſi bien que la chaleur qui s'augmente à proportion des efforts qu'on fait en travaillant ; de même que la rougeur enflammée du teint & la vivacité des

yeux qui brillent davantage pendant un exercice très-vif, que dans le repos.

On peut dire la même chose de l'état où se trouve le corps dans le mouvement subit d'une joie excessive. Personne n'ignore combien les passions agréables à l'ame causent de dissipation; les exemples en sont trop communs, pour qu'il soit nécessaire de les citer. C'est pourquoi la circulation se fait bien plus promptement, si-tôt que l'ame est atteinte de ces passions dissipatrices, afin que la reproduction prompte des esprits la puisse servir dans tout le cours de ce mouvement, sans quoi elle, ou plutôt le corps tomberoit en défaillance.

On peut donc assurer que toutes les fois qu'il est nécessaire de

de reproduire des esprits, d'affiner nos liqueurs, d'en subtiliser les parties trop grossieres, & en général d'entretenir la liquidité de notre sang, la nature fait tout ce qu'il faut pour opérer ces effets indispensables, & sans lesquels l'animal périroit; & comme il est vrai que la nature n'agit que par la circulation, qu'elle n'a, pour ainsi dire, d'autre ministre, ni d'autre instrument de ses opérations que celui-là, elle la presse ou la diminue selon les besoins. Car il arrive souvent que la circulation ordinaire seroit trop lente pour affiner suffisamment les liqueurs, & pour former par cette subtilisation la quantité d'esprits nécessaires. C'est alors que la nature fait circuler le

sang avec plus de force & de vîtesse.

Si on demande par quel artifice la nature accélére le mouvement de la circulation suivant ses besoins, avec tant de justesse & une prévoyance qui paroît éclairée : on répondra sans honte qu'on ignore ce méchanisme, & on prieraceux qui feront la question d'observer, qu'il n'est pas nécessaire de connoître la cause d'un effet pour assurer qu'il existe ; mais qu'il suffit d'être pleinement assuré qu'il existe, pour être en droit d'en tirer les conséquences auſquelles il peut nous conduire démonstrativement.

Par exemple nous ignorons, & nous ne sçaurons jamais par quel artifice le cœur se dilate pour recevoir la portion de

de ſang qui y tombe des veines caves & pulmonaires, ni par quelle force de reſſort qui paroît magique, il ſe contracte avec un effort ſuffiſant pour faire entrer cette quantité de ſang dans les artéres : mais cette ignorance ne nous empêche pas de tirer des conſéquences très-juſtes de la circulation du ſang.

Nous ignorons ce qui fait la lumiere, & le merveilleux artifice par lequel la réflexion des objets s'imprime ſur notre rétine : mais cette ignorance ne nous empêche pas de meſurer l'incidence & les réflexions des raïons de la lumiere auſſi ſurement, que s'ils étoient maſſifs & palpables. Nous ſçavons quand ils s'écartent, & par quel angle ils ſe ſéparent. Nous les raſſemblons poſitivement quand & où

il nous plaît : nous assurons l'effet qu'ils feront immanquablement, & la sorte de nuance qu'ils produiront suivant leur différente inclination à l'égard des surfaces ; & quoique la lumiere dont on ignore la nature, soit le principe de l'optique, on peut assurer que cette science est peut-être la plus certaine de toutes nos connoissances.

Par la même raison, il nous seroit assez inutile de sçavoir par quel art la Nature accélere le mouvement de la circulation, suivant ses besoins ; & quand nous le découvririons, ce ne seroit qu'un fait de pure curiosité : mais il suffit de sçavoir qu'elle opére immanquablement cet effet quand il est nécessaire, pour juger qu'il est très-

très-naturel & qu'on n'en doit pas craindre, comme on fait frivolement, des conséquences dangereuses.

Car puisqu'il n'arrive jamais que les vaisseaux se brisent par la violence de la circulation qui se fait dans une grande & longue agitation, quoique dans ce cas le mouvement du pouls soit du moins aussi violent que dans la grande fiévre, on ne doit pas craindre non plus cet accident dans la fiévre, puisque toutes choses sont égales, & que tous les symptômes se trouvent pareils dans ces deux états. On dira que pendant la fiévre les battemens du pouls sont différens de ce qu'on les apperçoit pendant un grand travail, étant durs & presque solides, ou concentrés dans la fiévre,

vre, au lieu qu'on les éprouve plians, mous & découverts pendant l'agitation du corps. On dit alors que cette dureté du pouls indiquant une grande solidité de la masse du sang, on doit craindre que cette liqueur presque massive ne fasse des ravages & des ruptures de vaisseaux, qu'elle ne feroit pas étant fluide & souple comme elle l'étoit dans l'exercice violent dont on a parlé; & c'est principalement à raison de la solidité & dureté pernicieuse du sang, qu'on a en vûe d'en diminuer la masse.

Les Médecins de Mercure ne répondent rien à cet exposé: car ils prétendent, qu'après avoir prouvé que la diminution de la masse du sang ne le rend pas plus liquide, la saignée doit être regardée

regardée pour le moins comme une chose indifférente. Ils se contentent, pour fortifier ce qu'ils ont avancé ci-devant, de proposer une expérience simple qui mettra leur idée sur l'inutilité de la saignée dans tout son jour.

Qu'on empliſſe, diſent-ils, un tuiau de quelque liqueur gomeuſe ou mucilagineuſe, & on verra que cette liqueur ne coulera pas plus aiſement, ſi on vuide le tuyau à moitié, qu'elle faiſoit, quand il étoit plein. La raiſon de ce fait, eſt que le cours pénible de la liqueur dans ce tuyau ne vient que de l'adhérence de la liqueur aux côtés du vaiſſeau, & qu'elle s'y attache également quand le tuyau eſt plein, comme lorſqu'il eſt à moitié vuide. Mais ſi au lieu de

vuide

vuider ce tuyau à moitié pour faire couler la liqueur, on s'avisoit seulement de la rendre fluide, soit en la chauffant, si c'est une gelée de viande, ou en y mettant de l'eau pure, si c'est un mucilage gomeux, on verra qu'elle coulera sans peine, & qu'il ne sera pas nécessaire d'en diminuer la masse.

La même chose arriveroit à notre sang, si on s'attachoit à le liquefier, au lieu de le tirer de nos veines.

Mais quel est, dira-t-on, l'art de liquefier notre sang, lorsqu'il se trouve coagulé? Il n'y en a qu'un seul, répondent les Physiciens de Mercure; c'est de le délivrer de ce qui le coagule, & la circulation, unique méchanisme de la nature, fera le reste.

Un

Un seul Etre dans la nature est le principe unique de toute coagulation. Il fait la solidité des métaux, la dureté des marbres, celles des pierres précieuses : c'est lui seul qui dans les végétaux rend les plantes compactes, & qui dans les corps animés cause le mucilage & l'épaississement des liqueurs. Le sel produit tous ces effets, comme on l'a déja dit.

Il entre dans la composition de tout ce que la nature produit ; mais sur-tout il devient sensible, & presque visible dans tous nos alimens, puisqu'il compose toutes leurs différentes saveurs, aussi bien que leur odeur. Car le soufre auquel on attribue le parfum, n'est autre chose qu'un sel volatilisé. Si quelqu'un vouloit douter de cet

exposé,

exposé, il seroit facile de l'accabler de preuves démonstratives; mais les Médecins de Mercure, supposant qu'on regardera cette vérité comme un principe démontré, ne s'amusent pas à la prouver, & ils poursuivent ainsi.

Puisque le sel cause seul la coagulation de notre sang, & que cependant il est nécessaire par les besoins de la nature, que notre sang soit sans cesse imprégné, & pour ainsi dire soulé de sel dans l'état de la plus parfaite santé, il est visible qu'il ne doit y avoir que l'excès du sel qui opére la coagulation de notre sang, de même que son mêlange bien proportionné cause notre santé.

Mais l'excès du sel fixe nos liqueurs. Rien n'est plus facile

que

que de le détruire; puisqu'il se fond avec une admirable facilité dans l'eau, que l'eau s'insinue sans aucune difficulté dans les conduits les plus serrés de nos vaisseaux, & qu'elle passe ensuite, par une prévoyance de la sage nature, chargée du sel trop abondant, dans les vaisseaux excrétoires, pour être évacuée par les urines & par la transpiration insensible.

Ces Physiciens ont mille fois observé que dans l'état de la maladie, telle qu'elle soit, les urines sont infiniment plus * salées que dans la santé, aussi bien que les sueurs & la peau au travers de laquelle s'opére la transpiration insensible.

* On peut examiner la salure des urines, soit par les urines, soit par leur poids, soit par les

Sur

Sur ces indications ils ordonnent à leurs malades de boire de l'eau, pour délaier leur sang & procurer par-conséquent la fluidité de ce liquide. Ils indiquent encore à leurs malades une diéte salutaire, afin que les levains digestifs puissent malgré leur affoiblissement dissoudre le peu qu'ils prennent de nourriture. Car ces Physiciens éclairés sçavent bien que la grossiéreté des alimens mal digerés concoure avec la trop grande salure du sang à son épaississement. En visant toujours au même but, ils prescrivent la nature des alimens dont leur malade doit user, n'ignorant pas que ceux qui sont d'une difficile digestion dans l'ordinaire de la vie, se di-

divers mélanges de quelques liqueurs, &c.

géreront

géreront encore moins dans la maladie, à cauſe de l'affoibliſſement de toutes les liqueurs digeſtives, & de la lenteur de l'action de l'eſtomac & des artères preſque tous relâchés durant les longues maladies.

Moyennant ce peu de préceptes fondés ſur l'expérience & la raiſon, les Phyſiciens de Mercure aſſurent qu'on peut en toute ſûreté laiſſer nos artères & nos urines pleines de ſang, & regarder comme un être chimérique la futile Plétore qui fait tant de bruit dans nos Ecoles.

Que penſeroit-on, diſent-ils, d'un Fontainier qui voit que l'eau d'un baſſin s'extravaſe, parce qu'elle ne ſçauroit couler, par la décharge du trop plein qui eſt engorgé, s'il tiroit à ſeaux toute l'eau du baſſin, pour l'empêcher

pêcher de se répandre dans le parterre ? ne lui diroit-on pas ? nettoyez l'eau de votre bassin qui s'est couverte d'une mousse mucilagineuse qui bouche la décharge, & ensuite laissés couler l'eau ; car la décharge étant plus large que le jet de la fontaine, il s'échappe très-facilement autant d'eau par ce conduit, que le jet en pourra fournir.

La même méchanique se doit observer dans le corps animé. Les veines qui rapportent le sang, sont plus amples & ont plus de capacité que les artères qui les rempliſſent. Ainsi l'engorgement des vaisseaux sera impossible, si-tôt que la liqueur se trouvera assez fluide pour couler librement : mais elle ne la deviendra pas davantage, quand

on

on en tirera jusqu'à la derniere goûte.

CHAPITRE XVIII.

Suite de la Fermentation.

APrès avoir nié la fermentation du sang, & avoir prouvé à leur maniere l'inutilité de la saignée, nos Docteurs de Mercure établissent ces différens états du sang dans la santé & dans la maladie, & ils éclaircissent avant toutes choses une idée louche qui peut nous conduire dans de très-grands paralogismes.

On appelle, disent-ils, sans sçavoir pourquoi, *ferment* ce qui coagule le lait, de même que ce qui fermente la pâte, &

qui

qui fait lever le pain, quoique ces deux choſes produiſent des effets abſolument différens, & même très-oppoſés; car la prezure qu'on met dans le lait le coagule & diminue la maſſe en la durciſſant, au lieu que le levain qu'on mêle avec la pâte, la gonfle, étend ſa maſſe, & l'amolit en la raréfiant.

De cette erreur de nom, s'enſuit une fauſſe maxime très-importante par les conſéquences vicieuſes dans leſquelles elle nous conduit.

Le lait, dit-on, eſt de même nature que le ſang, comme tout le monde eſt forcé de l'avouer. Mais ſi le lait peut être fermenté, le ſang peut donc l'être auſſi, & alors perdant de vûe l'idée de la prezure qui coagule & épaiſſit le lait, pour ſui-

vie

vre celle du levain qui étend & dissout, pour ainsi dire, la pâte, on conclut ainsi : puisque le sang peut être fermenté, sa masse peut s'étendre, il peut être dissous, & par-conséquent occuper quelquefois plus de volume qu'il ne faisoit. Mais pour éviter la mépriſe & tirer une conséquence juste, il falloit dire :

Le lait est épaissi & rendu solide par l'effet de la prézure ; donc tout ce qui sera de même nature que cet acide, qu'on nomme improprement ferment, fera sur le sang le même effet que sur le lait, c'est-à-dire, le coagulera, l'épaissira, le rendra massif & non fluide ; & comme nous ne connoissons rien dans la Nature * qui puisse

* C'est ce que prouve Boheraave sur des expériences très-déciſi-

fermenter le lait de la maniere dont le levain fermente la pâte, c'eſt-à-dire, en étendant ſa maſſe, & en déliant ſes parties, il y a grande apparence que rien auſſi ne ſçauroit faire cet effet ſur le ſang, & que par-conſéquent le ſang n'eſt ſuſceptible que de coagulation, & non pas de fermentation, non plus que le lait que rien n'eſt capable de fermenter.

ves, & ce que tous les bons Phyſiciens Allemands, Anglois, Italiens, & même ceux de Paris, qui ayant fait leur fortune en ſuivant, au dam de leurs malades, les innombrables paralogiſmes de leur Ecole, les abjurent enfin, parce qu'ils n'en ont plus beſoin, & pour l'acquit de leur conſcience, avouent nettement la vérité, & cheminent ſur leurs vieux jours, ſur les pas de la Nature.

Puiſ-

Puiſqu'il eſt donc très-aſſuré que les acides, ni les alcalis, quelques violens qu'ils ſoient, ne font pas fermenter le lait en étendant ſa maſſe : mais que tout acide le coagule & l'épaiſſit, on doit croire qu'aucun acide, ni alcali ne feront fermenter le ſang, en étendant ſa maſſe ; mais ſeulement que les acides le coaguleront & l'épaiſſiront.

A l'égard des alcalis, ils rougiſſent le lait, comme l'expliquent Boherave, ſi on les fait bouillir enſemble ; & c'eſt apparemment par cette méchanique que le chile naturellement blanc ſe change en ſang rouge par le moyen de la circulation qui cauſe la chaleur, & produit à peu près dans le liquide de notre corps, la même eſpèce de circulation que la chaleur du feu occaſionne

dans le lait : mais cette opération même qui rougit le lait, pendant qu'il circule sur le feu, n'empêche pas qu'il ne s'y coagule, comme remarque le même Auteur ; de sorte qu'on peut conjecturer avec raison, & en s'appuyant sur l'expérience, que rien ne sçauroit fermenter le sang en étendant sa masse ; puisque rien ne sçauroit faire cet effet sur le lait : mais qu'une infinité de choses peuvent coaguler le sang, puisqu'elles coagulent le lait, & que même le puissant alcali qui rougit le lait bouillant sur le feu, le coagule par parties, ce qui est à peu près ce que les Médecins sublunaires appellent improprement la dissolution du sang. Car il n'est alors rien moins que dissout, puisqu'au contraire il se fige par flo-

cons

cons, & nage ainſi ſéparé de ſa lymphe, de ſorte que cet état du ſang le plus mortel de tous, doit être réputé une exceſſive coagulation du ſang, au lieu d'être nommé diſſolution : car on entend naturellement par ce mot de diſſolution, fluidité & liquidité, ce qui eſt bien différent de fixation & de coagulation. Mais nous allions ſouvent deux idées incompatibles par la ſeule conformité des termes, d'où il réſulte des erreurs auſſi palpables que le ſeroit celle d'un enfant qui croiroit pouvoir manger un petit Tableau, parce qu'il auroit oüi-dire qu'il eſt de très-bon goût.

L'erreur de la fermentation du ſang ne s'eſt pas ſeulement établie par la confuſion des idées que porte le mot de *Ferment*,

mal expliqué & entendu d'une maniere trop vague, elle dérive encore d'une fauſſe conſéquence qu'on tire de la nature du ſang, par rapport à l'artifice que la Nature employe à le fabriquer.

Le ſang, dit-on, n'eſt produit que par le chile : mais le chile ne ſe forme que par la fermentation. Donc le ſang doit être capable de fermenter.

C'eſt comme ſi on faiſoit cet argument : L'eſprit de vin ne ſe tire que du vin, mais le vin ne ſe forme que par la fermentation : donc l'eſprit de vin eſt capable de fermenter de lui-même le ſang. Ce qui eſt très-faux, puiſqu'au contraire, comme on l'a dit, il coagule le lait & le ſang.

Pour détruire à fond ce préjugé qui naît de la fabrication

tion du chile, il faut répéter en peu de mots la maniere dont il eſt élaboré par la Nature.

Nos alimens ſont d'abord fermentés légérement dans la bouche par la ſalive, le levain de l'eſtomac les imprégne, enſuite les fermente & les diſſout, quand ils y ſont tombés.

A la ſortie de l'eſtomac étant ramollis, & commencés à broier, la bile leur donne peut-être une nouvelle façon qui les affine encore dans les inteſtins, & le ſuc pancréatique qui vient à s'y mêler, acheve avec les autres liqueurs de les attenuer, diviſer & fermenter durant toute la longueur du chemin qu'ils font dans les inteſtins, & pendant tout le tems qu'ils y ſéjournent :

mais quand ils ſe trouvent aſſez ſubtilités & ſuffiſamment broiés pour entrer dans les veines lactées, alors ils ne fermentent plus ; car ces alimens devenus chile & portés dans le réſervoir de Pequet pour tomber de là dans le cœur, ont pris la qualité du lait, qui, comme on l'a dit ci-devant, ne fermente ni avec les alcalis, ni avec les acides.

Mais dans cet état le chile, a acquis, comme le lait, une extrême facilité à ſe figer. En effet tous les acides le coagulent totalement, & les alcalis le coagulent en partie, c'eſt-à-dire par flocons, & en compoſent de petites maſſes qui ſe ſéparent de la Lymphe, & qui prennent un volume trop conſidérable pour la ſuivre dans les conduits étroits

étroits & tortueux de la circulation, ce qui cauſe la mort dans un moment.

On obſerve que la fermentation de nos alimens, qui eſt néceſſaire pour en former du chile, s'exécute toujours ſuivant les loix générales de la fermentation.

1°. Ils ſe mêlent très-facilement dans la bouche avec l'air, ils jouiſſent d'une eſpace convenable, ils tombent enſuite dans l'eſtomac qui ne ſe remplit jamais que juſqu'à un certain point de ſa capacité, ſous peine d'indigeſtion, de douleurs dans l'eſtomac, & de vômiſſemens. Ce premier inteſtin conſerve les alimens dans un repos ſuffiſant; car le peu de mouvement qu'ils y reçoivent n'a été inſtitué par la Nature, qu'afin de faire cou-

ler plus facilement les sucs fermentatifs dans toute la masse de nos alimens, & il se joint encore une condition très-utile à la fermentation, qui acheve de mettre en jeu toutes celles que nous avons déja observées, c'est la chaleur du lieu que la Nature a très-sagement instituée. Car tout le monde sçait que les fermentations & les digestions ne s'exécutent jamais plus parfaitement, que quand les sucs fermentatifs sont excités & mis en mouvement par une chaleur convenable.

Après ce long exposé de toute la doctrine des fermentations & des coagulations, les Médecins de Mercure ayant prouvé que notre sang ne sçauroit fermenter, concluent que la saignée qui n'est ordonnée que sur la fausse

fauſſe idée de la fermentation de notre ſang, ne ſçauroit être qu'un reméde chimerique, puiſqu'on n'en a établi la néceſſité que ſur un pur ſophiſme.

Mais pour ne rien laiſſer de douteux ſur cette queſtion, que mon ſage a jugé très-importante, il ajoute un diſcours ſur la fiévre, à ce qu'il a déja expliqué ſur la fermentation.

Les ſymptômes de la fiévre ſont, dit-il, les laſſitudes, les baillemens, les appeſantiſſemens dans toutes les parties, un froid général, de légéres convulſions partiales, & une aſſez forte convulſion répandue dans tout le corps qui cauſe un tremblement univerſel. Voilà quelles ſont les préparations à l'accès prochain, & on ne ſçauroit douter que toutes ces indications ne ſoient

des preuves visibles de la coagulation du sang.

Quand l'accès de la fiévre commence, tous les symptômes du frisson cessent, & on commence à sentir une médiocre chaleur qui s'augmente toujours jusqu'à ce que l'accès soit dans sa force.

Alors le pouls bat plus vîte, & les pulsations deviennent inégales, parce que le sang épaissi coule inégalement, & avec difficulté. On sent le pouls plus dur, par la raison que le sang qui remplit les artéres est d'une consistance plus solide qu'elle ne doit être. La soif augmente, parce que le sang épaissi ne permet pas librement la filtration de la lymphe qui doit humecter les membranes dont la bouche, l'œsophage, & l'estomac sont tapissés

piſſés intérieurement. La tête devient peſante, parce qu'il ſe réforme peu d'eſprits de cette maſſe de ſang épaiſſi, & que les petits vaiſſeaux innombrables de la tête ſe trouvent trop gonflés par l'abord continuel d'une liqueur vivement pouſſée par les gros vaiſſeaux, mais trop viſqueuſe pour couler facilement dans les petits. La rêverie accompagne preſque toujours le ſommeil de la fiévre; ce qui n'eſt pas étonnant, vû le dérangement que la preſſion des artérioles & des muſcles cauſent dans le cerveau: la douleur de tête dérive encore de la même cauſe.

Ils expliquent ainſi l'augmentation de viteſſe qui arrive à la circulation. Le ſang, diſent-ils, étoit ſans doute fort épaiſſi durant

rant le frisson : mais quand cette coagulation est portée à son comble, & que l'animal ne meurt pas, il faut que la coagulation cesse ; ce qui arrive suivant cette méchanique.

La premiere goûte de sang coagulé qui arrive dans le cœur s'échauffe, s'y étend & augmente de volume, d'où il arrive qu'elle pousse avec plus de force celle qu'elle déplace dans l'artére pulmonaire. La seconde fait le même jeu, & ainsi des autres ; de sorte que toute la masse du sang occupant alors un peu plus de volume, & ayant davantage de fluidité, elle sera forcée de circuler plus vîte. D'ailleurs la Nature qui vient au secours de la masse du sang gluante & visqueuse, pour la subtiliser, agit dans cette occurrence

rence importante par les mêmes voies, & suivant les mêmes intentions qui l'engagent à presser le mouvement de la circulation, quand l'occasion d'un violent exercice l'oblige à reproduire beaucoup d'esprits en affinant la masse du sang.

On ne cherche point, comme on a déja dit, à expliquer le méchanisme par lequel la Nature agit dans cette occurence : peut-être même seroit-il inutile de le tenter, comme il le seroit de vouloir expliquer, comment la seule vûe d'un objet dégoûtant peut nous faire vômir, ni par quel ressort l'ame surprise & violament consternée par une douleur mentale, cause quelquefois la mort dans un instant.

Il suffit à un Physicien de sça-

voir

voir, que la Nature ne manque jamais de faire une certaine chose dans telle circonstance; comme par exemple, qu'elle augmente toujours la vîtesse de la circulation, quand il s'agit de broyer & de subtiliser toute la masse du sang; il suffit, dis-je, d'être sûr, par des expériences innombrables, de cette opération de la Nature, pour être en droit d'assurer que c'est elle qui opére par des moyens efficaces, mais inconnus, le nouveau mouvement qui arrive au sang dans l'accès de la fiévre.

On avoue même que le sang occupe plus d'espace dans toute l'habitude du corps, quand il s'est plusieurs fois attenué, broyé & rechauffé dans le cœur, qu'il ne faisoit pendant le frisson, où il étoit refroidi, & plus condensé. Cette

Cette augmentation de volume sert à la Nature sans doute à rendre la circulation plus prompte.

Mais, diront les Médecins, voilà une vraie fermentation que cette extension de volume de notre sang. On l'avoue ; car il est certain que toutes les fois qu'une liqueur vient à se réfroidir, elle perd son volume, & qu'elle en reprend, quand elle se réchauffe : mais cette extension a ses bornes, & elles sont mêmes fort resserrées.

Car si on veut mettre de l'eau claire dans un vaisseau cube de deux pieds en tout sens, jusqu'à vingt-trois pouces de hauteur, on verra que cette eau depuis la tiédeur, qui est à peu près l'état de notre sang durant le frisson, jusqu'à ce que cette même

même eau ait acquis la chaleur qu'a notre sang pendant la fièvre, on verra, dis-je, que cette eau ne se sera pas élevée dans son bassin d'une ligne, ou de deux tout au plus, ce qui n'est que la cent trente-huitiéme partie de tout son volume. Ainsi cette augmentation si peu considérable peut être comptée pour rien, d'autant plus que le sang avoit perdu un peu de son volume durant le frisson, & que ce qu'il en r'acquiert par la chaleur fébrile, ne le remet presque qu'en son état naturel.

Ce qui ne nous permet pas de craindre, que cette légére augmentation de volume fasse créver les vaisseaux contenans : on n'a qu'à se souvenir qu'ils sont capables de prêter, ce qu'ils faisoient même très-considérablement

blement, pendant que la coagulation du ſang étoit cauſe qu'ils ſe rempliſſoient bien plus que la Nature ne l'ordonne.

Si on vouloit dire que le ſang contenant un grand nombre de parties balzamiques huileuſes, graiſſeuſes, & volatiles, il doit être plus ſujet à s'enfler par la chaleur que les autres liqueurs : on répondra, en faiſant obſerver : que l'huile, les graiſſes, les baumes, & généralement toutes les matiéres ſulphureuſes & bitumineuſes bouillent ſur le feu ſans fermentation, & que le ſang n'en doit pas avoir plus qu'elles, par cette raiſon. Ainſi tout ce grand appareil de raiſonnemens frivoles qui établiſſent la ſaignée, tombe de lui-même aux pieds des Phyſiciens de Mercure, à moins

moins qu'on ne veuille leur avouer que la saignée seroit utile, toutes les fois que le désordre des sentimens de notre ame & une passion très-vive occasionnent un mouvement violent de circulation, ou quand un travail laborieux, & un long exercice font circuler notre sang plus vîte quelquefois qu'il ne circule dans une fiévre très-forte, & qui effarouche absolument les sens commun.

Mon Sage finit ce long Traité, en représentant combien il seroit avantageux de réduire la Médecine aux principes simples qui la composent dans Mercure : mais faisant ensuite réflexion aux caractéres des esprits sublunaires, ces hommes, dit-il, sont si naturellement ennemis des vérités simples, qu'ils ne pourroient

roient jamais s'imaginer, qu'un bien auſſi précieux que celui de la ſanté pût dépendre des principes faciles & peu nombreux qu'on adopte dans Mercure ; & le goût inſenſé de notre eſpéce pour le difficile & pour le faux merveilleux, le portera toujours à la recherche des remédes chers, rares & fort compoſés. On peut même aſſurer qu'ils auroient plutôt recours aux filtres, aux caractéres, & aux paroles magiques, que de guérir par l'uſage des remédes peu miſtérieux qu'enſeigne la bonne Phyſique.

En effet, ajoute-t-il, ce n'eſt ni la vérité ni la raiſon que nous cherchons, & ce ne ſont pas ceux qui nous l'enſeignent en paroles claires & auſſi ſimples, qu'elle même, que nous voulons bien écouter. Mais

Mais qu'un Saltimbanque ſe préſente, qu'il vienne de loin, qu'il ſoit autoriſé par un ſimple *oüi-dire*, qu'il ſe loue, qu'il ſuborne quelques-unes de ces cervelles légéres, mais accréditées qui donnent la vogue, il ſera ſuivi, chacun briguera la faveur de mourir de ſa main; mais s'il ajoute à ſes preſtiges, celui d'expoſer ſa doctrine en paroles harmonieuſes, de dire des choſes incroyables, & d'aſſurer des faits impoſſibles, les premieres places ſeront à ſa diſpoſition, & la Cour augmentera bien-tôt la ſéduction de la Ville par l'exemple de ſa crédulité.

FIN.